This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

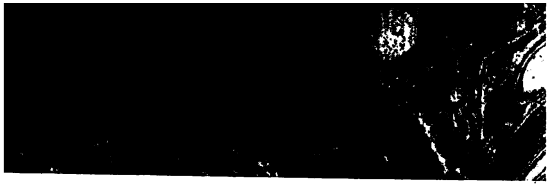
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

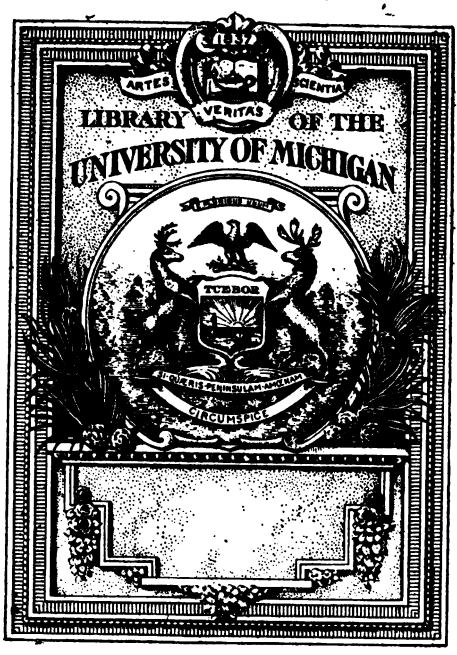
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SIC LUCRIS INCREMENTA NASCUNTUR
CIRCUMSPICE

II
24
.L31
1755

PIECES
INTÉRESSANTES
ET
PEU CONNUES.
TOME SEPTIEME.

PIECES
INTÉRESSANTES
ET
PEU CONNUES,
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
ET A LA LITTERATURE.

PAR M. D. L. P.

TOME SEPTIEME.

A BRUXELLES,

Et ſe trouve à PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
Quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

1790.

TABLE
DES MATIERES,

Ou des Articles contenus dans ce septième Volume.

Conjuration contre la ville & pays de Liége, page 1
La Force de l'Imagination. 20
Extrait d'un ancien Manuscrit communiqué à l'Éditeur. 38
Pensées de Montesquieu, *tirées d'un Manuscrit, que l'on dit être original.* 45
Anecdote singulière, concernant le Docteur Méad, *célèbre Médecin Anglois.* 71
*Lettre à M. le Comte D***, au tems de la Minorité de Louis XIV, tirée d'un manuscrit du siècle dernier.* 81
Bonté d'ame dans un grand Prince. 91
Le bon Père, Anecdote Angloise. 94

Prière & Harangue du Roi Henri IV. 429
Anecdote Poétique. 434
Ancienne Chanson. 436
Anecdotes Historiques, concernant la ville de Calais. 450
L'Habit verd & l'Habit brun. 456
Particularités singulières. 467
Épitre au Juif Hirschel. 474
Anecdote Historique & Comique 477
Magnificence de l'Empereur Charlemagne. 483
Sur Jean Sobieski, Roi de Pologne, 489
Le vrai Courage. 497
Lettre à la Lune 509
Anecdote Historique. 517

Fin de la Table.

CONJURATION
CONTRE LA VILLE
ET PAYS DE LIÉGE.

LE Comte de *Warfuſée*, ayant été condamné à mort par le Conſeil ſouverain de *Malines*, pour avoir diſſipé les Finances, dont le maniement lui avoit été confié, alla ſe refugier dans la ville de *Liége*, qui le mit à l'abri des embuches que lui dreſſoient les Miniſtres du Roi d'Eſpagne; & où la protection de la *Ruelle*, l'un des *Bourguemeſtres* de cette Ville, & qui plaignoit ſon ſort, lui fit trouver un aſyle auſſi agréable que ſûr.

Mais bientôt l'espoir d'obtenir son pardon, & de retourner à la Cour de Bruxelles, occupant seul toutes ses idées, le Comte imagina n'y pouvoir plus sûrement parvenir, qu'en cherchant les moyens les plus prompts d'enlever aux *Citoyens* leur liberté, en les assujettissant à la domination *Autrichienne.*

Il se conduisit en conséquence ; & pour mieux masquer son dessein, on le vit pendant toute la quinzaine de Pâques *, uniquement occupé des exercices de piété les plus édifians.

Ce fut le mercredi d'après, qu'à-peu-près sûr de la réussite de son complot, il invita à diner, pour le lendemain, le *Bourguemestre*, qui plein de confiance par les sentimens de reconnoissance que lui avoit témoignés le Comte,

* De l'année 1637.

promit de ſe rendre, avec plaiſir, à ſon invitation.

Warfuſée, pour le confirmer d'autant plus dans ces ſentimens, lui envoya le lendemain ſon caroſſe, à l'heure du dîner. Mais la *Ruelle*, attendu qu'il demeuroit dans ſon voiſinage, le refuſa, & ſe mit en route pour le rendez-vous, accompagné ſeulement de deux hommes de ſa garde ordinaire. Il renvoya même l'un d'eux, avant que d'entrer chez le Comte, qu'il trouva aſſis dans la cour de la maiſon, ayant à ſon côté le Chanoine *Lintermans*, à qui cette maiſon appartenoit.

A la vue du Garde qui entroit avec le Magiſtrat : » Ah ! te voilà, (lui » crie-il, en riant) mon camarade ? » ſois auſſi le bien-venu ? paſſe à la » cuiſine, mon ami ? il te faut faire » aujourd'hui bonne chère, & ſur-tout » bien boire à la ſanté du brave Bour» guemeſtre la *Ruelle*.

Arrivèrent alors les autres Conviés, c'eſt-à-dire, l'Avocat *Marchand*, le Chanoine *Lyés*, le Chantre *de Saint Jean*, l'Abbé de *Mouzon*, le Baron de *Saiſan*, ſa femme, & ſon fils. Ces quatre derniers furent reçus, à la deſcente de leur voiture, par le Comte, accompagné de ſes quatre filles, & du Chanoine *Kerklem*.

Toute la Compagnie étant entrée dans la ſalle à manger, le Comte ſe plaça près de la porte, & l'Avocat *Marchand* près de lui ; vis-à-vis le Comte étoit l'Abbé de *Mouzon*, & le *Bourguemeſtre* à ſon côté ; les autres Convives ſe placèrent à leur fantaiſie.

Le commencement du dîner fut très-gai. Le Comte dit qu'il ſe trouvoit de ſi bonne humeur, qu'il vouloit s'enivrer, & qu'il invitoit tous ſes Convives à en faire autant.

Sur quoi il ſe fit donner deux grands verres, & porta à l'Abbé de *Mouzon*

avec l'un la ſanté du Roi d'Eſpagne, & avec l'autre celle de *Louis le Juſte*. Tous les Convives ſuivirent ſon exemple ; les Dames ſeules furent diſpenſées de boire doublement, en portant cette ſanté.

Le Comte, inſenſiblement paroiſſant moins joyeux, le Chanoine *Lyés* lui en fit quelques reproches ; & tandis qu'il promettoit de n'en bientôt plus mériter, on mit ſur table le ſecond ſervice.

A peine ce ſervice étoit-il placé, que *Gobert*, ancien valet de chambre de *Warfuſée*, dit quelques mots à l'oreille de ſon maître, qui lui parla de même, ainſi qu'à l'Avocat *Marchand*, qui ſe trouvoit à ſon côté.

Ce *Gobert* étoit à peine ſorti, qu'on vit entrer un nommé *Grandmont*, Moine défroqué, l'épée à la main, & ſuivi d'un grand nombre de Soldats,

armés de carabines, de coutelas, & d'autres armes *.

Le *Bourguemeſtre* & l'Abbé *de Mouzon*, qui les premiers les apperçurent, n'en furent que legérement étonnés, croyant que ce n'étoit autre choſe qu'une maſcarade, ou *facétie*, imaginée par le Comte pour amuſer la Compagnie.

» Que perſonne bouge ! (s'écrie alors le Comte) » il faut, Meſſieurs, (ajoute-t-il) changer enfin de note : après avoir crié *vive le Roi de France*, il faut crier *vive l'Empereur*, *ſon Alteſſe Royale*, *& le Prince de Liége*. Au même inſtant, appercevant *Gérard*, un des Gardes de la *Ruelle*, il ordonna aux Soldats de ſe ſaiſir de lui, ainſi que de ſon maître. » Qu'entens-je ! » (s'écrie le *Bourguemeſtre*, en ſe le- » vant) eſt-ce moi, que vous ordonnez

* Tirées des magaſins du Roi d'Eſpagne, & qu'il avoit ſecretement introduites dans Liége.

» d'arrêter ? -- Vous-même, la *Ruelle :*
» & non-ſeulement vous, mais encore
» l'Abbé de *Mouzon*, & le Baron de
» *Saiſan*. J'en ſuis fâché, Meſſieurs !
» (ajouta le perfide) mais c'eſt par
» ordre de Sa Majeſté Impériale & de
» ſon Alteſſe, qui n'ont que trop long-
» tems ſouffert les trahiſons tramées en
» cette Ville contre leur ſervice, ſur-
» tout par le *Bourguemeſtre*, ici pré-
» ſent, en faveur des François... Et je
» me trouve trop heureux d'etre utile,
» à ce prix, à l'Empereur, au Roi
» d'Eſpagne, & à ſon Alteſſe.

» Je ſens bien que les François, chez
» leſquels eſt mon fils, ne manqueront
» pas de s'en venger ſur lui ?... Mais
» je le ſacrifie, ſans regrêts à leur fu-
» reur ; trop heureux, dis-je encore,
» de me trouver utile à mes ſeuls illuſ-
» tres & dignes Maîtres !

Alors faiſant conduire le *Bourgue-meſtre* dans la cour de la maiſon, &

l'y ſuivant, à pas précipité : » Je te tiens » donc enfin, traître ? (s'écrie-t-il) » j'aurai donc, aujourd'hui, ton cœur » dans les mains !

» Eh ! que vous ai-je fait ? en quoi » vous aurois-je offenſé (lui répondit » le reſpectable Magiſtrat, ſaiſi d'éton- » nement) ne m'avez-vous invité à » votre table, que pour me traiter de » la ſorte ?

Warfuſée ne lui répondit qu'en demandant des cordes pour le lier ; & tirant des lettres de ſa poche : » voici » les ordres, (s'écria-t-il) « de l'Empereur, du Roi d'Eſpagne & de ſon Alteſſe. » ... Recommande ton âme » à Dieu... il faut mourir, dans le » moment... Appelle les deux Reli- » gieux ? (ajouta-t-il, en parlant à » *Gobert*) conduis cet homme & ſon » garde dans le cabinet proche la porte ? » qu'on les confeſſe & dépêchons ? »

Eh ! que vous ai-je donc fait, M. le

Comte ? (s'écrie, de nouveau, le malheureux Magiſtrat.)

» M. le *Bourguemeſtre* (lui dit, en » le raillant, le Comte) vous nous » aîderez du moins, aujourd'hui à re» concilier le peuple de *Liége* avec ſon » Prince ?..

Ah, mes amis ! (dit, en ſoupirant, le malheureux priſonnier ; & en ſe retournant vers la ſalle à manger) quel funeſte dîner pour nous !

Les deux Religieux étant arrivés, le Comte leur ouvrit lui-même la porte du cabinet, & leur ordonna de confeſſer le *Bourguemeſtre*, qui alloit être mis à mort.

Un de ces Religieux répondit, qu'il aimoit mieux mourir lui-même ; & que d'ailleurs, pour confeſſer, il n'en avoit pas les pouvoirs. A quoi l'autre ajouta, qu'il ne pouvoit davantage, ſans la permiſſion de ſon ſupérieur.

» En ce cas, je m'en décharge ſur

» vous, mes pères, (lui repliqua *Warfuſée*) ce que j'en faiſois n'étoit que » pour ſauver, s'il ſe peut, l'âme de » ce miſérable.

Ayant alors ordonné qu'on le tuât, les bons Religieux ſe jettèrent à ſes pieds, demandant grace pour la *Ruelle*, & proteſtant qu'ils aimoient mieux mourir que d'être préſens à ce ſpectacle... A quoi l'impitoyable *Warfuſée* ; ſans daigner les entendre, ſortit bruſquement, & réitéra l'ordre d'expédier ſon priſonnier.

Un Soldat étant alors entré dans le cabinet, dit au *Bourguemeſtre* de ſonger à ſa conſcience, puiſqu'il falloit mourir, à l'inſtant même.

» Hélas ! hélas ! (s'écria le reſpectable Magiſtrat) telle eſt donc la récompenſe de tous les ſervices que j'ai eu le malheur de rendre au Comte ?.. Et vous, qui pouvez me ſauver, braves Soldats ; aurez-vous le cœur aſſez dur pour maſ-

ſacrer, de ſang froid, un vieillard innocent qui ne vous offenſa jamais !

C'eſt parce que nous ſommes Soldats que nous devons l'obéiſſance à nos ſupérieurs... Car plût à Dieu que vous fuſſiez en liberté !... *Warfuſée*, qui ſe promenoit dans la cour : *finiſſez* donc, Soldats ? (leur crioit-il, d'une voix tonnante) faut-il vous l'ordonner encore ?

Sur quoi la *Ruelle*, ayant fait appeller un des Religieux, le ſupplia d'aller encore implorer ſa grace auprès du Comte. Mais celui-ci, étant toujours également inflexible, le *Bourguemeſtre* ſe ſoumettant à ſon ſort, ſe confeſſa à l'un des Religieux.

Cependant les trois Soldats que ce bon homme avoit attendris, déclarerent alors, en jurant, que rien ne pourroit les engager à tuer un homme auquel ils n'avoient rien à reprocher. » En ce cas, vas y donc toi, mon cher *Gobert* ? (dit-

il, à ſon ancien valet de chambre) & rends-moi ce dernier ſervice ?

A quoi *Gobert* ayant répondu, avec indignation, qu'il n'étoit pas bourreau ; le Comte furieux, fit appeller trois autres Soldats qui, ſéduits par ſes promeſſes, & ſans entendre le malheureux qui imploroit leur miſéricorde, ſe hâtèrent de le maſſacrer.

Me voilà donc enfin tranquille, (s'écria le barbare *Warfuſée*) & ſûr de rentrer en faveur auprès de mes légitimes ſouverains !... Quant à vous, braves Soldats, ſoyez ſûrs de votre fortune, ou je perdrai la mienne.

Les cris du *Bourguemeſtre*, mourant, s'étoient fait entendre juſques dans la ſalle à manger, où étoient étroitement renfermés les autres Convives, qui éclatoient en pleurs & en imprécations contre le perfide *Warfuſée*, lorſqu'on y fit entrer les Religieux, qui par ſes ordres leur annoncèrent, en gémiſſant, qu'il

falloit qu'ils se préparassent également à la mort... Qu'on juge, en cet affreux moment, de la situation de ces infortunés !

Tandis que quelques-uns d'entr'eux se confessoient, arrive le Comte, qui, du seuil de la porte, leur dit, à haute voix : » le *Bourguemestre* est mort, bien confessé & repentant, après avoir demandé pardon à l'Empereur & à son Alteſſe ». Que chacun de vous se dispose à en faire autant.

Ah, traître ! (s'écria l'Abbé de *Mouzon*) on te connoît trop lâche pour lui avoir ôté la vie autrement que par un assassinat ? » Oublirois-tu (répondit le Comte) que je tiens en mes mains la tienne ? Je le sais (repliqua l'Abbé) mais pour un serviteur que le Roi de France, perdroit en moi, il en trouvera dix mille qui vaudront mieux encore.

Cependant le bruit de l'assassinat du *Bourguemestre* s'étant bientôt répandu

dans la Ville, un de ſes parens, ſuivi de quelques citoyens, accourt chez *Warfuſée*; qui leur demanda, audacieuſement, ce qu'ils veulent être, François, Eſpagnols, ou Hollandois? Nous voulons (répondirent-ils) être vrais *Liégeois* & neutres. Et moi auſſi, leur dit le Comte.

Mais que diriez vous (continua-t-il) ſi votre *Bourguemeſtre* la *Ruelle*, après avoir vendu votre ville & votre pays aux François, s'étoit propoſé de les leur livrer dans le courant du mois d'août prochain? — Nous dirions que le fait eſt de la plus grande fauſſeté — Connoiſſez-vous ſon ſeing, Meſſieurs?... Voyez, & démentez-moi? — Non ce n'eſt pas le ſien... C'eſt l'ouvrage du plus noir & du plus vil impoſteur!— Je ne l'en crois pas moins vrai... Mais, au fond, que m'importe? j'avois ordre de Sa Majeſté Impériale & de mon Prince, de le faire mourir. Il eſt mort:

je l'ai même fait confeſſer : mon devoir eſt rempli.

Pendant cette conférence, quelques autres citoyens, curieux de ſavoir ce qui ſe paſſoit au-dedans, frappoient, à coups redoublés, à la porte de la maiſon.

Sur quoi le Comte, effrayé, dit à ceux qui étoient avec lui : » menez-moi, je vous prie, à l'hôtel-de-ville ?... — Allons, Monſieur ? (répondirent-ils) très-volontiers.

Le Comte alloit, en effet, les ſuivre, lorſque le Moine, défroqué, le tirant à part, lui peignit ſi bien les dangers qu'il alloit courir, en ſe livrant imprudemment aux fureurs d'une populace attroupée, que le barbare *Warfuſée*, perdant, tout-à-coup, la tête : Ah, mes amis ! (s'écria-t-il, en s'adreſſant aux premiers Citoyens avec leſquels il venoit de conférer) Ah, mes amis ! ſauvez-moi, du moins, la vie ?

Comment, Monsieur (lui dirent-ils) pourrions-nous vous la sauver, quand nous avons tout lieu de craindre pour nous-mêmes ?... Laissez-nous sortir, & nous tâcherons d'appaiser le peuple. Le Comte alors s'avance vers la porte, l'ouvre lui-même, & les laisse sortir.

Mais ce même peuple, bientôt instruit par eux des circonstances du crime, dont on n'avoit encore que soupçonné *Warfusée*, en demande à grands cris, vengeance, & s'avance, en foule, au tour de la maison.

L'effroi du Comte redoublant, il ordonne à *Gobert* de monter sur un balcon, de déclarer à la populace que son *Bourguemestre* trahissoit la patrie; & dès là, que sa mort étoit juste &c. Mais, sans vouloir rien entendre, la porte est enfoncée, & les Citoyens, armés, marchent, en furieux, vers la salle à manger.

Mes amis! (s'écrie, à leur approche,

le Baron de *Saiſan*) ne tirez pas ſur nous ? Nous ſommes priſonniers du Comte ; & nous allons périr comme le *Bourguemeſtre*, à moins que vous ne nous ſauviez ?

A ces mots les *Liégeois* fondent, avec impétuoſité, dans la ſalle, mettent en pièces les Gardes, & font ſortir ſans empêchemens tous les Convives ; le Baron de *Saiſan* ſeul reſte avec les vainqueurs, pour tirer vengeance de l'horrible trahiſon de *Warfuſée*.

Sur le refus que faiſoient les traîtres de ſe rendre, une pièce de gros canon eſt amenée, & on la braque contre l'appartement qu'ils occupoient, avec menaces de la faire jouer s'ils ne mettent armes bas & ne livrent *Warfuſée*.

L'indigne Comte, à qui la crainte ôtoit toute eſpèce de force, s'étoit jetté ſur un lit, où il ſe livroit à toute l'horreur de ſa ſituation.

On l'en arrache, on le traîne dans

là cour, où tombant aux pieds du cousin du *Bourguemeſtre*, il offre juſqu'à mille *patagons*, pour racheter ſa vie. — Non traître ! tu mourras (lui dit cet homme) duſſe-tu m'en offrir cent mille... Il faut mourir !

A ces mots il eſt entraîné juſqu'à la porte de la rue, où il reçoit un coup d'épée dans le côté, qui le fait tomber ſur ſes genoux ; il veut ſe relever, un coup de hâche ſur la tête l'en empêche, & cent coups redoublés achevent de lui arracher la vie. Alors, on lui perce les pieds ; on le traîne juſqu'à une potence, déja dreſſée dans le marché ; on l'y attache ; quelques inſtans après, on lui coupe la tête ; & ſon cadâvre, après avoir, pendant deux jours, ſatisfait au reſſentiment des *Liégeois*, fut brulé, & ſes cendres jettées dans *la Meuſe*.

Le Moine défroqué ſubit, à peu près, le même ſort. Tous les Soldats qu'ils avoient employés, éprouverent la même

vengeance : de ſoixante dix qu'ils étoient, deux ſeuls y échappèrent

Quant au corps du malheureux *Bourguemeſtre*, il fut porté ſolemnellement dans ſa maiſon, par ſes parens & un nombre d'illuſtres citoyens ; le peuple & les trente deux *Bannerets* l'accompagnèrent au tombeau ; & dans l'inſtant qu'on l'y deſcendit, jurerent de venger ſa mort, & de mourir juſqu'au dernier, pour le ſalut de la patrie.

N. B. *Cette Cataſtrophe a produit chez l'Éditeur, la réflexion ſuivante.*

Le crime, envain, s'applaudit en ſecret ;
Thémis le guette... Et toute âme de boue,
Qui ſût échapper au gibet,
Rarement eſquiva la roue !

LA FORCE DE L'IMAGINATION,

ANECDOTE FRANÇOISE ET VÉRITABLE.

DANS une de ces sociétés rares, innocentes & ignorées ; où l'on s'amuse encore, sans le secours du jeu ; où l'on cause avec cette liberté douce qui fait le charme des ames honnêtes ; d'où l'on exclut le pédantisme fatiguant de l'ancien hôtel de *Rambouillet*, & le persiflage ennuyeux de nos cercles *agréables* ; où l'on ne montre de prétention que pour plaire, & d'empressement que pour s'instruire : la conversation étant un jour tombée sur les objets réels, & sur les visions fantastiques, on voulut assigner leur différence, & déterminer leur analogie ; trouver celles qui existent entre tel homme qui rêve & tel homme qui veille, entre un contemplatif ardent

& un observateur froid, entre l'enthousiasme qui peint, & l'examen qui démontre.

Quelqu'un avança alors qu'une imagination fortement exaltée atteſtoit avec autant d'énergie l'exiſtence des êtres, que les ſens pouvoient le faire.

Il fut contredit; il s'échauffa. On en étoit à la troiſième replique, & on s'entendoit encore; lorſqu'un Officier dit, qu'il croyoit qu'un fait valoit mieux pour éclaircir une opinion, que cent raiſonnemens; que ſi on vouloit, il en rapporteroit un qui peut-être jetteroit quelque lumière ſur la queſtion qui commençoit à s'embrouiller par la diſpute. Il ajouta que ce fait étoit arrivé à un Capitaine de ſon Régiment, qu'il en avoit été témoin, & que tous ſes camarades pourroient, ainſi que lui, le certifier. Sur ce qu'on conſentit à l'écouter, il promit de ne s'écarter dans ſon récit de la fidélité la plus ſcrupu-

leuſe, que pour changer des noms, qui devoient être ignorés : il demanda de l'indulgence pour des détails qui lui avoient été trop ſouvent répétés pour qu'il lui fut poſſible de les omettre, & pour des réflexions qu'il ne pouvoit s'empêcher de lier à un ſujet dont il étoit profondément affecté. Il commença enſuite l'hiſtoire que l'on va lire.

Après une affaire, très-vive, que nous eumes en Italie pendant la dernière guerre, on tranſporta les Officiers François qui avoient été bleſſés, à *Milan*. *Dorville* étoit du nombre ; il fut conduit à l'hôpital. Ses bleſſures laiſſoient peu d'eſpérance pour ſes jours ; mais les ſecours puiſſans de l'art, aidés des ſecours plus déciſifs encore de ſa vigueur & de ſa jeuneſſe, le ramenerent à la vie.

A peine eut-il repris la connoiſſance, dont l'uſage avoit été ſuſpendu pendant

plus d'un mois qu'il avoit été livré, ou à un délire violent, ou à un ſommeil léthargique, qu'il prodigua les queſtions ſur le lieu qu'il habitoit, ſur l'état où il avoit été, & ſur tous ces objets ſi intéreſſans à l'homme qui ſe reſſaiſit, pour ainſi dire, de l'exiſtance, qui eſſaie des ſenſations neuves, & qui jouit du plaiſir d'être, dont il n'y a que ceux qui ont échappé à des maladies dangereuſes qui puiſſent avoir l'idée.

La Religieuſe qu'il interrogeoit lui répondit avec autant de modeſtie que ſi elle n'avoit pas contribué eſſentiellement à ſa guériſon, & autant d'exactitude que ſi elle ne l'avoit pas quitté un ſeul inſtant. Alors il voulut voir celle qui lui faiſoit avec tant de complaiſance des détails qu'il demandoit avec tant d'avidité. Mais quel fut ſa ſurpriſe, lorſqu'en entr'ouvrant ſes rideaux, il découvrit à côté de ſon lit, une perſonne charmante, qui ne pa-

roiſſoit pas avoir plus de dix-huit ans!

En l'examinant avec toute l'attention qu'elle excitoit, il remarqua des yeux où ſe peignoient la bienfaiſance & la candeur; il ſurprit un regard fier, careſſant & timide; il vit une de ces phyſionomies tendres, ſpirituelles & mélancoliques, qui ont un attrait plus puiſſant que la beauté, & qui inſpirent plus d'intérêt qu'elle; il admira une taille ſouple & legère, un maintien noble, des grâces qui enchantoient, parce que l'art ne les avoit pas appriſes; qui devenoient plus piquantes encore, par la néceſſité de les cacher ſous un habit qui paroiſſoit fait pour leur nuire, & qui irritoit les deſirs en indiquant les privations.

Dorville, étonné de trouver tant de charmes dans un aſyle où il en croyoit ſi peu, le fut bien plus lorſqu'il ſut que cette Religieuſe, qui s'appelloit *Adélaïde*, née de famille honnête, mais peu riche,

riche, avoit été ſa ſeule garde pendant ſa longue maladie, qu'elle paſſoit les jours à le ſervir, qu'elle veilloit les nuits, qu'elle ne prenoit qu'un ſommeil léger, qui n'avoit jamais retardé des ſoins dont elle l'avoit comblé avec une patience, une douceur, un courage admirable, & qu'enfin il lui devoit la vie !

Né avec un de ces tempéramens de feu, qui rendent les hommes ſi aimables & ſi malheureux, qui multiplient les peines parce qu'ils étendent les affections, qui ne permettent d'enviſager la reconnoiſſance que comme un dévouement, qui transforment l'amour en fureur, & tous les ſentimens en paſſions ; *Dorville* s'abandonna à l'excès de ſa ſenſibilité, & crut qu'il n'en témoigneroit jamais aſſez à celle qui lui en avoit fourni tant de motifs. Il n'oſoit plus accepter les ſervices qu'elle s'empreſſoit toujours de lui offrir ; il vouloit

déja commencer (disoit-il) à s'acquitter des dettes immenses qu'il avoit contractées; il ne pouvoit souffrir qu'elle continuât de le veiller. Dès que la nuit étoit venue, il la conjuroit d'aller prendre du repos : c'étoit à cette seule condition qu'il lui étoit permis d'en goûter lui-même.

Bientôt pourtant il n'en fut plus pour lui : une passion trop violente pour qu'il pût la méconnoître, s'empara de son cœur. Mais les égards dûs à sa chère *Adélaide*, le respect que méritoient ses bienfaits, la retenue qu'inspiroit l'innocence de ses mœurs, lui firent une loi d'un silence, qu'il ne viola jamais mieux que lorsqu'il croyoit y manquer le moins.

Il ne s'apperçut de cet effet que par la réserve subite d'*Adélaide*. Craignant alors de tout perdre, il osa tout; il risqua l'aveu qu'il s'étoit tant de fois promis de ne jamais faire : il s'attendoit à un

refus, il l'eſſuya, il en fut accablé... Toutes les raiſons qu'on lui donna pour vaincre ſon amour, ne firent que l'accroître encore ; toutes les conſolations qu'on lui préſenta le déſeſpérèrent, tous les dédommagemens qu'on lui offrit ne lui parurent que des tourmens.

Son amante, intérieurement déchirée, vouloit s'éloigner ; elle étoit même ſur le point de ſe faire remplacer par une de ſes compagnes : une des bleſſures de *Dorville* ſe rouvrit, elle reſta.

Notre Régiment arriva, dans ces circonſtances, à *Milan*, pour y paſſer le quartier d'hyver. J'allois tous les jours tenir compagnie à mon ami ; je trouvois toujours *Adelaïde* ; j'étois témoin de ſes ſoins ; quelquefois elle penſoit la playe en ma préſence, & j'y voyois tomber quelques larmes, qu'elle s'efforçoit vainement de retenir & de cacher. D'*Orville* ne lui parloit pas ; mais il la regardoit avec des yeux baignés

de pleurs, remplis d'amour, & gémiſſoit.

Une éloquence auſſi puiſſante, une ſituation auſſi terrible, tant de crainte, de vérité, de ſouffrance, la frayeur d'arracher la vie à celui auquel on ſe flattoit de l'avoir conſervée, l'énergie qui caractériſe un amour vrai, ce cri de l'âme qui le prouve, cette perſuaſion qui l'accompagne, tout ſe réunit contre la pauvre *Adélaïde*, tout conſpira pour faire entrer dans ſon cœur ſenſible une ardeur dévorante.

Elle ne la découvrit qu'avec effroi !... Elle ne craignit pourtant pas de la montrer toute entière à celui qui l'avoit fait naître ; le connoiſſant généreux, elle crut que ſa vertu ne courroit jamais moins de danger, que lorſqu'elle l'en auroit rendu reſponſable : elle oſa donc lui confier ce dépôt ſacré ; & il fut reſpecté.

Dans ces momens tumultueux où la

fougue des ſens ſollicite, emporte & fait tout oublier, elle rappelloit *Dorville* à l'honneur par le ſentiment ; & quelques paroles tendres de celle qu'en effet il adoroit, calmoient l'emportement ſans diminuer la paſſion : » Eh quoi ! (lui diſoit-elle) ma perte doit-elle être le prix de ma ſenſibilité ? Et voulez-vous la honte de celle que vous dites aimer ? » Il tomboit alors à ſes genoux, l'aſſuroit de ſon répentir, lui renouvelloit les proteſtations de ſon reſpect ; il éprouvoit enfin que les refus de l'innocence, ſi pénibles dans l'inſtant où on les eſſuie, ne ſont pas ſans charmes pour l'homme honnête qui eſtime ce qu'il chérit, & qui ſent aſſez le prix de l'amour pour en ſouhaiter la durée.

Ses efforts pour ſe contenir lui devenoient encore plus faciles lorſqu'il penſoit à ceux que multiplioit une jeune infortunée qui avoit à ſe défendre de la force d'un amant chéri, ainſi que de

sa propre foiblesse, & qui ne pouvoit obtenir qu'une victoire bien difficile, obscure & douloureuse, que par des peines aussi vives que renaissantes, & qui, pour comble de malheur, ne promettoient que d'autres peines ! Soutenue par une piété réelle, par le souvenir de ses vœux, par une conduite jusqu'alors irréprochable, elle surmontoit & la tendresse qu'elle partageoit, & la certitude qu'elle avoit de faire le malheur de celui pour lequel elle auroit donné sa vie !

Mais son triomphe étoit suivi de cette douleur aride qui n'a point de larmes, qui surcharge d'un poids immense, qui agite sans distraire, & qui gémit sans espoir ; car elle ne pouvoit s'empêcher de frémir qu'une séparation prochaine ne mît trop-tôt fin à ses combats !

La tendre *Adélaïde* ne put résister à des afflictions, qui chaque jour de-

venoient plus aigues : tant de troubles, de pleurs, d'amour, de frayeurs, de regrèts, de nuits conſécutives paſſées auprès de ſon amant, achevènent d'écraſer une conſtitution déja foible. Son ſang s'échauffa, la fièvre en redoubla l'ardeur : ſa maladie fut, ſur le champ, décidée mortelle ; & en moins de huit jours, la conduiſit au tombeau.

Son amant, qui avoit caché à tout le monde qu'il aimoit, ne put cacher qu'il avoit tout perdu. Son déſeſpoir éclata de la façon la plus ſiniſtre, le premier accès fut terrible ; on parvint à peine à en arrêter les effets. Il fut remplacé par une douleur ſourde & froide : il annonça qu'il rejoindroit, dans peu, celle qui avoit emporté ſa vie. On ne pouvoit le réſoudre à prendre quelque nourriture ; il ne dormoit plus.

Pénétrés de ſon état, nous ne négligions rien pour l'en tirer, ou pour l'en

distraire. Mais il paroissoit que notre empressement à soulager ses maux les augmentoient encore; & que notre zèle aigrissoit d'autant plus le sentiment de sa perte. Consternés de l'inutilité de nos soins, nous mîmes dans un de nos entretiens une vivacité dont le motif ne pouvoit lui déplaire: nous lui reprochâmes, tendrement, son peu d'amitié; nous le conjurâmes de ne point rejetter nos instances; les larmes enfin nous gagnèrent.. Il nous interrompit, brusquement, & nous tint ce discours:

» Mes amis, vos efforts sont vains.. » Il ne dépend de qui que ce soit d'affoiblir ma douleur; elle ne finira » qu'avec ma vie.... Eh! qui peut » consoler l'homme de la perte de ce » qu'il adoroit?.. L'absence (direz-» vous?) hélas! cette ressource même » n'existe pas pour moi....

Il s'arrêta, tout-à-coup, en poussant un profond soupir... nous attendîmes,

en ſilence, l'explication de ce propos étrange ; lorſque ſon viſage ſe ranimant de manière à nous étonner. » O » mes amis ! (s'écria-t-il) *Adelaïde* » eſt morte... Elle eſt morte, il n'eſt » que trop vrai : mais elle n'eſt pas ab- » ſente... *Elle eſt là... La voilà*, » mes amis ! (ajouta-t-il, en fixant ſes » regards ſur un fauteuil, vers lequel » il étendoit les mains.) Oui, vous » dis-je, *elle eſt là* : je la vois comme » je vous vois... elle me fixe, m'é- » coute, elle ouvre la bouche pour » me répondre, ne peut articuler, me » fuit, & diſparoît pour jamais ! »

Il ſe tut, en gémiſſant ; & nous ceſſâmes de lui offrir des conſolations, plus capables peut-être d'ajouter à ſes maux que de les guérir : nous ſentîmes enfin que ſon affliction étant hors de l'ordre commun, ne devoit céder qu'à des moyens extraordinaires.

Le haſard qui les fait naître quelque-

fois dans des crises bizarres, parut en disposer un, qui nous fit concevoir l'espérance de sauver notre ami, & de le rendre à lui-même.

On donnoit une fête publique. Toutes ces Femmes méprisables, dangereuses & brillantes, qui conservent (dit-on) les mœurs d'un grande Ville en les corrompant, s'y étoient rendues.

Je les examinois, en parcourant le bal; lorsque j'en apperçus une, dont la ressemblance avec *Adélaïde* me saisit d'étonnement. Je volé vers un Officier de mon Régiment, & lui demande s'il veut que je lui montre un portrait de l'amante de *Dorville*, probablement plus exact, & sûrement plus réel que celui dont notre infortuné camarade est obsédé? Il a, d'abord, peine à me croire: mais bientôt sa surprise égale la mienne.

Nous nous plaçons à côté de la courtisanne; nous étudions ses traits; le

premier coup d'œil eſt confirmé ; & nous formons, ſur le champ, le deſſein de profiter d'une rencontre ſi ſingulière, pour tâcher de finir les maux de notre ami. Perſuadés que le fantôme qui le pourſuivoit ne tiendroit pas contre l'objet réel que nous lui préſenterions, & que ſon imagination ſeroit déſabuſée lorſque ſes ſens ſeroient vivement frappes, nous nous déterminons à lui préſenter, ſous les habillemens d'*Adélaïde*, celle qui en avoit ſi bien la figure.

Après être convenus avec la Courtiſanne du déguiſement qu'elle prendroit, du lieu où elle devoit ſe rendre, du ſignal auquel elle avanceroit, de ſon attitude, de ſa démarche, & de tout ce qui étoit relatif au rôle qu'elle avoit à jouer ; nous allons trouver *Dorville*, & nous lui demandons une dernière preuve de ſon amitié.

» Nous allons partir, mon ami ! (lui » diſons-nous, en le ſerrant tendrement

» dans nos bras) & peut-être ne nous » reverrons-nous plus ?..

Le voyant attendri, nous poursuivons ; nous lui déclarons que la preuve que nous desirons le plus de ses sentimens pour nous, consiste à venir, le soir même, souper avec nous.

Le pauvre malheureux n'ose nous refuser. Il arrive ; on se met à table. Il n'avoit pas ouvert la bouche ; & le repas alloit finir ; lorsque pour porter au comble l'émotion nécessaire à une révolution totale, nous lui parlons du jour fatal où il vit expirer son Amante. Il s'agite, il soupire ; & sans nous répondre, en portant ses regards sur un endroit de la salle, assez mal éclairé, il se lève, étend les bras, comme pour se réunir à l'objet que son délire lui réalise. Nous donnons, à l'instant, le signal ; la fausse *Adélaïde* entre ; il l'apperçoit, se jette à la renverse, & crie : » Sauvez moi ! sauvez moi, mes

» amis !.. je n'en voyois qu'une, & » j'en vois deux !.. »

On veut lui démontrer ſon erreur ; la Courtiſanne s'approche, lui parle, le touche, il friſſonne, tombe en défaillance... & meurt.

EXTRAIT

D'UN ANCIEN MANUSCRIT,

COMMUNIQUÉ A L'ÉDITEUR.

AU moment où la nouvelle de l'assassinat du bon Roi *Henri IV* fut répandue dans Paris, on entendit de toutes parts les plus hauts cris & les plus furieux gémissemens. Les uns devenoient immobiles & pâmés de douleur, les autres courroient les rues, tout éperdus, plusieurs embrassoient leurs amis & leurs connoissances, sans pouvoir leur dire autre chose, si non : *Ah ! quel malheur ! ah ! quel malheur !* Plusieurs s'enfermoient dans leurs maisons, d'autres se jettoient par terre, on voyoit des femmes échevelées, qui hurloient & se lamentoient ; les pères

disoient à leurs enfans : *que deviendrez-vous, mes enfans ? vous avez perdu votre père !* Ceux qui avoient le plus d'apréhension pour l'avenir, & qui se souvenoient des horribles calamités des guerres passées, plaignoient les malheurs de la France, & disoient que le funeste coup, qui avoit percé le cœur du Roi, coupoit la gorge à tous les François !.. On raconte que plusieurs Citoyens en furent si vivement affectés, qu'ils en moururent, les uns sur le champ, d'autres peu de jours après. Il sembloit enfin que ce fût le deuil de la mort, non d'un homme seul, mais de la moitié de tous les hommes, & que par la mort de ce grand & bon Roi chacun avoit perdu & sa famille & son bien, & toutes ses espérances.

Parmi toutes les particularités qui ont été recueillies dans le tems, pour prouver que l'exécrable *Ravaillac* avoit eu en effet plusieurs complices, en voici

une qui ſemble ou être échappée à plus d'un Auteur, ou n'avoir pas ſemblé digne d'être un peu plus remarquée par d'autres.

Le Prévot de *Pluviers* ou *Pétiviers en Beauce*, accuſé d'avoir dit le même jour que le Roi fut tué : *» aujourd'hui le Roi eſt tué, ou bleſſé*, ayant été amené priſonnier à Paris, fut trouvé mort & étranglé dans la priſon, avec les cordons de ſon caleçon ; & fut pendu par les pieds, le 19 Juin, en place de *Grève*.

Cet homme, mal famé, & reconnu de tous pour un très-mauvais ſerviteur du Roi, fut déféré & accuſé par bonne vérification de témoins, d'avoir dit dans la Ville, en jouant, ou en regardant jouer dans un jardin, à la *courte-boule*, à l'heure même que le Roi fut tué : *Le Roi vient d'être tué, & eſt mort à cette heure, n'en doutez pas.* Et quelques jours auparavant, d'avoir

tenu le même, ou ſemblable langage : à quoi on n'avoit autrement pris garde, juſqu'à ce que l'infortune avenue fit croire que le *paillard* ſavoit l'entrepriſe, & qu'il étoit complice de ce malheureux aſſaſſin. Tellement, qu'étant veillé, guetté, & couru, en toute diligence, il fut finablement attrapé & conduit en la Conciergerie du Palais, où l'on fut tout ébahi que peu de jours après on le trouva mort ; & diſoit-on qu'il s'étoit étranglé avec les cordons de ſon caleçon.

La Cour de Parlement, tout mort qu'il étoit, lui fit ſon procès doublement criminel, pour s'être rendu coupable de crime de leſe-Majeſté : & de ſuicide ; mais au bout, un homme mort ne parle pas. Car s'il eût parlé, il en eût trop dit pour l'honneur & profit de beaucoup, qu'on ne vouloit point fâcher.

On trouva à ce miſérable un outil & inſtrument de faux monnoyeur,

qu'ils appellent un *jugement*; duquel on penſoit que cet homme, qui avoit le bruit de s'en mêler, s'aidoit. Mais on reconnut que c'étoit un engin propre à rompre des treillis & barreaux de fer, même des plus forts, comme étoient ceux de la *Baſtille*, pour en tirer le Comte d'*Auvergne*.

PENSÉE

ADR

Tirées d

MON
pour n'a
énorgueil
La m
tionnée
fâché qu
grandes.
Vous
d'épée :
compte
le choisir.
plus d'ind
le parti d
pérances.

Il vous eſt permis de ſouhaiter de monter à des poſtes plus éminens, parce qu'il eſt permis à chaque Citoyen de ſouhaiter d'être en état de rendre de plus grands ſervices à ſa patrie. D'ailleurs, une noble ambition eſt un ſentiment utile à la ſociété, lorſqu'il ſe dirige bien : comme le monde phyſique ne ſubſiſte que parce que chaque partie de la matière tend à s'éloigner du centre ; auſſi le monde politique ſe ſoutient-il par le deſir intérieur & inquiet que chacun a de ſortir du lieu où il eſt placé. C'eſt même envain qu'une morale auſtère veut effacer ces traits que le plus grand des ouvriers à imprimé dans nos âmes. C'eſt à la morale qui veut travailler ſur le cœur de l'homme à régler ſes ſentimens, & non pas à les détruire. Nos Auteurs moraux ſont preſque tous outrés : ils parlent à l'entendement peu, & non pas à cette âme.

Ce ſont toujours les aventuriers qui ſont de grandes choſes, & non pas les Souverains des grands Empires.

Quand j'ai été dans le monde, je l'ai aimé comme ſi je ne pouvois ſouffrir la retraite. Quand j'ai été dans mes terres, je n'ai plus ſongé au monde.

J'ai eu le malheur de me dégoûter trop ſouvent des gens dont j'avois le plus deſiré la bienveillance. Pour mes amis, à la réſerve d'un ſeul, je les ai tous conſervés.

J'ai eu pour principe de ne faire jamais par autrui, ce que je pouvois faire par moi-même. C'eſt ce qui m'a porté à faire ma fortune par les moyens que j'avois dans mes mains, la modération & la frugalité, & non par des moyens étrangers, toujours bas, ou injuſtes.

Quand on s'eſt attendu que je brillerois dans une converſation, je ne l'ai jamais fait. J'aimois mieux avoir un

homme d'eſprit pour m'appuyer, que des ſots pour m'approuver.

Il n'y a pas de gens que j'aie plus mépriſé que les petits beaux-eſprits, & les grands qui ſont ſans probité.

Ce qui m'a beaucoup nui, c'eſt que j'ai toujours trop mépriſé ceux que je n'eſtimois pas.

Je me ſouviens que ſortant d'une pièce, intitulée *Eſope à la Cour*, je me ſentis ſi pénétré du deſſein d'être plus honnête-homme, que je ne ſache pas avoir jamais formé une réſolution plus forte.

Louis XIV avoit l'âme plus grande que l'eſprit. Madame *de Maintenon* abaiſſoit ſans ceſſe cette âme, pour la mettre à ſon point.

Il y a autant de vices qui viennent de ce qu'on ne s'eſtime pas aſſez, que de ce qu'on s'eſtime trop.

Je trouve que la plûpart des gens ne travaillent à faire une grande fortune,

que pour être au déſeſpoir quand ils l'ont faite, de ce qu'ils ne ſont pas d'une illuſtres naiſſance.

Les gens qui ont peu d'affaires ſont de très grands parleurs : moins on penſe, plus on parle. Ainſi les femmes parlent plus que les hommes : à force d'oiſiveté à penſer.

Une Nation où les femmes donnent le ton, eſt une Nation pareſſeuſe.

La raillerie eſt un diſcours en faveur de ſon eſprit, contre ſon bon naturel.

J'ai peur des *J*..... Si j'offenſe quelque grand, il m'oublira, je l'oublirai : Je paſſerai dans un autre Province, un autre Royaume; mais ſi j'offenſe les *J*..... à Rome, je les trouverai à Paris ; ils m'environneront partout : la coutume qu'ils ont de s'écrire ſans ceſſe, étend par-tout leur inimitié.

L'Héroïſme que la morale avoue ne touche que peu de gens : c'eſt l'Héroïſ-

me qui détruit la morale, qui nous frappe & cauſe notre admiration

Il y a bien peu de vanité à croire qu'on a beſoin des affaires pour avoir quelque mérite dans le monde; & de ne ſe juger plus rien, lorſqu'on ne peut plus ſe cacher ſous les perſonnages d'homme public.

Le ſtyle enflé & emphatique eſt ſi bien le plus aiſé, que ſi vous voyez une Nation ſortir de la barbarie, vous verez que ſon ſtyle donnera d'abord dans le ſublime; qu'enſuite il deſcendra au Naïf. La difficulté du Naïf eſt que le Bas le cotoye: mais il y a une différence immenſe du Sublime au Naïf, & du Sublime au Galimatias.

Pour exprimer une grande impoſture, les Anglois diſent: « cela eſt *J...tique-* » *ment* faux ».

Un fonds de modeſtie rapporte un très-grand intérêt.

Il n'y a pas de Nation qui ait plus beſoin

besoin de Religion que les Anglois : ceux qui n'ont pas peur de se pendre, doivent avoir la peur d'être damnés.

La dévotion est une croyance qu'on vaut mieux qu'un autre.

Je souhaite avoir des manières simples, recevoir des services le moins que je puis, & en rendre le plus qu'il m'est possible.

J'ai oui dire au Cardinal *Impériali* : « Il n'y a point d'homme que la fortune » ne vienne visiter une fois en sa vie ; « mais que lorsqu'elle ne le trouve pas » prêt à la recevoir, elle entre par la » porte, & passe par la fenêtre ».

Les vieillards qui ont étudié & réfléchi dans leur jeunesse, n'ont besoin que de se ressouvenir, & non d'apprendre : cela est bien heureux !

La raison pour laquelle les sots réussissent toujours dans leurs entreprises : c'est que ne sachant, & ne voyant pas quand ils sont impétueux, ils ne s'arrêtent jamais.

Dans la plûpart des Auteurs, je vois l'homme qui écrit ; dans *Montaigne* l'homme qui penſe.

Quand dans un Royaume il y a plus d'avantage à faire ſa cour, qu'à faire ſon devoir, tout eſt perdu.

Deux chefs-d'œuvre, la mort de *Céſar* dans *Plutarque*, & celle de *Néron* dans *Suétone*. Dans l'une, on commence par avoir pitié des conjurés qu'on voit en péril, & enſuite de *Céſar*, qu'on voit aſſaſſiné. Dans celle de *Néron*, on eſt étonné de le voir obligé, par degrés, de ſe tuer, ſans aucune cauſe qui l'y contraigne, & cependant de façon à ne pouvoir l'éviter.

On n'appelle plus un *grand Miniſtre*, un ſage diſpenſateur des revenus publics ; mais celui qui a de l'induſtrie & ce qu'on appelle des *expédients*.

Si je ſavois quelque choſe qui me fût utile, & qui fût préjudiciable à ma

famille, je le rejetterois de mon esprit. Si je savois quelque chose d'utile à ma famille, & qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherois à l'oublier ; si je savois quelque chose utile à ma patrie, & qui fût préjudiciable à l'Europe, ou bien qui fût utile à l'Europe, & préjudiciable au genre humain, je le regarderois comme un crime.

Si l'on me demandoit quels préjugés ont les Anglois, en vérité, je ne saurois dire lequel, ni la guerre, ni la naissance, ni les dignités, ni les hommes à bonnes fortunes, ni le délire de la faveur des Ministres : ils veulent que les hommes soient hommes : ils n'estiment que deux choses, les richesses, & le mérite.

J'ai fait dans ma vie bien des sottises, & jamais de méchancetés. Quand je vois un homme de mérite, je ne le décompose jamais. Un homme médi-

cre, qui a quelques bonnes qualités je le décompose.

Quel siècle que le nôtre, où il y a tant de critiques & de juges, & si peu de lecteurs !

Il faut regarder son bien comme son esclave. Mais il ne faut pas perdre son esclave.

Ce qui commence à gâter notre comique c'est que nous voulons chercher le ridicule des passions, au lieu de chercher le ridicule des manières. Or, les passions ne sont pas ridicules par elles-mêmes.

J'ai la maladie de faire des livres, & d'en être honteux quand je les ai faits !

Dans les livres on trouve les hommes meilleurs qu'ils ne sont : amour-propre de l'Auteur, qui veut passer pour plus honnête-homme ; en jugeant en faveur de la vertu, les Auteurs font des personnages de Théâtre.

Pour bien juger les hommes, il faut leur paſſer les préjugés de leur tems.

Les hiſtoires ſont des faits faux, compoſés ſur les vrais, ou bien à l'occaſion des vrais.

La plûpart des hommes ſont plus capables de grandes actions, que de bonnes.

La vanité de la plûpart des gens eſt auſſi bien fondée que celle que je prendrois ſur une aventure arrivée aujourd'hui chez le Cardinal *de* *** où je dînois. Il a pris la main du Duc d'*Elbeuf*; & après-dîner, quand le Prince n'y a plus été, il me l'a donnée. A moi, c'eſt une marque de mépris. Il l'a priſe au Prince, c'eſt une marque d'eſtime. C'eſt pour cela que les Princes ſont ſouvent ſi familiers avec leurs domeſtiques, qui croient que c'eſt une faveur. C'eſt mépris.

Le ſouper tue la moitié de Paris, le dîner l'autre.

La timidité a été le fléau de toute ma vie : elle sembloit obscurcir jusqu'à mes organes, lier ma langue, mettre un nuage sur mes pensées, & déranger mes expressions. J'étois moins sujet à ces abattemens devant des gens d'esprit que devant des sots : c'est que j'espérois qu'ils m'entendoient ; cela me donnoit de la confiance.

Dans des occasions, mon esprit, comme s'il avoit fait un effort, s'en tiroit assez bien. Étant à *Luxembourg*, dans la salle où dînoit l'Empereur, le Prince de *Kinsky*, me dit : » Vous, » Monsieur, qui venez de France, » vous êtes bien étonné de voir l'Em» pereur si mal logé » ! « Monsieur » (lui dis-je) je ne suis pas fâché de » voir un pays où les sujets soient » mieux logé que les maîtres ». Étant en *Piémont*, le Roi *Victor-Amédée* me dit : » Monsieur, vous êtes parent » de M. l'Abbé de *Montesquieu*, que

» j'ai vu ici avec M. l'Abbé d'*Eſtrades* ? » Sire, (lui dis-je) vous êtes comme » *Céſar*, qui n'avoit jamais oublié aucun nom ». Je dînois en Angleterre, chez le Duc de *Richemont*. Le gentilhomme ordinaire la ***, qui étoit un fat, quoique envoyé de France en Hollande, ſoutint que l'Angleterre n'étoit pas plus grande que la *Guienne*. Les Anglois étoient indignés : je laiſſai là mon envoyé. Le ſoir, la Reine me dit : « je ſai, Monſieur, que vous nous » avez défendu, contre M. *de la* *** — » Madame, je n'ai jamais pu penſer » qu'un pays où vous regnez, ne fût » pas un grand pays ».

J'ai toujours vu que pour réuſſir dans le monde, il falloit avoir l'air fou, & être ſage.

J'ai été peu difficile ſur l'eſprit des autres. J'étois ami de preſque tous les eſprits, & ennemi de preſque tous les cœurs.

Il ne faut pas faire par les loix, ce que l'on peut faire par les mœurs.

Le ſuccès de la plûpart des choſes dépend de ſavoir combien il faut de tems pour réuſſir.

Si les *J*..... étoient venus avant *Luther* & *Calvin*, ils auroient été les maîtres du monde.

Rien ne raccourcit plus les grands hommes que l'attention qu'ils donnent à de certains procédés perſonnels. J'en connois deux qui y ont été abſolument inſenſibles, *Céſar*, & le *Duc d'Orléans Régent*.

On doit rendre aux Auteurs qui nous ont paru originaux dans pluſieurs endroits de leurs ouvrages, cette juſtice, qu'ils ne ſe ſont pas laiſſés deſcendre juſqu'à la qualité de copiſtes.

Il y a trois tribunaux qui ne ſont preſque jamais d'accord : celui des loix, celui de l'honneur, celui de la religion.

Quand l'immortalité de l'âme ſeroit

une erreur, je ſerois très fâché de ne pas y croire. J'avoue que je ne ſuis pas ſi humble que les Athées : je ne ſai comment ils penſent ; mais pour moi, je ne veux pas troquer l'idée de mon immortalité, contre celle de la béatitude d'un jour : je ſuis charmé de me croire immortel comme Dieu même. Indépendamment des idées révélées, les idées métaphyſiques me donnent une très-forte eſpérance de mon bonheur éternel, à laquelle je ne voudrois pas renoncer.

La pudeur ſied bien à tout le monde ; mais il faut ſavoir la vaincre, & jamais la perdre.

Nous n'avons pas d'Auteur tragique qui donne à l'âme de plus grands mouvemens que *Crébillon* ; qui nous arrache plus à nous-mêmes, qui nous rempliſſe plus de la vapeur du démon qui l'agite. Il vous fait entrer dans le tranſport des *Bacchantes*. On ne ſauroit juger ſon

ouvrage, parce qu'il commence par troubler cette partie de l'âme qui réfléchit. C'eſt le véritable tragique de nos jours; le ſeul qui ſache bien exciter la véritable paſſion de la tragédie, la terreur *.

Plaire dans une converſation vaine & frivole, eſt aujourd'hui preſque le ſeul mérite. Pour cela le Magiſtrat abandonne l'étude des loix, le Médecin croiroit être décrédité par l'étude de la médecine : on fuit, comme pernicieuſe, toute étude qui pourroit nuire au badinage.

Je me ſouviens d'avoir eu autrefois la curioſité de compter combien de fois j'entendois faire une petite hiſtoire, qui ne méritoit certainement d'être ni dite,

* *N. B.* Ce jugement, qui pourra ne pas plaire à tout le monde, prouve du moins combien il eſt de différentes façons de voir & de ſentir, même chez ceux qui paſſent pour avoir le plus de lumières, & le goût le plus ſûr.

ni retenue ! Pendant trois ſemaines qu'elle occupa le monde poli, je l'entendis faire 225 fois, & j'en fus très-content !

L'ouvrage divin de ce ſiècle, *Télémaque*, dans lequel *Homère* ſemble reſpirer, eſt une preuve ſans replique de l'excellence de ce très-ancien Poëte.

Les obſervations ſont l'hiſtoire de la phyſique, & les ſyſtêmes en ſont la fable.

J'ai été, dans ma jeuneſſe, aſſez heureux pour m'attacher à des femmes que j'ai cru qui m'aimoient. Dès que j'ai ceſſé de le croire, je m'en ſuis détaché.

Dans le cours de ma vie je n'ai connu de gens communément mépriſés, que ceux qui vivoient en mauvaiſe compagnie.

Quoique mon nom ne ſoit ni bon ni mauvais, n'ayant guère que 250 ans de nobleſſe, bien prouvés ; je m'y ſens pourtant très-attaché, & ſerois homme

à faire des ſubſtitutions. (Il l'a fait.)

Je ſuis amoureux de l'amitié.

Je ne ſais pas encore avoir dépenſé quatre louis par air, & fait une viſite par intérêt.

Cont ***, bas Courtiſan, même à la mort, n'écrivit-il pas au Cardinal de *Richelieu*, « qu'il étoit content de » mourir pour ne pas voir la fin d'un » Miniſtre comme lui ? »

Il étoit Courtiſan par la force de la nature, ou il croyoit en réchapper.

On ne ſauroit croire juſqu'où a été dans ce ſiècle, la décadence de l'admiration !

A Paris on eſt étourdi par le monde, on ne connoît que les manières, on n'a pas le tems de connoître les vices & les vertus.

Les gens d'eſprit ſont gouvernés par les valets, & les ſots par des gens d'eſprit.

On auroit dû mettre l'oiſiveté con-

tinuelle parmi les peines de l'enfer. Il me ſemble, au contraire, qu'on l'a miſe parmi les joies du paradis.

Ce qui manque aux Orateurs en profondeur, ils vous la donnent en longueur.

Ce que c'eſt que d'être modéré dans les principes ! Je paſſe en France pour avoir peu de religion ; en Angleterre pour en avoir trop.

Par malheur, trop peu d'intervalle entre le tems où l'on eſt trop jeune, & celui où l'on eſt trop vieux !

L'attente eſt une chaîne, qui lie tous nos plaiſirs.

S'il faut donner le caractère de nos Poëtes, je compare *Corneille*, à *Michel-Ange* ; *Racine*, à *Raphaël* ; *Marot*, au *Corrége* ; *la Fontaine*, au *Titien* ; *Deſpreaux*, au *Dominiquin* ; *Crébillon*, au *Guerchin* ; *Voltaire*, au *Guide* ; *Fontenelle*, au *Bernin* ; *Chapelle*, *la Fare*, *Chaulieu*, au *Parmeſan* ; *Re-*

gnier, au *Georgion*; *la Motte*, à *Rembrandt*; *Chapelain*, eſt au-deſſous *d'Albert-Durer*.

Si nous avions un *Milton*, je le comparerois à *Jules-Romain*; ſi nous avions le *Taſſe*, nous le comparerions aux *Carraches*; ſi nous avions l'*Arioſte*, nous ne le comparerions à perſonne, parce que perſonne ne lui peut-être comparé.

Nous n'avons pas laiſſé d'avoir en France de ces hommes rares, qui auroient été avoués des Romains: la foi, la juſtice & la grandeur d'âme, montèrent ſur le Trône avec *Saint Louis*. *Tannegui du Châtel* abandonna les emplois, dès que la voix publique s'éleva contre lui. Il quitta ſa patrie, ſans ſe plaindre, pour lui épargner ſes murmures. Le Chancelier *Olivier* introduiſit la juſtice juſque dans le Conſeil des Rois, & la politique plia devant elle. La France n'a jamais eu de meilleur citoyen que *Louis XII*. Le Car-

dinal d'*Amboise* trouva les intérêts du peuple dans ceux du Roi, & les intérêts du Roi dans ceux du peuple. *Charles VIII*, connut dans la jeunesse même, toutes les vanités de sa jeunesse. Le Chancelier de l'*Hôpital*, tel que les loix, fut sage comme elles : dans une Cour qui n'étoit éclairée que par les plus profondes dissimulations, ou agitée que par les passions les plus violentes. On vit dans *la Noüe* un grand Citoyen, au milieu des discordes civiles. L'Amiral de *Coligny* fut assassiné, n'ayant dans le cœur que la gloire de l'état; & son sort fut tel, qu'après tant de rebellions, il ne put être puni que par un grand crime. Les *Guises* furent extrêmes dans le bien & dans le mal qu'ils firent à l'état : heureuse la France, s'ils n'avoient pas senti couler dans leurs veines le sang de *Charlemagne*! Il semble que l'âme de *Miron*, Prévôt des Marchands, fut celle de tout le peuple. *Henri IV*...

je n'en dirai pas davantage, je parle à des François. *Molé* montra de l'héroïsme dans une profession qui ne s'appuie ordinairement que sur d'autres vertus. *Céſar* auroit été comparé à M. *le Prince*, s'il étoit venu après lui. M. de *Turenne* n'avoit point de vices; & peut-être que s'il en avoit eu, il auroit porté certaines vertus plus loin encore : sa vie est une hymne, à la louange de l'humanité. Le caractère de *Montauſier* a quelque chose de celui des anciens Philosophes, & ces excès de leur raison. Le Maréchal de *Catinat* a soutenu la victoire avec modestie, & la disgrace avec majesté; grand après la perte de sa réputation même. M. de *Vendôme* n'a jamais eu rien à lui, que sa gloire. *Fontenelle*, autant au-dessus des autres hommes par son cœur, qu'au-dessus des hommes de lettres, par son esprit.

Je disois à Madame *du Châtelet*: vous vous empêchez de dormir pour

apprendre la Philoſophie ? Il faudroit, au contraire, étudier la Philoſophie, pour apprendre à dormir.

Un honnête homme a, par ſes Ouvrage d'hiſtoire, enchanté le Public ; (*Rollin*) c'eſt le cœur qui parle aux cœur. On ſent une ſecrette ſatisfaction d'entendre parler la vertu !.. C'eſt l'Abeille de la France.

Quand on court après l'eſprit, on attrappe la ſottiſe.

*N****. eſt ſi doux, qu'il me ſemble voir un ver qui file de la ſoie.

Les grands ſeigneurs ont des plaiſirs, le peuple de la joie.

J'aime les maiſons où je puis me tirer d'affaire, avec mon eſprit de tous les jours.

Voici comme je définis les talens : » Un don que le Ciel nous a fait en » ſecret & que nous révélons ſans le » ſavoir ».

Je ſuis un bon citoyen. Mais dans

quelque pays que je fusse né, je l'aurois été tout de même. Je suis un bon citoyen, parce que j'ai toujours été content de l'état où je suis; que j'ai toujours approuvé ma fortune; que je n'ai jamais rougi d'elle, ni envié celle des autres. Je suis un bon citoyen, parce que j'aime le gouvernement où je suis né, sans le craindre; & que je n'en attends d'autre faveur que le bien infini que je partage avec tous mes compatriotes; & je rends graces au ciel de ce qu'il m'a donné un peu de modération.

Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire; il est comme les Moines, qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre. *Voltaire* écrit pour son couvent.

Parmi les Auteurs qui ont écrit sur l'histoire de France, les uns avoient peut-être trop d'érudition pour avoir assez de génie, & les autres trop de génie pour avoir assez d'érudition.

Aimer à lire, c'eſt faire un échange des heures d'ennui que l'on doit avoir en ſa vie, contre des heures délicieuſes.

On demandoit à *Chirâc* (Médecin) ſi le commerce des femmes étoit malſain? » Non, (diſoit-il) pourvu qu'on ne » prenne point de drogues. Mais j'avertis » que le changement eſt une drogue.

S'il m'eſt permis de prévoir la fortune de mon ouvrage (*l'Eſprit des Loix*) il ſera plus approuvé que lu : de pareilles lectures peuvent être un plaiſir; elles ne ſont jamais un amuſement.

J'avois conçu le deſſein de donner plus d'étendue & de profondeur à quelques endroits de mon *Eſprit des Loix*. J'en ſuis devenu incapable : mes lectures m'ont affoibli les yeux; & il me ſemble que ce qui me reſte encore de lumière, n'eſt que l'aurore du jour où ils ſe fermeront pour jamais.

N. B. Il eſt aſſez remarquable que

deux Auteurs dont la France s'énorgueillira toujours, *Montaigne* & *Monteſquieu*, tous les deux du même pays (de *Bordeaux*) ſe ſoient peints dans leurs ouvrages avec la même bonne foi!

Nous avons déja rapporté quelques traits de la rare bonté d'âme, qui peint ſi bien l'immortel Auteur de *l'Eſprit des Loix*, dans le cinquième volume de ce recueil, page 379 & autres, dont on ne pourra ſans doute, que nous ſavoir gré.

Tandis que des inſectes littéraires tourmentoient *Monteſquieu* en France, l'Angleterre élevoit un monument à ſa gloire. En 1752, M. *Daſſier*, célèbre par les medailles qu'il a frappées de pluſieurs hommes illuſtres, vint de Londres à Paris, pour frapper la ſienne. M. *de la Tour*, cet Artiſte ſupérieur par ſon talent, avoit ardemment ſouhaité de donner un nouveau luſtre à ſon pinceau, en tranſmettant à la poſtérité

le portrait de l'Auteur de *l'Eſprit des Loix*. Mais *Monteſquieu*, très-avare de tems, s'étoit refuſé, auſſi conſtament que poliment, à ſes ſollicitations.

M. *Daſſier* eſſuya d'abord les mêmes refus. Sur quoi l'Artiſte, auſſi piqué qu'affligé ; « Monſieur (lui dit-il) » croyez-vous qu'il n'y ait pas autant » d'orgueil de votre part, à refuſer ma » propoſition qu'à l'accepter ? » Déſarmé par cette apoſtrophe, le bon Préſident ſe rendit.

En entrant dans le monde (diſoit-il) on m'annonça comme un homme d'eſprit, & je reçus un accueil aſſez favorable des gens en place. Mais lorſque, par le ſuccès des *Lettres Perſannes*, j'eus peut-être prouvé que j'en avois, & que j'eus obtenu quelque eſtime du public, celle des gens en place ſe refroidit ; j'eſſuiai mille dégoûts !

» Comptez, (ajoutoit-il) qu'intérieu» rement bleſſé de la réputation d'un

» homme célèbre, c'eſt pour s'en ven-
» ger qu'on l'humilie ; & qu'il faut ſoi-
» même mériter beaucoup d'éloges,
» pour ſupporter patiemment ceux
» d'autrui » !

Il étoit fort doux avec ſes domeſti-ques. Il lui arriva pourtant un jour de les gronder un peu vivement. Mais, tout-à-coup, en ſe retournant, & en riant, vers un témoin de cette ſcène : » Ce ſont (lui dit-il) des horloges, » qu'il eſt quelquefois beſoin de re-» monter ».

ANECDOTE SINGULIÈRE,

Concernant le Docteur Méad, *célèbre Médecin Anglois.*

EN 1740, ou 1741, l'Éditeur, alors Député des États d'*Artois*, à la Cour, après une longue & dangereuse maladie, se promenoit, tous les matins, dans le jardin de l'Hôtel d'*Anjou*, rue *Dauphine*, où il étoit logé avec ses collégues.

Les sons d'une *poche*, qu'il entendoit tous les jours, vers la même heure, lui ayant fait juger que quelque locataire de l'Hôtel y prenoit des leçons de danse; un mouvement de curiosité le porta à demander à l'hôtesse, quel étoit celui, ou celle, à qui on les donnoit?

Qu'on se peigne la surprise de l'Éditeur, en apprenant que c'étoit au Docteur *Méad*, alors presque septuagénaire,

& dont le nom ainſi que la réputation lui étoient connus !

Alors, plus curieux encore de vérifier un fait dont la ſingularité n'avoit pu manquer de le frapper vivement ; l'Éditeur ſe gliſſe dans le corridor où le Docteur avoit ſon logement, en trouve la porte entre-ouverte, & voit avec la plus grande ſurpriſe, un vieilliard, en petite veſte blanche, & en bonnet de même couleur, que le fameux *Dupré*, premier danſeur de l'Opéra, faiſoit pirouetter, en le traitant avec auſſi peu de ménagemens, qu'il eût pu faire un jeune & timide écolier !

Il ne reſtoit plus à l'Éditeur qu'à ſavoir ſi ce vieillard étoit, en effet, le grave & renommé perſonnage que lui avoit nommé l'hôteſſe ; lorſqu'un des domeſtiques du danſeur, arrivant, tout-à-coup, & ſurprenant l'Éditeur, *écoutant aux portes*, lui en faiſoit les reproches les moins meſurés, lorſque le maître,

maître, arrivant au bruit, voulut en ſavoir la cauſe ; & que l'Éditeur crut ne pouvoir mieux faire que de la lui avouer, avec toute la franchiſe d'un bon *Picard*.

» Quoi ! ce n'eſt que cela ? (s'écria » le bon homme, en lui préſentant la » main) Entrez, monſieur ; entrez !... » Madame *Cambert* (c'eſt le nom de » l'hôteſſe) ne vous en a point impoſé... » Permettez pourtant que j'achéve de » prendre ma leçon, car M. *Dupré*, » en a d'autres encore à donner ; & je » vous dirai les raiſons pourquoi je ne » crains pas de braver le ridicule où » s'expoſe, ſur-tout à Paris, un homme » de mon âge, & de ma profeſſion, » en prenant, tous les matins, une » leçon de danſe ».

La leçon finie, *Dupré* parti ; & le Docteur, bientôt revenu d'un cabinet, où il avoit été changer de linge : « Si Monſieur (lui dit-il) » a quelque idée

» de la gymnaſtique des anciens, il » conviendra peut-être, que de tous » les exercices qu'elle preſcrivoit pour » l'entretien de la ſanté, la danſe eſt » certainement celui qui ſemble être » le plus convenable aux perſonnes » âgées, ſur-tout pour celles à qui » les devoirs de leur profeſſion, ne » laiſſent que très-peu de tems à don- » ner à la promenade ! * Or, c'eſt » préciſément le cas où ſe trouve un » Médecin, un peu accrédité. Ainſi » jugez, Monſieur, ſi je dois rougir » d'être ſurpris dans un exercice qui, » eu égard à mon âge, & à mes oc- » cupations, m'eſt devenu, ce qu'on » appelle, abſolument néceſſaire ».

Enchanté de la réponſe du bon Docteur, & l'Éditeur l'en ayant remercié,

* » Vous riez, (diſoit *Socrate* à ſes amis) en me » voyant danſer comme les jeunes gens ! Suis-je donc » tant ridicule de faire un exercice, auſſi néceſſaire » pour la ſanté » ?

en Anglois. » Comment, Monſieur ! (interrompit, auſſi vivement que gaiement, *l'Eſculape*) vous êtes Anglois ? » Oh ! parbleu, nous dînerons enſemble, ou vous me chagrinerez beaucoup ; & vous jugerez ſi ma leçon » de danſe eſt nuiſib'e, ou non, à l'appétit d'un cadet de mon âge ? -- Je » ne ſuis point Anglois, Monſieur : » *Calais* eſt ma patrie. J'avois, au plus, ſept ans, lorſque par des ordres ſupérieurs, on m'a envoyé élever au Collége des *J*..... Anglois, à *Saint Omer*, & d'où je ne ſuis ſorti que dans ma quatorzième année : moyennant quoi, dans le cas d'apprendre le françois, que j'avois, à-peu-près, oublié.

» Quoi ! (s'écria, de nouveau, le » Docteur) c'eſt aux *J*..... Anglois » de *Saint Omer* que vous avez été élevé ?... Oh ! vous me mettez en pays » de connoiſſance : le père *Hyde*, Procureur de cette maiſon célèbre, tout

» *J*..... qu'il étoit, étoit mon bon
» ami, logeoit même chez moi, lorſ-
» qu'il venoit, *incognito*, à Londres
» pour faire ſecrettement ſes recrues
» chez les Catholiques même les plus
» diſtingués, qui confioient à ſes con-
» frères l'éducation de leurs enfans...
» Monſieur, nous en parlerons en dî-
» nant; & je ſerai vraiment ravi de lier
» avec vous plus ample connoiſſance ».

L'Éditeur croit, après ceci, devoir ſe borner à dire, que jamais dîner ne fut ni plus fin, ni plus gai; que le Docteur, qui joignoit aux connoiſſances les plus étendues, tout ce que la littérature, tant ancienne que moderne a de plus agréable, lui fit paſſer plus de trois heures à table, avec tant d'agrémens, qu'à peine croyoit il, en ſortant, en avoir vu paſſer une; que tant que cet homme, rare, reſta à Paris, l'Éditeur ſe fit un vrai plaiſir, pour ne pas dire une eſpèce de devoir, de cultiver ſoi-

gneuſement ſon amitié ; & que lorſqu'il fallut s'en ſéparer, jamais regrets ne furent plus ſincères que les ſiens.

Il ne croit pourtant pas devoir oublier, qu'au dîner, qui précéda le départ du Docteur, & où *Dupré* étoit l'un des convives : « Vous perdez un écolier ? » (lui dit le vieux diſciple) mais conſolez-vous, mon cher maître ?... nous » nous reverrons peut-être un jour » (ajouta-t-il, en lui mettant dans la » main, un rouleau de cinquante louis » d'or) mais en attendant, ſoyez ſûr » que je vous enverrai, avant qu'il ſoit » deux mois, mon bon ami, l'Archevêque de *Cantorbery*, que j'ai eu le » bonheur de tirer des bras de la mort, » & à qui vos leçons, & l'air de Paris, » me ſemblent auſſi néceſſaires qu'elles » me l'ont été à moi-même, pour le » parfait rétabliſſement de ſa ſanté ».

P. S. On ne ſera ſans doute pas fâché d'apprendre que M. l'Archevêque ar-

riva, positivement, au tems prescrit; que l'Éditeur, auquel il apportoit une lettre du Docteur, en reçut mille politesses; qu'il le vit plus d'une fois prendre des leçons de *Dupré*; & que le Prélat, ainsi que *Dupré* s'en trouvèrent très-bien.

Richard Méad, né en 1673, & mort en 1754, âgé de quatre-vingt-un ans, exerça, presque dès son entrée dans le monde, le grand art de guérir, avec un succès qui décida de sa réputation. Il joignoit à la plus grande théorie, la pratique la plus brillante, la plus étendue, & la plus heureuse. Nommé Médecin du Roi en 1727, il fut *l'Esculape* & de la cour & de la ville. On assure que sa profession lui rapportoit, par an, plus de cent mille livres de notre monnoie. Né avec des mœurs douces, une âme noble & délicate, il avoit des amis à la cour, à la ville, & même parmi ses Confrères! Sa table

ouverte aux talens & au mérite, réuniſſoit la magnificence de celle des Financiers, & les plaiſirs de celle des hommes ſages. Sa bibliothèque, auſſi riche que bien choiſie, étoit autant pour le public que pour lui-même; & pour tracer en deux mots ſon éloge, il déterra les talens cachés, & ſecourut les indigens.

On prétend qu'il laiſſa, en mourant, plus d'un million à l'amphithéâtre de Londres.

Voici un trait particulier de la beauté de ſon âme qui nous diſpenſera d'en rapporter d'autres:

Jean Freind, bon Médecin & ſon ami étoit renfermé à la *Tour* de Londres, pour s'être oppoſé à un projet que le Miniſtre avoit fait propoſer au Parlement, & qui le faiſoit ſoupçonner d'intelligence avec les ennemis de l'État. On avoit depuis ſix mois ſollicité, ſans ſuccès, ſon élargiſſement, lorſque le Miniſtre

tomba dangéreuſement malade, & eut recours au Docteur *Méad*. Mais il lui refuſa toute eſpèce de ſecours, à moins que ſon ami ne ſortît de priſon, & ne pût travailler librement à ſa juſtification. *Freind*, en effet, ſe purgea du crime dont on l'avoit accuſé, & ſi pleinement, qu'il fut nommé premier Médecin de la Princeſſe de *Galles*, depuis Reine d'Angleterre.

VŒU DE L'ÉDITEUR.

Qu'heureux ſeroit le Genre humain,
Si le ſort de ceux qu'on deſtine
A profeſſer la Médecine,
Reſſembloit à ce Médecin!

LETTRE

A M. LE COMTE *DE* ***,

OU

PORTRAIT D'UNE FEMME CÉLÈBRE *,

Au tems de la Minorité de Louis XIV, tirée d'un Manuſcrit du ſiècle dernier.

VOUS ſavez, au moins, auſſi bien que moi, Monſieur le Comte que l'ambitieux & ſanguinaire *Sylla*, après avoir fait périr dans les guerres civiles, plus de cent mille de ſes Concitoyens, quatre-vingt-dix Sénateurs, & plus de deux mille ſix cens Chevaliers Romains,

* *Il eſt plus que probable qu'il s'agit ici* D'ANNE-GENEVIÉVE DE BOURBON, *Ducheſſe* DE LONGUEVILLE, *qui joua un ſi grand rôle dans les troubles de la Fronde.*

fut assez hardi pour se dépouiller de la souveraine puissance, & se réduisit enfin au rang de simple Citoyen ? Pour comble de singularité, que jamais il ne regretta le rang suprême ; qu'il fut toujours grand, dans sa simplicité ; & que son bonheur, qui, vraisemblablement, n'étoit pas l'ouvrage de la vertu, dût être le chef-d'œuvre de la raison.

Mais tout le monde ne sait pas, ou ne s'est pas trouvé à portée de savoir, qu'il a existé, en France, une femme, dont la retraite fut une espèce d'imitation de celle de *Sylla* ; qui avoit fait autant de bruit, & dans son genre presque autant de mal que ce fameux Romain : c'est-à-dire qui prit le même parti, lorsque la gloire n'eut plus rien à lui offrir, & à laquelle sa retraite & sa réforme ne coûtèrent jamais un soupir.

Vous ne serez peut-être pas fâché, M. le Comte, que je tâche à vous la

faire connoître un peu plus particuliè-rement.

Madame de ***, née du ſang le plus illuſtre, étoit belle & jolie ; mais n'étoit pas aſſez épriſe de ſa beauté, pour qu'elle ne penſât très-bien que, pour ſubjuguer tous les hommes, il faut plus encore que des attraits. Elle parvint, en conſéquence, à ſe former, un art de plaire, compoſé de tous les mérites & de tous les talens qui peuvent tendre à ce but : preuve évidente qu'elle avoit infiniment d'eſprit joint à une âme ſupérieure ! Ses amans trouvoient en elle, tout ce qui pouvoit les toucher, & d'autant plus ſûrement qu'elle ſe plioit toujours à leur caractère. Le mal, qui étoit caché ſous le vernis ſéduiſant de l'eſprit, & l'eſprit même ne paroiſſoit qu'avec la circonſpection la plus attentive : jamais femme, en un mot, ne fit jamais d'eſclaves avec plus d'art, & de dupes avec plus de certitude. Elle

n'accordoit, ni ne refuſoit jamais ſes bontés, que par ſituation; la répugnance ni le goût, ne prononçoient jamais : ſouvent même celui qui obtenoit le plus aiſément, étoit celui qu'elle trouvoit, intérieurement, le moins aimable. Elle accordoit enfin, lorſqu'elle prévoyoit que trop de réſiſtance eût pu faire un déſerteur; elle refuſoit, lorſqu'elle jugeoit que trop de complaiſance eût pu faire un inconſtant. *Madame de* ***. joignit à la plus vaſte ambition, la plus profonde philoſophie, un grand courage, la politique la plus raffinée, une extrême ſoupleſſe, une pénétration ſûre, une fermeté inébranlable, un artifice unique, une façon de dire les choſes, de les demander, & de les accorder, qu'on ne vit jamais réunies que chez elle ſeule : elle avoit tout enfin; elle eût pu être un grand Miniſtre, un grand Général, un grand Roi; & la nature, en un mot, avoit agi contre ſes propres

intérêts, en la réduiſant à la condition de ſon ſexe.

Née avec le plus grand génie, fâchée d'être femme, & ſe ſentant trop reſſerrée dans les limites de ſon état, elle voulut, du moins, ſe faire une élévation particulière, & jouir de la plus éclatante célébrité dans le genre de gloire qu'elle s'étoit choiſi. D'abord, elle ne fut pas fort difficile ſur le choix de ſes amans : elle fit comme les fondateurs d'Empires, qui adoptent tout ce qui ſe préſente avec la recommandation du zéle ; mais bientôt ſes charmes étant parvenus à faire du bruit, elle profita de tous ſes avantages pour parvenir à ſon but.

Madame de ***, après avoir regné long-tems, voyant approcher le terme où l'on ne peut plus guère avoir des aventures heureuſes, ſans faire des baſſeſſes, & ſans riſquer des outrages, renonça ſans dépit aux amans, & ſe renferma

dans un cercle d'amis. On sait que trop de femmes, qui n'ont sû qu'être belles, en perdant la gloire de l'être, n'écoutent que le désespoir, & n'entrevoient qu'un néant affreux entre la jeunesse & la mort : que pour l'éviter, ou pour en sortir, elles imaginent tout ce qu'il y a de plus extraordinaire ; & que se croyant toujours mal-servies par leur imagination, les vices insensiblement viennent offrir leur secours? .. Mais quels consolateurs ! Eux seuls cependant peuvent l'être, parce qu'on s'est accoutumé à n'obéir qu'à l'amour propre, qui lui-même est le premier des vices, quand on n'a pas sû le régler. Delà, l'intrigue, la débauche, ou l'hypocrisie : l'on se jette, aveuglément, dans l'un de ces partis, & l'on devient coupable, infâme, sans pouvoir même s'abuser sur les ressources qu'on s'est faites !... *Madame de* ***, dont l'esprit avoit été cultivé, & dont l'âme s'étoit élevée dans la

carrière même du vice, prit conseil de son génie ; & il lui inspire la gloire d'une retraite honorablement occupée.

Elle avoit eu des amans illustres, elle en fit des amis utiles : elle fit du bien enfin par la main même de ceux à qui souvent elle avoit fait le plus de mal ; au point, qu'elle conserva tout son empire ; qu'elle eut autant de protégés qu'elle avoit eu d'amans, & rendit autant de services qu'elle avoit eu de foiblesses.

J'ai l'honneur &c.

La Duchesse *de Longueville*, née en 1618, mourut aux *Carmélites*, de la rue Saint Jacques, en 1679, & y fut enterrée. Ce fut elle qui forma le projet de la paix *de Clément IX*, qui se donna tous les mouvemens nécessaires pour la faire conclure, & à qui, probablement, sans les *J.....*, qui n'y trouvoient pas leur compte, on eût du la paix de l'Église.

Son Hôrel fut l'aſyle des grands Écrivains de *Port-Royal*, qu'elle déroba à leurs perſécutions, ſoit par ſon crédit, ſoit par les moyens qu'elle trouvoit de les enlever aux pourſuites de leurs ennemis.

N. B. Le ſeul trait ſuivant ſuffiroit peut-être pour prouver combien la converſion de Madame de *Longueville* étoit ſincère.

Le Comte de *Buſſy-Rabutin*, dans ſon ouvrage ſatyrique contre tout ce qu'il y avoit à la Cour de perſonnes diſtinguées *, tant par leur rang que par leur mérite, avoit ôſé ne pas épargner M. le Prince; lequel, indigné de ſon inſolence, en témoigna publiquement ſa ſurpriſe; ſur quoi, un gentilhomme, plein de zèle pour ſon maître, propoſa de le venger, & fit armer tous

* *L'Hiſtoire Amoureuſe des Gaules.*

les bras domeſtiques de l'Hôtel de *Condé*, dans le deſſein de ſe mettre à leur tête, pour aller aſſommer *Buſſy*.

Madame *de Longueville*, qu'il n'avoit pas plus ménagée dans ſon libelle, fortuitement avertie de ce complot, vint, en hâte trouver ſon frère, ſe jette à ſes genoux, & les larmes aux yeux, le conjure avec les plus vives inſtances, de ſauver la vie au coupable, & ne ſe relève qu'après le ſuccès de ſa demande.

Nous n'en citerons plus qu'une autre preuve.

Un jour, qu'elle alloit des *Carmélites* à *Saint Jacques du Haut-pas*, ſa Paroiſſe, un Militaire s'étant approché de ſa chaiſe, pour lui demander quelque grace ; ſur la réponſe qu'elle lui fit poliment de ne pouvoir ſe mêler de cette affaire, il hauſſa la voix, & lui fit, ſur le paſſé, les reproches les plus inſolens.

Ses valets de pieds alloient se jetter sur ce furieux : « Arrêtez ! (s'écria-t-elle) » laissez lui dire tout ce qu'il » voudra : j'en mérite bien d'autres !

BONTÉ D'AME,

DANS UN GRAND PRINCE.

Henri II, Prince de *Condé*, père du grand *Condé*, Seigneur de la Terre & du Château de *Muret* en *Valois*, avoit promis de l'affermer à deux particuliers qu'il protégeoit. Pour s'épargner les sollicitations & les importunités de quelques autres prétendans, voulant conclure auſſi ſecrettement que promptement, il partit ſeul, & *incognito*, de *Muret*, & alla chercher à la *Ferté-Milon* un Notaire, nommé *Arnoul*, qui paſſoit pour exceller dans ſa profeſſion.

M. le Prince arriva chez cet homme, vers une heure après-midi. *Arnoul* dînoit; & ſa femme attendoit, à la porte, qu'il eût dîné. C'étoit une bonne *Pi-*

carde, c'eſt-à-dire de ces ménagères qui ne reſtent pas long-tems à table, au contraire de leur maris, qui ſur-tout lorſqu'ils ſont à leur aiſe, ont peine à la quitter.

Le Prince, lui ayant demandé M. *Arnoul* : » il daîne (répondit-elle, en ſon patois. » Boutez-vous ſur ce banc, » mon bean Monſieur : quand *Arnoul* » daîne, on ne l'y parle brin ».

M. le Prince, ayant inſiſté, la bonne femme ſe fâcha, & lui répondit, aîgrement : « il faut bien qu'*Arnoul daîne* ! » & le Prince, que cette ſcène amuſoit, prit place ſur le banc de pierre, attendant qu'*Arnoul* eût dîné.

Le repas fini, on l'introduiſit dans l'étude du Tabellion. *Arnoul*, qui croyoit avoir affaire à un Intendant de maiſon, ſe hâta de dreſſer l'acte que lui demandoit le Prince, qui le trouva très-bien fait.

Lorſqu'il fut queſtion de le mettre

au net, le Notaire lui demanda ſes qualités ? » Mettez (lui dit-il) » Henri » de *Bourbon*, Prince de *Condé*, pre- » mier Prince du Sang, Seigneur de » *Muret* &c.

A ces mots, le pauvre Garde-nottes, pétrifié, ſe précipite aux pieds du Prince, & lui demande grace, tant pour lui même que pour ſa femme : » levez-vous, mon ami ! (lui dit ſon » Alteſſe) & gardez-vous de rien » craindre de moi : il faut bien qu'*Ar-* » *noul daîne !*

Cette réponſe fit tant de bruit & fut tant de fois répétée, qu'on dit encore dans le pays, lorſqu'il s'agit de quelqu'un qui tient table long-tems : » *il faut bien qu'Arnoul daîne* ! »

LE BON PÈRE,

ANECDOTE ANGLAISE.

SIR *D* ***, Chevalier Baronet Anglais, retiré depuis quelques années dans ses terres, n'avoit qu'un fils, qu'il avoit envoyé à Londres pour achever son éducation. Ce jeune homme, après avoir donné les plus flateuses espérances, ayant eu le malheur de tomber en mauvaises mains, s'étoit insensiblement dérangé au point, qu'assailli par nue foule de Créanciers, il se trouvoit réduit à n'ôser quitter l'enceinte du *Temple*, où il s'étoit retiré pour échapper aux prises de corps décernées contre lui.

Il s'y livroit à tous les remords que lui inspiroit sa conduite passée: situation

d'autant plus cruelle, qu'après avoir, plus d'une fois abusé des bontés & de la crédulité de son père, il ne pouvoit se résoudre à les implorer encore; lorsqu'on lui remit un billet de ce même père, qui en renfermoit un autre, adressée, en ces termes, au fameux Banquier *T****.

» Monsieur, à vue, il vous plaira » payer à Monsieur *Thomas D****, » ou à son Ordre, la somme de mille » livres Sterlin, que vous passerez au compte de votre Serviteur, »

Sir *H.,. D****. »

Quelle surprise pour le fils! ... Il savoit cependant que son père avoit de gros fonds chez ce Banquier; mais il ne pouvoit imaginer que ce père voulût confier une pareille somme à lui, dont la conduite avoit dû l'indisposer avec tant de raison.

Après y avoir long-tems réfléchi, le jeune homme qui, malgré ses écarts, avoit conservé ce qu'on appelle une âme honnête, prit le parti de lui écrire la Lettre suivante :

» Mon Père,

» C'eſt, probablement, par erreur » que vous m'avez envoyé une Lettre » de Change de mille livres Sterlin ; » ou c'eſt quelqu'un qui peut-être, pour » me tenter, a contrefait votre écri- » ture.

» Ainſi j'attendrai vos ordres, pour » ſavoir vos diſpoſitions à l'égard d'un » effet, dont l'importance me fait » croire qu'il n'étoit pas deſtiné pour » moi. »

Mais quel ſurcroît d'étonnement, lorſque, pour toute réponſe, ce jeune homme reçut, quelques jours après, un

un autre Billet de deux mille livres Sterlin, ſur le même Banquier !

Après avoir flotté long-tems entre l'eſpérance & la crainte ; il oſa enfin, quoique en tremblant, ſe préſenter chez le Banquier, qui, à l'aſpect des deux Billets, & ſans la moindre objection, lui en fit payer le montant.

Ce jeune homme ſentit alors que ſon père, informé de ſes égaremens, ainſi que de la ſituation où ſe trouvoit ſon fils, avoit voulu riſquer ſur lui cette dernière épreuve. Et, à partir de ce moment, le jeune *D****, pénétré d'un ſi généreux procédé, ne chercha plus qu'à prouver, à ſon tour : » qu'un bon » père ne doit jamais déſeſpérer d'un » fils reconnoiſſant ».

PARTICULARITÉ HISTORIQUE,

ET VRAIMENT SINGULIÈRE.

LE Chancelier François *Bacon* rapporte que *Henri VII*, Roi d'Angleterre *, & déja vieux, ayant envie d'épouser la jeune Reine *de Naples*, y avoit envoyé trois Ambassadeurs, chargés d'instructions, & entre autres de celles-ci :

1°. Ils observeront exactement l'air, la stature de la jeune Reine, & sur-tout la forme de son corps.

2°. Si son visage est petit ou non, gras ou maigre, long ou rond ? Si son air est aimable & gai, ou triste & re-

* Nommé improprement, à plus d'un égard, le *Salomon* de l'Angleterre.

frogné. Si elle eſt conſtante ou légère ? ſi elle rougit quelquefois dans la converſation ?

3°. Ils remarqueront qu'elle eſt la fineſſe de ſa peau, & la couleur de ſes cheveux. Ils feront grande attention à ſes yeux, à ſes ſourcils, à ſes dents, & à ſes lévres ; à la forme de ſon nez, à la hauteur, ſur-tout à la largeur de ſon front, & à ſon teint.

4°. Ils tâcheront de voir ſes mains nues, d'obſerver leur forme ; ſi elles ſont graſſes ou maigres, longues ou courtes, ſi la peau en eſt fine ou épaiſſe.

5°. Ils tâcheront de voir ſi ſa gorge eſt belle, ſes tetons gros ou petits, & ſi elle n'a point de poil autour des lèvres.

6°. Ils tâcheront de parler directement à la jeune Reine, & d'auſſi près que l'honnêteté le permet, pour qu'ils puiſſent s'aſſurer ſi ſon haleine eſt douce

ou non ; ſi elle n'exhale aucune odeur d'épiceries, d'eau roſe, ou de muſc, lorſqu'elle ouvre la bouche.

7°. Ils remarqueront la hauteur de ſa taille, & de combien elle peut être relevée par les talons ; & obſerveront, s'ils le peuvent, la forme de ſon pied.

8°. Ils s'informeront, ſecrettement, ſi elle n'a pas quelque maladie, ou de naiſſance ou cachée, quelques taches de difformité ſur ſon corps &c. &c.

Les autres articles, qui ſont aſſez nombreux, ne regardent que les biens & poſſeſſions ſur leſquels la jeune Reine peut compter, ſoit dès ce moment là, ſoit après la mort de ſon Oncle, le Roi *d'Arragon*.

N. B. Les trois Ambaſſadeurs étoient *François Marſin*, *Jacques Braybroke*, & Jean *Stile*.

Soit que *Henri VII* ne fût pas content du rapport des Ambaſſadeurs, ſoit que ſon âge, ou peut-être ſa mort ſoit

arrivée dans l'intervalle de leur miſſion, ou peu de tems après, ce mariage n'eut pas lieu.

Henri VII mourut en 1509. Comme Héritier, quoique fort éloigné de la maiſon de *Lancaſtre*, il défit & tua *Richard III*, s'empara de la Couronne d'Angleterre, & fut inſtalé ſur le Trône en 1483. Son Royaume, ruiné par les guerres auſſi longues que ſanglantes entre les *deux Rôſes*, & ſur-tout le commerce, ſe rétablirent ſous ſon règne, qui fut de 24 ans. Un ſeul trait ſuffit pour prouver combien ſes ſujets étoient pauvres alors, par la difficulté qu'il eut à tirer de la ville de Londres un prêt de deux mille liv. Sterlin, qui ne faiſoit pas cinquante mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui.

Après avoir fait de grandes choſes, ſon goût & la néceſſité qu'il avoit éprouvé, le rendirent avare. La léſine la plus honteuſe, & les rapines fiſcales,

ont extrêmement terni ſa gloire. Cependant ſes vertus, & ſur-tout la protection qu'il accordoit aux Savans, lui méritèrent les Titres *de Salomon* d'Angleterre, *de Pieux* & *d'Ami des Lettres*. C'eſt le premier Roi d'Angleterre qui ait eu des Gardes.

SUR

LE CHANCELIER *BACON.*

IL semble assez difficile, pour ne pas dire presque impossible d'imaginer, qu'un homme doué de quelque talent marqué, ce qu'on appelle au *coin du génie*, puisse jamais avoir tout ce que nécessairement il faut pour faire un bon Ministre d'État.

Corneille, le grand *Corneille* même, qui dans ses Tragédies a si bien développé les mystères & les replis tortueux de la politique, étoit l'homme du monde le plus simple; & probablement auroit été un mauvais Ministre; mais le Cardinal de *Richelieu* n'auroit pas fait le *Cid*. *Steak*, en Angleterre, fut renvoyé de la *Chambre des Communes*;

le célèbre *Addisson* perdit une partie de la réputation qu'il s'étoit acquise par ses Ouvrages, si-tôt qu'il fut Secrétaire d'État; & la gloire de *Bacon* s'éclipsa dans la place de Chancelier.

Il se peut que ce grand Philosophe ait été accusé à faux d'avoir l'âme vénale, & qu'il eût les mains pures. Mais sans être exempt de tous reproches, il n'est pas moins vrai qu'il ne sut ni prévenir sa chûte, ni la supporter. Philosophe dans ses Écrits, il fut homme foible dans la conduite; & l'on en pourra juger par la Lettre suivante:

LETTRE

Du Chançelier BACON, *à* JACQUES PREMIER, *Roi d'Angleterre.*

SIRE,

« Je vous ai porté, autrefois, les gémissemens de la Colombe en fa-

» veur des autres ; c'eſt maintenant
» pour moi-même que je vous les
» apporte. Je me ſers de ſes aîles pour
» voler aux pieds de Votre Majeſté :
» j'y cherche un aſyle favorable ; & il
» n'y a pas huit jours que je me flattois
» de m'y préſenter dans une ſituation
» plus glorieuſe !

» Lorſque je rentre en moi-même,
» je ne vois pas ce qui a pû exciter
» contre moi une ſi terrible tempête :
» je n'ai jamais été, (comme V. M.
» le ſait) l'auteur d'aucun conſeil vio-
» lent ; j'ai toujours ſouhaité de con-
» duire toutes choſes par la douceur
» Je n'ai point été avide oppreſſeur du
» peuple ; je n'ai point été arrogant,
» inſupportable, ou odieux dans mes
» diſcours, non plus que dans mes
» propos, & moins encore dans ma
» conduite. Je n'ai point hérité de mes
» pères la haine publique : j'ai toujours
» fait connoître mon zèle & mon at-

» tachement pour ma patrie... D'où » vient donc qu'on cherche à me per- » dre ? car voilà les sujets qui, d'ordi- » naire, excitent les murmures & les » mécontentemens contre les personnes » en place.

» Quant à la *Chambre des Commu-* » *nes*, c'est là que ma réputation a pris » naissance : faut-il donc qu'aujourd'hui » elle en soit le tombeau ?.. Observons » pourtant qu'à l'occasion du message » concernant la Religion, leur ancienne » amitié pour moi s'est ranimée : ils » ont dit que j'étois toujours le même, » & que ma probité ne faisoit que s'il- » lustrer davantage.

» A l'égard de ceux qui composent » la Chambre haute ; ces jours passés » même, & avant que ces troubles » éclatassent, ils sembloient me pren- » dre dans leurs bras, ils me félicitoient » d'une candeur, qu'ils disoient la vraie » marque d'une âme aussi droite qu'hon-

» nête ; c'eſt-à-dire, ſans détours & » aucuns replis cachés.

» On me reproche (dit-on) de » m'être laiſſé corrompre par des pré- » ſens. Mais quand le livre des cours » ſera ouvert, le mien, Sire, ne ſera pas » jugé coupable d'une telle baſſeſſe, » & d'avoir ainſi trahi mon Miniſtère, » en vendant la Juſtice.

» Je puis néanmoins avoir été foible, » en me prêtant plus ou moins, aux » abus du tems préſent *.

» C'eſt pourquoi lorſqu'il faudra ré- » pondre à mes Juges, je ſuis déter- » miné à ne pas chercher à défendre » mon innocence par de vaines ſubti- » lités, mais à leur parler le langage

* *Son principal défaut (de* ADDISSON*) paroît avoir été l'excès de cette vertu qui excuſe une multitude de défauts.* Il eut tant d'indulgence pour ſes Domeſtiques, qui en abuſoient indignement, qu'elle lui fit perdre & la fortune & la réputation qu'un vrai mérite lui avoit fait acquérir.

» que m'inspirera mon cœur, sans
» chercher à excuser ou à pallier mes
» fautes. Je prie, même dès à présent,
» le Seigneur de me les faire connoître
» à fond, sans permettre qu'aucun en-
» durcissement du cœur puisse me sur-
» prendre, sous l'apparence séduisante
» d'une plus grande sécurité de cons-
» cience.

» Mais pour ne pas troubler plus
» long-tems Votre Majesté, après l'a-
» voir supplié de me pardonner cette
» longue & triste Lettre, ce que je
» desire, comme le cerf altéré desire
» la fontaine, c'est que je puisse être ins-
» truit par mon incomparable Ami **,
» qui vous remettra cette Lettre, des
» dispositions de Votre Majesté à mon
» égard. Je sai que votre cœur est un
» abîme de bonté, comme je suis main-
» tenant un abîme de misère. J'ai

** Le Marquis de Buckingham.

» toujours été, vraîment, votre créa-
» ture, & ne me ſuis jamais regardé
» vis-à-vis de Votre Majeſté, que
» comme l'uſufruitier de moi-même,
» la propriété de mon être étant à elle.
» C'eſt donc, Sire, comme une obla-
» tion que je m'offre à vous, pour que
» vous faſſiez de moi ce qui ſera le plus
» convenable à l'honneur de votre juſ-
» tice, à la gloire de votre clemence,
» & au bien de votre ſervice : c'eſt-à-
» dire, en me regardant moi-même
» comme un morceau d'argille dans les
» mains gracieuſes de Votre Majeſté ».

François Saint Alban,
Chancelier.

Mars 25, 1621.

Cet homme célèbre, à plus d'un égard, né en 1560, & mort en 1626,

peut être placé à la tête des plus fameux Philoſophes des derniers ſiècles.

Addiſſon dit qu'il joignoit à l'étendue des connoiſſances, & au profond jugement *d'Ariſtote*, toutes les grâces, les charmes & la beauté de l'éloquence de *Cicéron*. Tous les Savans de l'Europe enfin le reconnoiſſent pour l'Auteur & le Père de la vraie & ſaine Philoſophie : c'eſt-à-dire de celle qui ne marche qu'à l'aîde de l'expérience, ainſi que d'après l'étude de la nature & de ſes opérations.

Mais les exactions que les perſonnes auxquelles il avoit trop légèrement accordé ſa confiance, ſe permirent en ſon nom, lui attirèrent d'abord de grands chagrins, & finirent par le perdre.

Le Roi *Jacques premier* lui remit

non-ſeulement la groſſe amende à laquelle il avoit été condamné, mais encore des lettres d'abolitions de toutes les procédures qui avoient été faites contre lui; afin que la mémoire de ce grand homme d'ailleurs, ne paſſât pas à la poſtérité avec une flétriſſure. Auſſi a-t-elle oublié ſes fautes, pour ne ſe reſſouvenir que des ſervices vraîment eſſentiels qu'il a rendus au genre humain par ſes Ecrits.

Ils ont été recueillis, en Hollande, en ſept volumes *in-folio*.

Son Traité *des Progrès & de l'avancement des Sciences*, ſera lu, dans tous les tems, avec fruit.

On pourroit citer au ſujet de ce célèbre Auteur, nombre de faits & d'Anecdotes, mais que la célébrité du perſonnage a déja rendus preſque généralement connus.

Nous nous bornerons donc au fait suivant, que nous croyons l'être beaucoup moins :

Un Ambaſſadeur de France, auprès du Roi *Jacques premier*, dans une audience qu'il eut de ce Monarque, montroit dans ſes propos & dans ſa façon d'agir tant de vivacité, & avoit l'air ſi peu fait pour ſon rôle, que le Roi, après l'audience, ayant demandé au Chancelier *Bacon* ce qu'il penſoit de cet Ambaſſadeur, dont la taille étoit fort au-deſſus de l'ordinaire : « Il eſt » grand & bienfait, répondit le Magiſ» trat — Mais (reprit le Roi) qu'elle » opinion avez-vous de ſa tête ? — » Sire, (répondit *Bacon*) les gens » de grande ſtature reſſemblent aſſez » communément aux maiſons de quatre » ou cinq étages, & dont l'appartement le plus haut eſt ordinairement » le plus mal meublé ».

Ce même Chancelier diſoit ſouvent :

» que l'argent eſt un bon domeſtique, » & un méchant maître ».

L'Éditeur lui a fait l'Épitaphe ci-deſſous :

Ci-gît FRANÇOIS BACON : *Ce nom ſeul nous apprend*
Que nul Mortel ne fut plus petit, ni plus grand !

PARTICULARITÉS

HISTORIQUES ET LITTERAIRES.

INDÉPENDAMMENT des horreurs généralement connues de la *Saint Barthelemi*, d'exécrable mémoire, il eſt des traits particuliers bien capables de prouver à quel point le Fanatiſme ou le zèle de la Religion mal entendu a dû rendre les hommes cruels, & dont le ſouvenir ne peut être aſſez rappellé pour achever de tenir en garde contre les pièges & les ſuites redoutables de l'aveugle ſuperſtition.

En voici un, ſur-tout, qui prouve que cette eſpèce de contagion s'étoit preſque également répandue chez les deux partis, tant des Réformés que des Catholiques.

Le Conſeiller au Parlement *Anne du Bourg*, le Chanoine *Jehan Cauvin*, dit *Calvin*, le Médecin *Servet* Eſpagnol, le Calabrois *Gentilis*, ſervoient le même Dieu. Cependant le Préſident *Minard* fit brûler le Conſeiller *du Bourg*, & les amis de *du Bourg* firent aſſaſſiner le Préſident *Minard*; *Jehan Calvin*, après avoir fait brûler, à petit feu, le Médecin *Servet*, eut la conſolation de contribuer beaucoup à faire trancher la tête au Calabrois *Gentilis*; & les Succeſſeurs *de Calvin* firent brûler le pauvre *Antoine*.

L'hiſtoire de ce dernier, ſur-tout, eſt l'une des plus ſingulieres dont le ſouvenir ſe ſoit conſervé dans les Annales de la démence.

Voici ce qu'un Auteur, Auvergnac, aſſure avoir lu dans un Manuſcrit très-curieux, & qui eſt rapporté en partie par *Jacob Spon* *.

* Dans ſon Hiſtoire de la Ville & État de *Genève*.

Antoine étoit né à *Brieu*, en Lorraine, de père & de mère Catholiques, & avoit étudié à *Pont-à-Mouſſon*, chez les *J*.....

Le Préſident *Féri* l'engagea dans la Religion Proteſtante, à *Metz*. Étant retourné à *Nancy*, on lui fit ſon procès, comme à un Hérétique; & ſi ſon ami ne l'eût fait ſauver, il alloit périr par la corde. Refugié à *Sedan*, on le ſoupçonna d'être *Papiſte*, & on voulut l'aſſaſſiner.

Voyant par quelle étrange fatalité ſa vie n'étoit en ſûreté, ni chez les Proteſtans ni chez les Catholiques, il alla ſe faire Juif, à Veniſe; & ſe perſuada très-ſincèrement d'avoir enfin fait un bon choix.

Il ſoutint encore juſqu'au dernier moment de ſa vie, que la Religion Juive étoit la ſeule véritable; & que puiſqu'elle l'avoit été autrefois, elle devoit toujours l'être. Les Juifs n'ôsè-

rent pourtant le circoncire, dans la crainte des Magiſtrats ; mais il ne fut pas moins Juif, intérieurement, quoiqu'il n'en fit aucun profeſſion ouverte : & même étant à *Genève*, en qualité de Prédicant, il y fut premier Régent du Collége, & devint enfin ce qu'on appelle Miniſtre.

Le combat perpétuel qui s'excitoit dans ſon cœur, entre la ſecte de *Calvin* qu'il étoit obligé de prêcher, & la Religion Moſaïque à laquelle ſeule il croyoit, le rendit long-tems malade. Accablé par ſes douleurs, & cédant un jour à un mouvement d'impatience, il s'écria, tout-à-coup, qu'il étoit Juif. Sur quoi des Miniſtres qui l'entouroient, tâchant de le faire revenir à lui-même ; il leur répondit fermement, qu'il n'adoroit que le Dieu d'*Iſraël* ; qu'il étoit impoſſible que Dieu changeât ; qu'il ne pouvoit avoir donné lui-même, & gravé de ſa main une Loi,

pour de là l'abolir : il parla contre le Chriſtianiſme; enſuite il ſe dédit ; & écrivit une profeſſion de foi, pour échapper à la condamnation qu'il craignoit. Mais peu de jours après l'avoir écrite, la malheureuſe perſuaſion où il étoit ne lui permit jamais de la ſigner. Alors le Conſeil de la Ville aſſembla les Prédicans, pour ſavoir ce qu'il devoit faire de cet infortuné. Le petit nombre de ces Prêtres opina qu'on devoit avoir pitié de lui, & tâcher plutôt à guérir ſon cerveau malade qu'à le punir ; le plus grand nombre décida qu'il méritoit d'être brûlé, & il le fut.

Cette aventure eſt de 1632. On avouera qu'il faut, au moins, cent ans de vertus pour expier, s'il ſe peut, un pareil jugement !

Le Père *Bouhours*, ayant mis en queſtion : *ſi un Allemand pouvoit être*

bel-esprit, un Allemand, qui n'étoit pas bel-esprit ; répondit par une autre question, & demanda : *si un Jésuite pouvoit être homme de probité ?*

Ce *Jésuite*, qui probablement avoit quelques motifs de haine contre les Allemands, pouvoit-il cependant ignorer ou se dissimuler, non-seulement que l'esprit est plus ou moins de tous pays, & combien on pouvoit en fournir de preuves ? Pouvoit-il, entre autres, avoir oublié que le fameux *Bassompierre*, mort en Octobre 1646, & qu'il pouvoit même avoir connu, puisqu'il est mort en 1702, à soixante quinze ans, Maréchal de France & Colonel Général des Suisses & Grisons, étoit d'origine Allemande ? Que c'étoit l'homme de son tems qui avoit le plus de brillant & de vivacité d'esprit : ce qui s'est tant de fois manifesté dans les réponses & réparties, aussi ingénieuses que plaisantes, qu'il faisoit toujours à

propos en toutes sortes d'occasions, & qui sont trop connues pour que nous les donnions ici? En voici deux pourtant qu'on nous assure beaucoup moins connus, & que nous croyons dignes de l'être davantage.

Il avoit aimé une Mademoiselle *d'Entragues*, passablement coquette, & en avoit obtenu les faveurs. Cette Demoiselle publioit qu'il subsistoit entre lui & elle, une promesse de mariage; & en conséquence, se laissoit appeller Madame de *Bassompierre*: Le Maréchal se promenant avec la Reine, un jour qu'il y avoit grand monde au Cours; il arriva que la voiture de Mademoiselle *d'Entragues* fut dans le cas de s'arrêter quelque tems, proche celle de la Reine, qui en regardant le Maréchal: » Voilà, » (lui dit-elle) Madame de *Bassom-* » *pierre*. » Ce n'est que son nom de guerre, répondit-il, assez haut, pour être entendu de son ancienne Maîtresse.

» Vous

» Vous êtes un ſot, *Baſſompierre*, » lui dit celle-ci. » Il n'a pas tenu à vous, » Madame, » reprit-t-il ; & là-deſſus les caroſſes recommencèrent à marcher.

C'eſt *Bayle* qui rapporte cette Anecdote.

Le Cardinal *de Richelieu*, qui le redoutoit, l'avoit fait mettre à la *Baſtille*, d'où il n'étoit ſorti qu'après la mort de ce Miniſtre. Lorſqu'il reparut à la Cour, *Louis XIII* lui demanda ſon âge. A quoi *Baſſompierre* répondit, qu'il n'avoit que cinquante ans.

Mais le Roi ayant appris qu'il en avoit ſoixante, lui reprochant qu'il n'avoit pas accuſé vrai : « Sire (lui répondit le Maréchal) je ne comptois » pas dix années que j'ai paſſées à la » *Baſtille*, parce qu'elles n'ont pas » été employées au ſervice de Votre » Majeſté ».

L'Auteur d'une brochure, intitulée *Eſſais ſur les principaux événemens de l'Hiſtoire* *, & qui en fait deſirer la ſuite, dit dans ſes réflexions préliminaires : nous ne parlerions pas ſans-ceſſe de Londres, de Paris, de Rome, comme des merveilles du monde, ſi nous voulions ſavoir, qu'au ſixième ſiècle du Chriſtianiſme, il y avoit en Perſe une Ville diviſée en quatre-vingt-onze quartiers, dont chacun avoit quarante ſix rues, chaque rue quatre cens maiſons & dix Moſquées ; qu'il y avoit de plus dans la Ville ſix mille quatre cens Colléges, ſeize mille ſix cens bains, quatre mille tours de Moſquées, douze mille moulins, dix ſept cens canaux, & treize mille caravanſérails.

Il auroit, je crois, dû nous dire, ſur la foi de quel ancien Auteur connu,

* Paris, chez *Grangé*, Pont Notre-Dame, *in*-12, 1766.

une pareille aſſertion peut acquérir quelque eſpèce de vraiſemblance.

Lorſque tout ſe préparoit à *Marſeille*, pour l'entrevue du Pape *Clément VII* & du Roi *François Ier.*; le Chancelier *Poyet* ſe trouva cruellement embarraſſé. Le Roi ayant appris qu'il ſe tourmentoit fort pour loger dans ſa mémoire une harangue latine auſſi longue qu'élégante, qu'il devoit prononcer devant ſa Sainteté, & lui ayant ordonné d'en changer le ſujet : Oh ! certes, *Sire*, (répondit le vieux Magiſtrat) » je m'engagerois plutôt à bâtir un » Pont ſur la Mer, qu'une nouvelle » Harangue. Car j'avouerai, ingénu- » ment, à Votre Majeſté, que depuis » long-tems j'ai laiſſé mon latin au Col- » lége ; & que ceux qui ont travaillé » ce diſcours ſont trop éloignés pour » me rendre le même office ».

La franchiſe du Chancelier divertit beaucoup & le Pape & le Roi, qui tous les deux également contens l'un de l'autre, ne cherchoient qu'à ſe réjouir.

Guillaume Poyet, qui de ſimple Avocat au Parlement de Paris, & que *Louiſe de Savoie*, mère de *François Ier*, choiſit pour ſoutenir ſes prétentions, contre l'infortuné Connétable de Bourbon, profita ſi habilement de la protection de cette Princeſſe, qu'on le vit en peu d'années parvenir à la ſuprême dignité de Chancelier de France. Il ne ſongea bientôt plus qu'aux deux plus grands moyens qu'on avoit alors de ſe maintenir à la Cour : les richeſſes & un dévouement aveugle ; qui après l'avoir entrainé dans un grand nombre de malverſations, lui firent enfin rencontrer ſa perte.

Ayant déplu à la Reine de Navarre & à la Ducheſſe d'*Eſtampes*, Maîtreſſe du Roi, il fut privé en 1545, par Arrêt du Parlement, de toutes ſes dignités, condamné à 100000 livres d'amende, à être enfermé pour cinq ans, &c.

François Ier. parlant à *Duchâtel* de la diſgrace de *Poyet*, comme d'un événement qui devoit le combler de joie, puiſque ce Chancelier étoit ſon ennemi : » Cet avantage (répondit » *Duchâtel*) » ne m'empêchera pas » de ſentir que V. M. n'auroit pas dû » faire arrêter le chef de la Juſtice, » pour un ſujet très-léger, après lui » avoir laiſſé commettre tranquillement » les plus grands crimes « — » Je n'ai » pas tant tort que vous le penſez (lui » dit le Roi) lorſque le fruit d'un » arbre n'eſt pas mûr, les vents les plus » impétueux ne l'ébranlent pas. Eſt-il » à ſa maturité, un ſouffle le culbute ».

Ce ne fut que vers l'an 1648, que l'on commença à jouer aux cartes à la Cour : le Cardinal *Mazarin* étoit fin joueur, jouoit gros jeu & gagnoit beaucoup. Il engagea le Roi & la Reine à jouer ; & chacun, à l'envi, pour faire ſa Cour, ſe mit à jouer.

On préféra bientôt les jeux de pur hazard ; on y paſſoit les nuits, on y faiſoit de groſſes pertes. Et le jeu, qui pouvoit ſervir d'amuſement & de délaſſement, pris avec modération, devint une occupation, bientôt un métier ; mais ſur-tout une paſſion ruineuſe, tant pour la fortune que pour la ſanté. Ce qui fut de plus fâcheux, c'eſt que les jeux de cartes, qui étoient paſſés de l'Armée à la Cour, passèrent bientôt de la Cour à la Ville, & de la Capitale dans toutes les Villes de Province. Avant cela il y avoit de la con-

verſation, où les uns apprenoient des autres. On liſoit ; & la lecture des Ouvrages nouveaux, & même anciens, fourniſſoient à la converſation : La mémoire & l'eſprit étoient bien plus exercés. Les hommes commencèrent alors à quitter les jeux d'exercice, comme la Paume, le Mail, le Billard ; & ils ſont devenus plus foibles, plus mal ſains, plus ignoràns, plus impolis, & plus inappliqués.

Guillaume, Cardinal *d'Eſtouteville*, d'une ancienne & illuſtre famille de *Normandie*, fut chargé, de commiſſions très-importantes, ſous les Règnes de *Charles VII* & *Louis XI*, ſoutint fortement la *Pragmatique Sanction*, ainſi que les droits de la Couronne de France ; & mourut à Rome, Doyen des Cardinaux, en 1483 ; à l'âge de quatre-vingt

ans. Ce Prélat étoit auſſi intrépide qu'exact obſervateur de la Juſtice.

Le *Barigel* de Rome ayant ſurpris un Voleur, & voulant le faire exécuter dans l'inſtant même, ne trouvant point de Bourreau prêt à le ſervir, obligea un Prêtre François qui paſſoit près de là, de faire cet odieux office. Le Cardinal qui l'apprit & n'en put avoir raiſon, envoya, ſous quelque prétexte, prier le *Barigel* de paſſer chez lui, & le fit pendre par ſes gens, à une fenêtre de ſon Hôtel.

François Maillé, né à *Pondever* en Provence, mourut en 1709, à l'âge de cent dix-neuf ans. Ce qu'il y a de plus étonnant (ſi tant eſt que la choſe ſoit vraie) c'eſt que dans ſa centième année il eut une galanterie avec une jeune fille & en eut un enfant. A cent dix ans il fit une chûte très-dangereuſe,

ſe caſſa une jambe, guérit, & véçut encore neuf ans, toujours frais, vigoureux, plein de bon ſens, de mémoire, & ſans jamais avoir été malade. On a, dit-on, comparé ſa mort à celle du coucher du Soleil, à la fin d'un beau jour.

On ne ſait ſur quel fondement les *Courtenay* d'Angleterre prétendent deſcendre de *Louis le Gros*, par ſon fils *Pierre de Courtenay*. Il eſt pourtant ſûr qu'ils passèrent en Angleterre avec *Guillaume le Conquérant*, comme on le voit dans la liſte des autres Seigneurs Normans qui y ſuivirent ce Prince à la conquête de ce Royaume.

Il eſt probable que les *Courtenay* Anglais ſont de quelque branche qui étoit connue dans le *Gatinois* avant le Règne de *Louis le Gros*.

On ſait combien *M. de Louvois* ſupportoit impatiemment la contradiction. Un fameux Négociant lui ayant démontré que le commerce des Indes pouvoit être très-nuiſible à la France, attendu qu'en y portant l'argent du Royaume, on n'en rapporteroit que des marchandiſes qui ruineroient nos Manufactures; ce Miniſtre, non-ſeulement dédaigna ſes remontrances, mais ne voulut plus ni le voir ni l'entendre.

Nul homme ne fut plus ladre que le Poëte *Chapelain*. On prétend que dans ſa dernière maladie, il envoyoit emprunter une piſtole chez ſes amis; & qu'il y en eut qui firent porter chez lui des fagots, pour lui faire du feu. Mais lorſqu'il fut queſtion de l'enſevelir, on trouva ſur lui une clef atta-

chée dans l'endroit le plus ſecret ; & qu'ayant été préſentée à pluſieurs ſerrures de ſon appartement, elle ſe trouva être celle d'une caſſette, où il y avoit cinquante mille écus, dont quarante mille en belles piſtoles d'or, *bien trébuchantes*, comme celles de l'Avare de *Molière*.

Cromwel voulut vendre au Cardinal *Mazarin* tous les titres de France qui ſont à la tour de Londres, moyennant cent mille écus ; & le Cardinal refuſa le marché.

Quand le Parlement de Paris fit vendre les livres de ce même Cardinal, il y avoit dans le nombre un recueil de Pièces originales de toutes les affaires de France, depuis 1602, juſqu'à 1648, en un grand nombre de volumes : c'eſt ſur quoi *Siri* a fait ſon Hiſtoire. L'Envoyé de Brandebourg les acheta ;

& on les garde encore dans la Bibliothèque du Roi de Prusse, bien précieusement reliés en Maroquin, aux armes du Cardinal.

Les *Dieppois* avoient des Observations Maritimes, faites depuis deux cent vingt ans. *M. Colbert* voulut les faire copier, ou les acquerir pour sa Bibliothèque, la chose fut négligée. Onze ans après, la Ville & les Observations furent brûlées.

Madame Cornuel, fameuse par ses saillies & par ses bons mots, qui mériteroient bien d'être recueillies, à la vue du Mémoire de *M. de N****, qui prétendoit descendre d'une *Jeanne de Ghimel*, s'écria: » Je l'avois toujours bien dit, que *M. de N****, descendoit d'une *Lamentation de Jérémie*!

Louis XIII étoit brave juſqu'à l'intrépidité, témoin le Siège *de Royan*. Il aimoit la guerre, & étoit le premier homme du monde pour l'Infanterie. Il lui manquoit la tête néceſſaire pour le Gouvernement, dont le poids étoit au-deſſus de ſes forces. Il aimoit fort à polir des fuſils, à chaſſer & à entendre la Muſique : il ſe piquoit même d'en faire, & il en ſubſiſte encore des preuves. Le Cardinal *de Richelieu* mourant, lui dit, comme ce Monarque ſe plaignoit de le perdre dans le moment où il en avoit le plus de beſoin : » Sire, je » vous laiſſe de bons Miniſtres ; vous » n'avez rien à craindre de vos ennemis » du dehors, ſi vous ſuivez les conſeils » que je les ai mis en état de donner » à *V. M.* C'eſt uniquement votre petit » coucher que vous avez à craindre, & » qui m'a donné plus de peine que tous » les Étrangers enſemble » !

Il n'y eut jamais en France de luxe pareil à celui de *M. de Seignelay*. Il dépenſoit plus de deux millions par an, en femmes, en table & en bâtimens. Son cabinet de Medailles fut vendu plus de cent mille francs après ſa mort, ſes autres meubles deux millions cinq cens mille livres, & il devoit plus de trois millions au Roi ſeul. Son tempérament étoit de fer; mais jamais homme n'imagina tant de moyens de l'uſer. Auſſi mourut-il à l'âge de trente neuf ans.

Jean III, Roi de Portugal, étoit Jéſuite de Robe-courte, avoit fait ſes vœux, obéiſſoit au Provincial, & avoit une diſpenſe du Général & du Pape pour garder ſa Couronne. On le voyoit, & peut-être même le voit-on encore

à *Lisbonne*, ſur ſon tombeau, habillé en Jéſuite.

Maximilien, Duc de Baviere, étoit auſſi Jéſuite, & eſt mort Jéſuite. C'eſt lui qui a fait bâtir pour eux la ſuperbe maiſon *de Munich*.... Et combien d'autres ne pourroit-on pas citer!

Le Cardinal *Janſon* n'aimoit pas les grimaces de Rome, non plus que ſes Chapelles. Aſſiſtant un jour à une de ces Chapelles, le Maître des cérémonies étant venu lui faire une révérence, à laquelle il falloit répondre par une autre, il crut ne pouvoir ſe diſpenſer de s'y ſoumettre A la ſeconde, il n'y répondit qu'avec peine. Mais à une troiſième, perdant tout-à-coup patience : » Sandis! (s'écria-t-il, dans » ſon accent gaſçon) cet homme me » prend, je crois, pour une Pagode » !

Ce qui fit perdre la gravité à tous les Cardinaux, & au Pape même.

Madame la Ducheſſe *de Némours* diſoit avoir vu le bon homme *M. de Sully*; & que ſa diſgrace lui avoit tellement abbattu l'eſprit, qu'il n'y reſtoit plus rien de ce *Sully* ſi célèbre; qu'il s'occupoit entièrement de ſon petit ménage de campagne, tandis que ſes Secrétaires rempliſſoient de fautes les Mémoires qui ont paru ſous ſon nom, & qu'il n'étoit plus en état de redreſſer... O pauvre humanité!

Le Cardinal *de Richelieu*, en parlant du Cardinal *de la Valette*, l'appelloit *ſon Cardinal Valet*. Il avoit raiſon, *la Valette* l'étoit en effet: c'eſt ſon vilain endroit, car il avoit d'ailleurs de

bonnes qualités. Les Officiers le regardoient même comme un bon Général, sur-tout depuis la belle retraite de *Mayènne*, & les Troupes l'aimoient beaucoup. Il ne fut jamais que tonsuré; & dès que le Pape, las de lui donner des Brefs qui le dispensoient pour quelques années de le faire sacrer, eut refusé de les continuer, le Chapitre de Toulouse, dont il possedoit l'Archevêché depuis tant d'années, déclara le Siège vacant, & se nomma des Grands Vicaires.

A la première nouvelle qu'il en eut, il le trouva fort mauvais; mais comme il avoit beaucoup de raison, il ne tarda pas à sentir qu'il avoit tort. Il en parla même ainsi *à Louis XIII*, qui lui laissa le choix d'un sujet; sur quoi il présenta *Montchal*, qui étoit son Docteur & habile homme.

Ce pauvre Cardinal n'attendoit que la mort du Duc *d'Épernon*, son père,

pour quitter l'état écléſiaſtique. Mais ce père, qui étoit éternel, ne mourut qu'après lui. Le fils avoit de l'eſprit, & de la magnificence. Mais il étoit fort laid de viſage, & même fort noir.

Une des plus cruelles Épigrames qui ſoient dans notre langue, eſt celle de *l'Abbé Faydit*, qui avec de l'eſprit & du ſavoir, n'en étoit pas moins un peu fou. Elle eſt ſur le Diſcours que fit *M. Boſſuet* à la fameuſe Aſſemblée du Clergé de 1582, où il parla avec tant d'obſcurité qu'on eut grand peine à l'entendre, & qu'il répéta nombre de fois les paroles de *Balaam : Quam pulchra ſunt taternacula, Jacob !* Sur quoi *Faydit* fit les vers ſuivans :

Un Auditeur, un peu cynique,
Dit, tout haut, en baillant d'ennui :
Le pauvre *Balaam* eſt obſcur aujourd'hui.
Qu'il faſſe parler ſa Bourique,
On l'entendra bien mieux que lui.

Hugues Capet ne fut pas un uſurpateur. *Charles de Lorraine*, en ſe liguant avec l'ennemi de la Nation contre elle, avoit abandonné tous ſes droits, & s'étoit rendu incapable de ſuccéder à la Couronne. Auſſi non-ſeulement fut-il reconnu comme habile au Trône, mais même, dès la ſeconde année de ſon Règne, fit-il reconnoître ſolemnellement & couronner ſon fils, ſans que la choſe ſouffrît aucune difficulté.

Quelqu'un conſeilloit à la Ducheſſe *de Longueville* d'aller à la Cour, pour lui donner bon exemple. » Je ne ſau» rois (répondit-elle) lui en donner » un meilleur, que de la quitter ».

Madame Cornuel, attendoit *M.*

Puſſort dans l'antichambre, tandis que ce Magiſtrat donnoit Audience aux Intéreſſés dans les Fermes. *M. Puſſort* ſortant enfin de ſon cabinet avec eux, & ayant fait des excuſes à la Dame, de l'avoir laiſſée ſi long-tems avec des Laquais: » Ce n'eſt pas là (lui dit-elle) » que je les crains: c'eſt dans le cabinet » de mes Juges »!

Elle avoit un procès avec ces mêmes Intéreſſés.

Le Maréchal d'Albert, après en avoir conté pendant près de deux ans à *Madame Cornuel*, ſans s'en trouver plus avancé, prit enfin le parti de ſe retirer: » J'en ſuis fâchée! (dit-elle) » car je commençois à l'entendre ».

C'étoit un grand faiſeur de galimatias.

La même en voyant les grandes

dettes que contractoit *Louis XIV*, oit que ſon Héritier ne prendroit, robablement ſa ſucceſſion, que par énéfice d'inventaire.

Le vieux Maréchal *de Villeroy*, étant conſulté par *Louis XIV*, ſur le cérémonial des Cardinaux: » Sire, (dit-il) » il y a ſi long-tems que je n'en ai vu » qui n'ayent été nos maîtres, que je » ne ſais que dire ſur leur cérémonial »!

La Princeſſe *de Conty*, paroiſſant fort affligée de la mort de *M. Dodart*: » Quel ſens (lui dit le Roi) y a-t-il » à pleurer ſon Médecin & ſon Do» meſtique? » Ce n'eſt ni mon Mé» decin, ni mon Domeſtique que je » pleure, mais mon ami, » répondit-elle.

Pendant la Campagne de *Louis XIV*, à cheval, paſſoit le long d'une mâre impratiquable, & donnoit quelque ordre à un jeune Aide-de-Camp, qui étoit du Languedoc. Dans l'ardeur d'obéir & de plaire au Roi, le jeune Officier veut traverſer la mâre, & ſon cheval eſt bientôt embourbé juſqu'aux ſangles. Le Roi, après avoir donné les ordres les plus preſſans, vient lui-même à ſon ſecours. L'Aide-de-Camp, étoit enfin débarraſſé : » N'aviez-vous » donc pas vu, lui dit le Monarque, » avec bonté, qu'il n'étoit pas poſſible » de paſſer par là ? » Je le voyois bien, » Sire, (répondit-il.) Mais quand il » s'agit d'obéir à Votre Majeſté, les » gens de mon pays, en la ſervant, ne » connoiſſent rien qui les arrête ».

On apprit alors au Roi que ce jeune Gentilhomme étoit intrépide, & qu'il

avoit déja fait plus d'une belle action. » Eh bien (reprit le Monarque) je m'en » ſouviendrai, en tems & lieu ». » Le » tems eſt tout venu, Sire (dit, avec » vivacité, le jeune Militaire;) & le » lieu ne peut m'être plus favorable ! » Alors il tire un placet de ſa poche, le préſente au Roi, en lui diſant qu'il le tenoit tout prêt pour le lui préſenter à la première occaſion qui pourroit s'en offrir. » Pour la rareté du fait, » (dit *Louis*) je vous accorde ce que » vous demandez » — » Et moi, » Sire, je promets à votre Majeſté » de la bien ſervir, & de ne con- » noître, en la ſervant, aucune eſpèce » de danger ».

La nuit de la *Saint Barthelemi*, un Bourgeois de Paris, qui paſſoit pour riche, étoit pourſuivi l'épée dans les reins par un Maſſacreur, & lui crioit :

» vous vous trompez, Monſieur ! car » je ſuis bon Catholique ». « Soit » (lui dit l'autre) mais ton argent » eſt Hérétique ».

Quelqu'un diſoit un jour au célèbre *Jérome Bignon*, que Rome étoit le Siége de la foi. » Cela eſt vrai, répon- » dit-il ; mais cette foi reſſemble à de » certaines gens, que l'on ne trouve » preſque jamais au logis ».

Le Marquis *du Guaſt*, Général des Armées de l'Empereur *Charles-Quint*, voyant que *François*, *de Bourbon*, Général des François ſe diſpoſoit à lui livrer bataille, lui fit dire qu'il avoit la barbe encore trop jeune pour le combattre : » Il auroit raiſon, dit le » Prince, ſi je voulois le battre avec » ma barbe ; mais ce ſera avec de » bonnes épées que je prétens le com-

» battre

» battre & le vaincre ». Et il le vainquit en effet.

Lorſque la muſique du Roi *Louis XIV* exécuta pour la premiere fois le beau *Miſerere* de *Lulli*, le Monarque, à genoux, y tenoit néceſſairement toute ſa Cour. Lorſque le Pſeaume fut fini : » qu'en dites-vous ? (dit-il, au Comte « *de Grammont*) — » que la muſique, « Sire, en eſt bien douce aux oreilles, « mais bien dure aux génoux » !

Furetière, dans ſes factums ſatyriques contre l'Académie Françaiſe, en parlant de *Quinault*, qui étoit fils d'un Boulanger, dit : » c'eſt bien la meil» leure pâte d'homme que Dieu ait ja» mais faite ! Il a eu pour ſon partage, » quatre ou cinq cens mots de notre » langue, qu'il blute, qu'il faſſe, reſ» faſſe, & qu'il pétrit le mieux qu'il peut.

Le Comte de *Moret*, qui avoit de gros bénéfices, mais qui ne l'empêchèrent pas de porter les armes, reçut un coup de feu au combat de *Caſtelnaudari* (en 1632) dont il mourut, à ce qu'aſſurent les Hiſtoriens les mieux inſtruits. D'autres prétendent qu'il ſe retira en *Portugal*, en habit d'Hermite; qu'il avoit, long-tems après rentré en France, & qu'il s'y cacha, ſous le nom de Frère *Jean-Baptiſte*, dans un hermitage en *Anjou*. Ils ajoutèrent que *Louis XIV*, frappé des bruits qui couroient au ſujet du Comte, fit demander par l'Intendant de la province à l'Hermite qui paſſoit pour être ce Seigneur, s'il l'étoit en effet. Que ſa réponſe fut: » je ne le nie, ni ne veux » l'aſſurer: tout ce que je demande, » c'eſt qu'on me laiſſe comme je ſuis ».

Cette réponſe & d'autres circonſ-

tances, vraies ou fausses, répandent sur ce point d'histoire une obscurité, que les critiques n'ont pu encore entièrement dissiper.

Le premier Siège de la *Rochelle*, le Boulevard du *Calvinisme*, fournit un singulier exemple de bravoure.

Les Catholiques, commandés par le Duc *d'Anjou*, assiégoient cette place en 1573. Il y avoit près de la contrescarpe un moulin, nommé *la Broude*, dont un Capitaine appellé *Normand*, avoit obtenu la propriété, sous condition qu'il le feroit garder. Il pensa d'abord à le fortifier : mais s'étant aperçu qu'il ne parviendroit pas à le mettre aussitôt qu'il l'eût voulu en état de défense, il se contentoit d'y envoyer durant le jour quelques Soldats, qui

ſe retiroient le ſoir, & qui n'y laiſſoient qu'une Sentinelle.

Le Général *Strozzi*, croyant pouvoir tirer de ce moulin quelque avantage, profite d'un clair de lune pour l'attaquer, avec un détachement & deux coulevrines. Un Soldat, nommé *Barbol*, unique défenſeur de ce mauvais poſte, y tient ferme, tire avec une célérité incroyable pluſieurs coups d'arquebuſe ſur les Aſſaillans; & en variant les inflexions de ſa voix, fait croire qu'il a un aſſez grand nombre de Camarades. Le Capitaine *Normand* l'encourageoit du haut d'un cavalier, & s'exprimant comme s'il y avoit eu une Compagnie entière dans le moulin, crioit qu'on ſoutînt bravement l'attaque, & qu'on alloit leur envoyer du ſecours.

Mais *Barbol*, qui n'avoit plus que quelques coups à tirer, ſe voyant prêt d'être forcé, demande enfin quartier tant,

pour lui que pour les ſiens. Ce qui étant accordé, il met bas les armes, & montre en lui ſeul toute la garniſon.

François de Harlay Chanvalon, Archevêque de Paris, étoit un des plus beaux hommes & des plus gracieux que la Nature ait jamais formés. Quand *Louis XIV* eut érigé en ſa faveur l'Archevêché de Paris en Duché-Pairie, les Ducheſſes vinrent le voir, en corps. Celle de *Mecklebourg* porta la parole & dit : » nous venons féliciter notre » Paſteur ſur la Couronne qu'on a miſe » à ſa Houlette. Nous ſommes les plus » zélées de ſes Ouailles, quoique nous » en ſoyons la plus foible portion. A » quoi M. l'Archevêque répondit » : » je vous regarde, au contraire, com- » me la plus belle portion de mon » Troupeau ».

Alors Madame la Ducheſſe de *Bouil-*

lon, qui entendoit très bien le latin, & qui savoit par cœur son *Virgile*, répliqua par ce Vers :

Formosi pecoris custos, formosior ipse.

Un jeune Duc s'étant attiré la disgrace de *Louis XIV* par une conduite qui avoit déplu à ce Prince, & voulant regagner son estime, alla au feu pendant le Siège de *Mons*, avec une intrépidité & un sang froid héroïque. Le Roi, en lui rendant son estime, lui dit : » vous n'étiez pas content de moi ; je » ne l'étois pas de vous. Oublions le » passé, *M. le Duc*, & dorénavant » datons de *Mons* ».

Les idées Espagnoles sur la Noblesse sont, en apparence, aussi sévères que celles des Allemands ; mais dans leur

eſprit il ſuffit d'être Eſpagnol pour être Noble, ſur-tout parmi les Caſtillans, qui ſe croyent, de bonne foi, une eſpèce d'hommes ſupérieure aux autres.

Quand le Duc de *Vendôme* fit ſigner les chefs de la Nobleſſe Eſpagnole en faveur de *Philippe V*. Pluſieurs d'entre eux ajoutèrent à leur ſignature, *Noble comme le Roi*; & le Duc les laiſſa faire, ne voulant pas préjudicier par aucune eſpèce de chicane aux affaires du Prince pour lequel il agiſſoit.

On dit qu'il perdit cependant patience, lorſque l'un d'entre eux, allant encore plus loin que les autres, ajouta à la qualité de *Noble comme le Roi*, ces mots, *& un Pocopice*, & un peu plus encore. » Probablement, Seigneur » Chevalier (lui dit *M. de Vendôme*) » vous ne révoquez pas en doute la » Nobleſſe de la Maiſon de *Bourbon*, » la plus ancienne de l'Europe entière?

Non, Seigneur Duc, (reprit l'Eſ-

pagnol) » mais *Philippe V* eſt Fran-
» çais, & j'ai l'honneur d'être Caſ-
» tillan ».

Les liaiſons d'amitié entre l'Archiduc *Joſeph* *, Roi des Romains, & l'Électeur de Saxe **, déplaiſoient fort aux Eccléſiaſtiques, attendu que l'Électeur étoit *Lutherien*; & le Confeſſeur du Roi ayant fait de vains efforts pour les rompre, on eut enfin recours au ſtratagème ſuivant :

On fit paroître, pendant la nuit, dans la chambre à coucher de Joſeph, un Spectre, qui d'une voix effroyable, & ſe diſant une âme ſortant du Purgatoire, l'avertiſſoit, de la part de Dieu, de l'abîme où il étoit prêt à tomber par ſes liaiſons avec un Prince Hérétique... » Renonce, (s'écrioit le Phantôme) à

* Depuis Empereur.
** Depuis Roi de Pologne.

» ſon amitié dangereuſe, ou prépare-
» toi à la damnation éternelle !... je
» reviendrai, dans trois jours, recevoir
» ta réponſe ».

Joſeph, épouvanté de cette apparition, ne manqua pas d'en faire part à l'Électeur. Celui-ci qui ſentit d'abord que ceci n'étoit qu'une pieuſe fourberie, tranquilliſa le Prince, & lui promit de l'en convaincre, pourvu qu'il gardât le ſilence.

S'étant en effet introduit par une porte ſecrette dans la chambre du Roi, ils ne tardèrent pas, la troiſième nuit, à entendre remuer de fortes chaînes, & une voix ſépulchrale qui crioit » *Jo-*
» *ſeph*, Roi des Romains ! je viens re-
» cevoir ta réponſe ».

Ces mots étoient à peine prononcés, que l'Électeur s'élançant ſur le Spectre, le ſaiſit à travers le corps, & malgré ſes cris & ſes excuſes, le porte vers la fenêtre, l'ouvre, & en le précipitant

en bas : Va, (lui dit-il) porte cette réponse en Purgatoire ? ».

Quoique tombé de fort haut, le Spectre en fut pourtant quitte pour une jambe cassée ; & la Garde étant accourue, on reconnut en lui le Compagnon du Jésuite, Confesseur du Prince.

A l'avénement de *Gustave-Adolphe* au Trône de *Suéde*, les exilés, ainsi que les enfans de ceux qu'on avoit fait mourir sous le Règne de *Charles IX*, furent remis dans leurs charges, & ceux qui avoient quelque mérite furent largement récompensés. La Veuve d'un Gentilhomme qui avoit été victime du Règne précédent, s'étant présentée au nouveau Monarque avec son fils, encore fort jeune, & la physionomie de cet enfant ayant plu à ce Prince, il

lui demanda, après l'avoir comblé de careſſes, s'il ſeroit bien aiſe d'entrer à ſon ſervice !... » Moi ! (s'écria » l'enfant) puiſſe le diable vous ſervir : » votre père a tué le mien ».

Cet enfant (ajoute l'Hiſtorien) ſe nommoit *Jean Banéer*, c'eſt-à-dire *Banier*, dont la hardieſſe & le caractère décidé firent tant d'impreſſion ſur *Guſtave*, que ce Prince, à force de bienfaits, étant parvenu à ſe l'attacher, en reçut pendant le cours de ſes exploits, les plus grands & les plus ſignalés ſervices.

La fameuſe *Éliſabeth*, Reine d'Angleterre, ſe trouvoit un jour tourmentée d'un grand mal de dents, & malgré tout le courage dont elle ſe piquoit, ne pouvoit ſe réſoudre à la faire arracher ; lorſque *Aylmar*, Évêque de

Londres, qui étoit préſent, ſans dire mot, s'établit dans un fauteuil, fait ſigne au Dentiſte de s'approcher de lui, ouvre la bouche, porte le doigt ſur une de ſes dents, que l'Artiſte, d'un tour de main, lui enlève & montre à l'Aſſemblée.

A cette vue, la Reine étonnée, & ſur-tout du ſang froid du Prélat, qui conſervoit un air riant, fait à ſon tour ſigne au Dentiſte, & ſouffre la même opération, ſans en paroître plus émue.

Louis XIV, quelque grave & majeſtueux qu'il fût, ne put contenir ſa joie à la naiſſance de M. le Duc de *Bourgogne*, en 1682. Il ne vouloit point d'Officiers de ſes Gardes auprès de lui, & l'approchoit qui vouloit. Comme il donnoit ſa main à baiſer à tout le monde, le Marquis de *Spinola*, dans

l'ardeur de ſon zèle, l'ayant mordu au doigt, de façon que le Monarque ne pût s'empêcher de crier : » Pardon, » Sire ! lui dit le Marquis, ſi je n'euſſe » mordu Sa Majeſté, peut-être ne » m'eût-elle pas diſtingué de la foule ».

M. *de Chamilly*, très-bon Officier, que *Louis XIV* avoit fait Gouverneur de *Grave*, fut obligé, par ordre du Roi, de rendre la place au Prince *d'Orange*, qui l'aſſiegoit depuis long-tems. Quelque tems après, *Louis XIV* l'ayant fait paſſer au Gouvernement d'*Oudenarde*; » *Sire*, dit-il au Roi, en » le remerçiant, j'accepte la grace que » vient de me faire Sa Majeſté : mais » à condition .... — A condition ? » interrompit le Monarque — A con- » dition, *Sire*, que *V. M.* ne m'ordon- » nera pas de rendre auſſi cette place ».

Le fameux *Bacon de Verulam*, ancien Chancelier d'Angleterre, mourut en 1626, si pauvre, que quelque tems auparavant il écrivit au Roi, qu'il le prioit de le secourir, de peur qu'il ne fût réduit dans ses derniers jours à porter la besace; & que lui qui ne souhaitoit de vivre que pour étudier, ne fût obligé d'étudier pour vivre.

Chapelain, dont le chapitre, eu égard à la lézine, est inépuisable, étoit appellé par quelques Académiciens, le *Chevalier de l'Ordre de l'Araignée*, parce qu'il portoit constamment un habit si rapiécé & si recousu, que le fil formoit dessus une espèce de représentation de cet animal. Etant un jour chez le Grand *Condé*, où il y avoit

ne nombreuſe aſſemblée, il vint à tomber des lambris une Araignée qui étonna par ſa groſſeur : On crut qu'elle ne pouvoit venir de la maiſon, parce que tout y étoit d'une grande propreté. Auſſi-tôt toutes les Dames s'écrièrent qu'elle n'avoit pû ſortir que de la perruque de *Chapelain*, qui quoique très-vieux n'avoit jamais porté que cette perruque, devenue depuis ſi fameuſe par la parodie *du Cid*.

Je ſuis (diſoit Saint *Évremond*) un Philoſophe également éloigné du ſuperſtitieux & de l'impie. Un voluptueux qui n'a pas moins d'averſion pour la débauche, que d'inclination pour le plaiſir. Un homme qui n'a jamais ſenti la néceſſité, ni connu l'abondance. Je vis dans une condition mépriſée de ceux qui ont tout envié, de ceux qui n'ont

rien, gouté de ceux qui font consister leur bonheur dans leur raiſon. Jeune, j'ai haï la diſſipation, perſuadé qu'il falloit du bien pour les commodités d'une longue vie. Vieux, j'ai eu de la peine à ſouffrir l'économie, croyant que la néceſſité eſt moins à craindre, quand on a peu de tems à être miſérable. Je me loue de la nature, & ne me plains pas de la fortune. Je ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier, je trouve ce qu'ils ont de ridicule pour m'en réjouir : je me fais un plaiſir de le connoître ; je m'en ferois un plus grand de le découvrir aux autres, ſi la diſcrétion ne m'en empêchoit. La vie eſt trop courte à mon avis pour lire toutes ſortes de livres, & charger ſa mémoire d'une infinité de choſes aux dépens de ſon jugement. Je ne m'attache point aux ſentimens des Savans pour acquerir de la ſcience, mais aux

plus ſenſés pour fortifier ma raiſon. Tantôt je cherche les plus délicats, pour donner de la délicateſſe à mon goût, tantôt les plus agréables, pour donner de l'agrément à mon génie ; & quoique je liſe, je fais moins mon occupation de la lecture que mon plaiſir.

Je n'ai plus qu'à me peindre ce que je ſuis dans l'amitié & dans la religion : En amitié, plus ſenſible qu'un Philoſophe, & auſſi conſtant & auſſi ſincère qu'un jeune homme d'un bon naturel, & ſans expérience. Dans la religion :

De juſtice, & de charité,
Beaucoup plus que de pénitence,
Je compoſe ma piété :
Mettant en Dieu ma confiance,
Eſpérant tout de ſa bonté,
Dans le ſein de la Providence,
Je trouve mon repos & ma félicité.

Le Pape *Pie V*, ayant fait arrêter le Comte de *Gayaze*, fort aimé du

Roi *Charles IX*, & fort avancé dans le ſervice, dans un voyage qu'il avoit fait en Italie, parce qu'il le ſoupçonnoit d'être *Huguenot*; le Roi, dès qu'il en eût appris la nouvelle, envoya le Marquis, de *Piſani* à Rome, avec ordre exprès de le tirer de priſon & de le ramener en France, attendu qu'il étoit Officier du Roi & un de ſes ſujets. Le Marquis ayant inſtruit ſa Sainteté du ſujet de ſon voyage; celui-ci demanda du tems pour délibérer. Mais le tems s'étant paſſé ſans que le Pape fit de réponſe, le Marquis le preſſa de ſe déterminer, & lui dit que ſi dans huit jours il ne le ſatisfaiſoit point, il avoit ordre de faire quelque choſe qui pourroit ne point plaire à ſa Sainteté.

Les huit jours expirés, le Marquis retourne au Vatican; & dit au Pape: que ſi dès le lendemain on ne lui rendoit pas le Priſonnier, il partoit de Rome, & retournoit à Paris avec

l'Ambaſſadeur de France ; & qu'à dater de cet inſtant, on ceſſeroit de ſe pourvoir à ſa daterie pour l'expédition des Bénéfices François. A quoi le Pape, quoique très-piqué de la fermeté de ce propos, crut pourtant devoir condeſcendre.

On donna au Cardinal de *Richelieu*, qui vouloit commander l'armée d'Italie, le titre de *Généraliſſime*, que l'on fit exprès afin d'éviter les diſputes, & pour le mettre au-deſſus des autres Généraux. Ce Miniſtre étoit très-ſoupçonneux : *Deſnoyers*, ſon Valet de Chambre, étoit le ſeul qui couchât dans ſa chambre & qui le veillât. Avant que de ſe coucher, il viſitoit ſoigneuſement tous les coins & recoins de ſon appartement. Un ſoir qu'il y trouva deux bouteilles de vin, que

l'on croyoit avoir bien cachées, imaginant que ce pouvoit être du poiſon, il força le pauvre *Deſnoyers* de les avaler, lui préſent, juſqu'à la dernière goutte.

La Reine *Anne d'Autriche*, mère de *Louis XIV*, étoit une très-belle Princeſſe ; mais ce qu'elle avoit de plus beau en ſa perſonne étoit les mains. Le Duc de *Mantoue*, étant venu à la Cour, fit des vers ſur ce ſujet, qui donnèrent occaſion à *Scarron*, de faire ceux-ci :

Elle avoit au bout de ſes manches,
Une paire de mains ſi blanches,
Que je voudrois, en vérité,
En avoir été ſoufflété !

L'ancien Domaine de la Maiſon de *Guiſe*, qui n'étoit que de 8000 livres

de rente, s'accrut si prodigieusement sous deux Règnes, quoique très-courts, que du tems de *François II*, il alloit à 800000 livres, somme bien considérable pour ce tems là !

Cromwel voulut vendre au Cardinal *Mazarin*, tous les titres de France, qui sont dans la Tour de Londres, pour *cent mille ecus*. la vilenie du Cardinal lui fit refuser ce marché.

Quand le Parlement fit vendre les livres de ce Cardinal, il y avoit un Recueil de Pièces originales de toutes les affaires de France, depuis 1601 jusqu'à 1648, en un grand nombre de volumes : c'est sur quoi *Siry* a fait son Histoire. L'Envoyé de *Brandebourg* les acheta ; & on les garde encore dans la Bibliothèque du Roi de Prusse, bien

précieusement reliés, en beau maroquin, aux Armes du Cardinal.

Segrais étoit admirateur de *Malherbe*, au point qu'il fit élever à la façade de sa maison, *à Caen*, une Statue de ce Poëte, au-dessus de laquelle il mit les quatre Vers suivans :

Malherbe, de la France, éternel Ornement,
Pour rendre Hommage, à ta Mémoire,
Segrais enchanté de ta gloire.
Te consacre ce Monument.

Quand *Louis XIV* fit son entrée à *Strasbourg*, *M. le Tellier*, Archevêque *de Rheims*, voyant parmi les Députés des Suisses l'Évêque de *Basle*, un gros homme, très-simplement vêtu & d'une physionomie assez commune, dit à l'un

de ſes voiſins : » c'eſt apparemment » quelque miſérable que cet Evêque !.. » Miſérable ! (répondit l'autre) il a » plus de cent mille écus de revenu ! » Oh ! (repliqua l'Archevêque) » c'eſt » donc un honnête-homme ; » & lui fit mille careſſes.

M. Feuillet regardoit *Monſieur* faire collation en Carême.

Monſieur, en ſe levant, lui montra un Biſcuit qu'il venoit encore de prendre ſur la table, en diſant : » ce ne » ſera pas rompre le jeûne, n'eſt-il » pas vrai ? » Eh *Monſieur* ! (lui dit » *M. Feuillet*,) » mangez un Veau, & » ſoyez Chrétien ».

Lorſque *Philippe-Auguſte* demandoit aux Eccléſiaſtiques des ſubſides

pour ſubvenir aux frais des guerres qu'il avoit à ſoutenir, ils ne manquoient jamais de s'en excuſer, en parlant de leurs privilèges ; ainſi que ſur ce qu'il ne leur étoit pas permis d'employer le bien des Pauvres à des uſages profanes ; & finiſſoient par promettre au Roi leurs prières.

Les Seigneurs *de Couci*, de *Rhétel* & autres, s'étant mis à piller leurs biens, ils recoururent à la protection de ce Monarque, qui leur dit être, pour le moment, dans l'impuiſſance de les ſecourir ; mais qu'il leur promettoit ſes bons Offices auprès de ces Seigneurs.

Le pillage ne continuant pas moins, les Prélats vinrent en Corps, redoublèrent leurs plaintes, & ſupplièrent le Roi d'employer les armes contre leurs Ennemis. » Très-volontiers (leur » dit-il) mais pour cet effet il faut » avoir des Troupes ; & pour avoir des » Troupes, il faut avoir de l'argent ».

Le

Le mal preſſoit ; le Clergé entendit le ſens de ces paroles, il paya, & les pillages ceſſerent.

L'Abbé de *Beaulieu*, jouant à la Paume avec *François Ier.* fit un ſi beau coup, qu'il décida la partie. » Peſte » ſoit de lui, (s'écria le Monarque ! pi- » qué) je te donne, de tout mon » cœur, à tous les diables!...Grand merci, » Sire, (répondit l'Abbé) » comment » grand merci ? (repliqua le Monarque) » & de quoi donc ? de ne pas me donner » à mes Moines (répondit l'Abbé). » » J'entens, (dit le Prince) en avez- » vous beaucoup ? » J'en ſais à-peu- » près le compte, Sire (répondit » l'Abbé, Mais j'ignore celui de mes » *Religieux* ».

Le Czar Pierre Ier. qui étoit toujours

vêtu très-ſimplement, étant à Paris, & voyant tous les jours le Marquis de *N****, avec un nouvel habit : » il me » ſemble, (dit ce Monarque) » que » ce Gentilhomme Français n'eſt pas » content de ſon Tailleur » ?

Papire Maſſon, dans ſon *Hiſtoire de la vie privée de Charles IX*, dit que ce Prince avoit la voix grande & ſonore ; qu'il accueilloit les bons Muſiciens avec diſtinction, & ſur-tout un Eunuque, nommé *Roi*. Qu'il étoit devoré de l'ardeur de tout ſavoir & de tout apprendre. Qu'ayant appris que certains Particuliers frappoient de la fauſſe monnoie, il eſſaya d'en fabriquer, y réuſſit, & montra une pièce d'or de ſa façon au Cardinal *de Lorraine*, qui lui dit : » Sire, vous êtes » bien heureux de porter avec vous

» votre grace » ! Sur ce qu'on parloit beaucoup à la Cour d'une bande de Filoux, qui voloient dans les rues de Paris avec la plus grande adreſſe, *Charles* les fit appeller, voulut ſavoir leurs ſecrets, & qu'ils travaillaſſent ſous ſes yeux pendant un grand ſouper. Tous les Convives y furent dévaliſés, & le Roi jouit à la fois de leur ſécurité, de leur ſurpriſe & de leur chagrin.

François Ier., cauſoit un jour avec *Vivone* de la Bataille de *Pavie*, & lui faiſoit la deſcription de ſon armure. » Sire, (lui répondit *Vivone*) je vois » que vous étiez très-bien armé, mais » qu'il vous manquoit la meilleure pièce » de votre harnois : c'eſt-à-dire le cœur » de votre Nobleſſe, que par ci-devant » n'aviez reconnue, & traitée comme

» vous le deviez. Car vous n'aviez re-
» connu, traité & contenté, que quatre
» ou cinq Favoris, comme *Bonivet*,
» *Montchenu*, *Montmorency*, *Brion*,
» & autres, qui se sont ressentis de
» vos faveurs, bienfaits, honneurs &
» dignités. Si vous les eussiez répandus
» également sur les autres Gentils-
» hommes, ils vous eussent été plus
» affectionnés, eussent tous crevés au-
» près de vous, & peut-être n'eussiez-
» vous pas été pris; & peut-être aussi
» que pour ce sujet Dieu n'a ainsi
» disposé de vous, à ce coup, que pour
» y aviser mieux à l'avenir, & vous
» en corriger ».

Catherine Howard, femme de *Henri VIII*, Roi d'Angleterre, protesta constamment de son innocence, & même, sur l'échaffaud, quoiqu'elle avouât n'a-

voir pas vécu ſans foibleſſe avant ſon mariage.

C'eſt ſur cette déclaration que le Parlement d'Angleterre eut la lâcheté de publier un acte, où il déclara que celle qui, n'étant pas Vierge, auroit la hardieſſe d'épouſer le Roi, ſeroit coupable du crime de Lèſe-Majeſté. C'étoit mettre toute perſonne qui auroit eu le malheur de plaire à *Henri* dans la néceſſité de ſe deshonorer publiquement ſoi-même, ou d'expoſer ſa tête en cas de vérification.

On avouera que de tels ſujets étoient bien dignes d'un tel maître !

Philippe II, Roi d'Eſpagne, étant allé à *Trente*, en 1562, pendant la tenue du Concile, le Cardinal *Hercule de Mantoue*, qui y préſidoit, aſſembla les Pères, pour déterminer

la manière dont le fils de l'Empereur *Charles-Quint* y feroit reçu.

Un bal de cérémonie fut délibéré, à la pluralité des voix. Le jour fut pris, les dames les plus qualifiées y furent invitées ; & après un grand festin, le Cardinal *de Mantoue* ouvrit le bal, où le grave *Philippe* & les graves Pères du Concile dansèrent, (dit le Cardinal *Palavicin*, dans son Histoire) avec autant de modestie que de dignité.

Le célèbre *Huet*, Évêque *d'Avranches*, ne s'occupoit que de l'étude. Un particulier de son Diocèse qui ne pouvoit parvenir à trouver le moment de lui parler, s'écria un jour : » Dieu » nous fasse la grace de nous donner » bientôt un autre Évêque, qui ait fait » toutes ses études ! »

Après l'exécution de l'infortuné *Barnevelt*, penſionnaire de Hollande, ſes fils conſpirèrent, dit-on, contre *Maurice de Naſſau*, *Prince d'Orange*, auteur de la mort de leur père. La faction fut découverte, & l'aîné des deux frères fut arrêté, & condamné, comme ſon père, à être décapité. A cette nouvelle, *Madame Barnevelt* alla ſe jetter aux pieds du Prince, & lui demanda grace pour ſon fils.

Le Prince lui ayant témoigné ſa ſurpriſe de ce que n'ayant point demandé celle de ſon mari, elle faiſoit cette démarche pour ſon fils. » Je n'ai » point, dit-elle, demandé grace pour » mon mari, parce qu'il étoit innocent: » mais je la demande pour mon fils, » parce qu'il eſt coupable ».

SCÈNE,

AUSSI VIOLENTE QUE SCANDALEUSE,

Entre la Reine Élisabeth *d'Angleterre, & le Comte* d'Essex ; *& autres Anecdotes.*

MALGRÉ le formidable parti que le Comte *d'Essex* eut à combattre, en revenant de son expédition d'Espagne, & en dépit des fréquentes infidélités qu'il faisoit à la Reine, ses qualités rares & ses agrémens le remirent bientôt dans la plus haute faveur auprès d'elle.

Mais entre tant d'incidens singuliers qui rendirent très-orageux ce commerce intime, il n'en est guère qui mérite

mieux d'être rapporté que le ſuivant, qui arriva en 1598.

On étoit au Conſeil. Il s'éleva d'abord une forte conteſtation au ſujet de la paix, qui fut ſuivie d'une autre ſur le choix d'un Lord député d'Irlande; & qui s'anima au point de produire une querelle très-vive entre la Reine & le Comte, accompagnée de marques d'aigreur & de reſſentiment, peu ordinaires, entre un ſouverain & un ſujet.

Les témoins étoient l'Amiral *Howard*, le Secrétaire d'État *Cecil*, & le Chevalier *Windebank*, Secrétaire du Cabinet. La Reine étoit portée à confier l'adminiſtration de l'Irlande au Chevalier Guillaume *Knollis*, oncle du Comte. Celui-ci ſe déclara, avec beaucoup de chaleur, pour le Chevalier George *Caren*, qu'il avoit intérêt d'éloigner, adroitement, de la Cour.

S'appercevant enfin que ſon avis déplaiſoit fort à Sa Majeſté, il finit par

lui tourner le dos avec autant d'affectation que de mépris ; & la Reine en fut outrée au point, qu'elle lui donna un violent coup de poing sur l'oreille, & l'envoya *se faire pendre*.

Le premier mouvement du Comte fut de porter la main sur la garde de son épée. Mais l'Amiral s'étant mis entre les deux parties, le Comte, furieux, jura qu'il ne pouvoit, ni ne vouloit digérer un affront de cette espèce, & qu'il ne l'auroit pas souffert de la part du Roi *Henri VIII*, même.

Retiré de la Cour, il témoigna, hautement, la plus ferme résolution de n'y retourner de sa vie.

C'est au sujet de cette brouillerie entre la Reine & lui, & qui dura quelques mois, que la Comtesse de *Leycester*, mère du favori, lui écrivit de sa campagne une lettre, qu'elle terminoit ainsi : » Si vous avez affaire à » des hommes, je m'en fie à votre

» courage. Si c'eſt à des femmes
» vous avez paſſé déjà ſi ſouvent pa
» *les piques*, & de ſi bonne grâce
» que vous ſaurez ſans doute bien vou
» en tirer ».

Ce fameux Comte *d'Eſſex*, dont le
circonſtances qui accompagnèrent
mort, ne ſont ignorées de perſonne
n'avoit que trente quatre ans, lorſqu'
fut décapité. Il étoit grand, robuſte
& de belle taille, quoique un pe
voûté. Ses mains étoient remarquable
par leur blancheur & leur beauté. In
différent ſur la parure, il montroit un
délicateſſe, très-recherchée, dans
fréquent uſage qu'il faiſoit des bains
plus ſobre, à tous égards, que con
tinent, il eut beaucoup de maîtreſſes
& quelques enfans naturels; il parlo
bien, & faiſoit même des vers trè
eſtimés, qui ſont conſervés dans

Bibliothèque *A*....., à *Oxford*.

Un ami l'ayant un jour preſſé d'écrire au Chevalier *Robert Sydney*, en faveur d'un marchand, à qui celui-ci devoit une ſomme aſſez forte, il mit à ſa lettre le *Poſt-Scriptum* ſuivant :

» Je n'ai pû refuſer de ſigner cette » lettre. Mais juſqu'à ce que j'aie payé » mes propres dettes, & corrigé mes » prodigues humeurs, je ſuis bien loin » de croire que le titre de débiteur ſoit » en vous *un péché mortel* ».

Le titre *d'Eſſex* a toujours été très-malheureux pour les familles qui l'ont porté, depuis le Règne *d'Henri VIII*.

Thomas Cromwel qui, par lui, fut créé Comte *d'Eſſex*, fut décapité dans la tour de Londres. *Elizabeth* fit trancher la tête à ſon favori, de ce nom. Le Comte *d'Eſſex*, ſous le Règne de *Jacques Ier.*, fit divorce avec ſa femme, & elle fut donnée en mariage *à Kéar* de Sommerſet, favori du Roi, ce qui

engagea *Eſſex* dans la guerre civile. *Capel*, crée Comte *d'Eſſex*, ſous le Règne de *Charles II*, eut la tête tranchée dans la tour.

N. B. Cet infortuné Seigneur, (dit un Auteur du tems) fit revivre l'ancien eſprit de la Chevalerie, portant toujours à ſon bonnet un gand de la Reine *Élizabeth*. Un jour qu'elle ſe promenoit dans un jardin, où ſur ſon paſſage, il ſe trouvoit un endroit rempli de fange; *Eſſex* détache, ſur le champ, un manteau broché d'or qu'il portoit, & l'étend ſous les pieds de ſa Souveraine, qui fut on ne peut plus ſenſible à cette galanterie.

S'entendant condamné par les Pairs du Royaume, à être *écartelé*, & ſon corps, attaché dans quatre différens quartiers de la ville : » C'eſt fort bien

» fait à vous, Meſſieurs; (leur dit-il » en ſouriant) car mon corps, s'il » n'étoit ainſi diviſé, auroit peut-être » pû faire encore beaucoup de mal à » l'Angleterre ».

L'Éditeur lui a fait l'Épitaphe ci-deſſous :

Ci gît qui vous apprend, âmes fières & vaines,
De Favoris & de puiſſans ſujets,
Qu'impunément vos pareils n'ont jamais
Bravé les Rois, & moins encore les Reines *.

Éliſabeth ne ſe conſola jamais de la mort de ce Favori. Lorſqu'après ſa mort on lui demandoit la grace de quelque coupable : » Hélas ! (s'écrioit-» elle ſouvent) » qui de vous m'a jamais demandé celle de l'infortuné Comte *d'Eſſex* ?

Deux ans après la mort du Comte

---

* Témoin *Chriſtine de Suède &c.*

(en 1603) cette Reine étant à la chaſſe, & ayant demandé à qui appartenoit un château, qu'elle ne connoiſſoit pas ; quelqu'un lui ayant répondu qu'il avoit appartenu au Comte *d'Eſſex*, il lui prit une foibleſſe ſi forte qu'on fut obligé de la rapporter à Londres, en litière. Sa mélancolie n'en devint encore que plus ſombre, au point qu'elle ne mangeoit, ni ne dormoit, ni ne vouloit plus ſe mettre dans ſon lit, & ſe jettoit ſouvent par terre, en pouſſant de longs gémiſſemens, & en répétant ſans ceſſe : Ah, Comte ! Ah, malheureux Comte *d'Eſſex* !

Elle vécut, dans ce cruel état, juſqu'au quatre Avril de la même année, qu'elle mourut âgée de près de ſoixante dix ans.

On ſait que les deux plus grandes manies de cette Reine étoient de ſe croire la plus belle des femmes, & qu'on la crût toujours *Vierge*.

Voici ce que le Comte *Hamilton*, Auteur des *Mémoires du Chevalier de Grammont*, a dit, ſur ce ſujet :

Je n'entens pas, en parlant d'elle,
Parler de cette cruauté,
Dont une farouche Beauté
Martyriſe un Amant fidèle.
Car, (entre nous) de ce côté,
La Reine n'étoit pas cruelle ;
Et dans l'Hiſtoire on a douté,
Si ſa pudique Majeſté,
Qui fut au Dieu d'hymen rebelle,
L'avoit été par chaſteté,
Ou par une incommodité
D'eſpèce bizarre, & nouvelle. *
Mais en fait de Virginité,
Ce fut une étrange Pucelle !

* Le fait, malgré toutes les précautions qu'elle avoit priſes, s'eſt (dit-on) manifeſté après ſa mort.

LETTRE

DE FEUE

Mlle. ÉLÉONORE GUICHARD*,

A M. le Docteur Boyer, *qui lui avoit envoyé, pour étrennes, du papier, & de la cire d'Espagne.*

J'AI rêvé toute la nuit, Monsieur & cher Docteur, au beau présent que vous me fîtes hier, & je ne comprens point encore comment vous m'en avez crue digne! Car il faudroit être, en effet, ou *Mme. de Sévigné* ou *Mme. Deshoullières*,

* Voyez l'article page 135 du cinquième volume de ce recueil, concernant cette jeune & très-regrettable personne.

pour mériter de mettre ſes penſées ſur d'auſſi beau papier, & l'on ne devroit ſe ſervir de votre cire, que pour ſceller les Arrêts les plus favorables du deſtin?

Si j'étois *Mme. de Sévigné*, j'aurois de quoi vous faire mes remercimens en plus d'un volume; & pourvû que je ſuſſe imiter les grâces, la naiveté, la délicateſſe de ſon ſtyle, j'employerois auſſi aiſément tout votre préſent, *quel*que conſidérable qu'il ſoit, à l'expreſſion de ma ſeule reconnoiſſance; & j'ai, du moins appris d'elle qu'un ſentiment *uni*que dont notre âme eſt bien pénétrée, ne s'épuiſe point, & qu'on peut le varier à l'infini.

Je ſerois peut-être plus embarraſſée ſi je voulois me mettre à la place *de Mme. Deshoullières.* Je tâcherois pourtant d'en ſortir par un Madrigal, & je vous dirois:

Mon cher Docteur, à quel uſage
Deſtines-tu le don que tu me fais?

Si c'eſt pour l'employer en galant badinage,
En billets doux, tendres poulets?
Ce ſera bien perdu: franchement, c'eſt dommage!..
Mais ce n'eſt pas non plus, je gage,
Pour enregiſtrer tes bienfaits:
Car il en falloit davantage.

Mme. Deshoullières ne s'en ſeroit probablement pas tiré à ſi bon marché que moi: mais auſſi ne ſuis-je pas *Mme. Deshoullières.*

Ce n'eſt pas tout, vraîment! je vous ai parlé de votre cire. J'en ai voulu tirer parti, & je me ſuis embarraſſée avec les Arrêts du deſtin, que j'ai été là vous citer mal-à-propos.

Il faut cependant bien que j'en ſorte, quand votre cire ne devroit ſervir qu'à ſceller aujourd'hui que les moins importans de tous les droits de cette inflexible Divinité en votre faveur:

Toi, qui des jours *d'Adélaïde*
Par ton art, tout divin, a conſervé le cours,

Le deſtin ordonne & décide,
Que docile à ta voix, ſenſible à tes ſecours,
Son jeune cœur qui prit toujours
La reconnoiſſance pour guide,
D'un ſentiment, ſi pur, marquera tous ſes jours!

ADÉLAIDE *.

---

* L'Éditeur ne ſait pourquoi cette lettre ſe trouve *ſignée Adélaïde*, au lieu *d'Éléonore Guichard*. C'étoit probablement une plaiſanterie momentanée de Société.

INVECTIVE

CONTRE CICÉRON *, Anonyme.

Sur l'Air : *Ton humeur eſt Catherine.*

SI je m'en tiens à l'Hiſtoire,
Au ſujet de *Cicéron*,
J'ai grande raiſon de croire
Qu'il étoit un grand poltron,
Valeureux comme un Poëte,
Il ne ſavoit que parler :
Le ſeul bruit de la trompette,
Mille fois l'a fait trembler !

* Nous ignorons de qui ſont ces Couplets ſinguliers. La perſonne, de qui nous les tenons, prétend avoir ouï dire qu'ils ſont d'un jeune Rhétoricien du Collége de *Louis le Grand*, qui, piqué contre ſon Régent, grand admirateur de *Cicéron*, les lui envoya, ſous le manteau de l'Anonyme.

On vante ſon éloquence,
C'eſt ſon côté merveilleux.
Mieux m'a valu le ſilence
D'un Conſul plus courageux,
Qui ſans faire de Harangue,
Eut, les armes à la main,
Vengé mieux qu'avec la langue,
Les droits du Sénat Romain.

Qu'*Arnolphe*, Orateur vulgaire,
Endorme ſon Auditeur :
Il n'eſt pas né pour mieux faire,
C'eſt là toute ſa valeur.
Du parti qu'on lui voit prendre,
Nul n'a droit de s'étonner :
Tout ce qu'on en peut attendre,
C'eſt qu'il ſache raiſonner.

Mais, qu'au milieu des alarmes,
Un ſucceſſeur de *Brutus*,
Au lieu de courir aux armes,
Brille par des Impromptus.

Que par un long préambule,
Il prétende s'expliquer :
Sa conduite eſt ridicule,
Et j'ai droit de m'en moquer.

Lâche flateur de *Pompée*,
Il le devint de *Céſar* ;
Et ſa prudence, trompée,
Ne marcha plus qu'au haſard.
D'une aveugle politique,
Suivant la fauſſe lueur,
Il trahit la République,
Loin d'en être le vengeur.

Si, du fond de la *Gothie*,
Comme au tems de *Marius*,
Pour déſoler l'Italie,
Cent Peuples étoient venus ;
D'un diſcours en beau langage,
Où ſon ſavoir s'étaloit,
Pour conjurer cet orage,
Cicéron les régaloit !

Malgré toute ſa ſageſſe,
Trompé par *Octavius*,
Il ternit par ſa foibleſſe,
Le peu qu'il eut de vertus.
Du nom de Sauveur de Rome,
A grand tort, on l'a flaté :
Pour être vraîment grand homme,
Il a trop argumenté.

VERS

VERS IGNORÉS,

OU PEU CONNUS,

Du feu Marquis de ROCHEMORE.

ON ne connoît guère de ce tendre & aimable Poëte, que la petite pièce qui commence par:

Aux Autels du Tyran des Morts &c.

En voici quelques autres qui nous ont été communiquées par un homme de goût, à qui nous avions déja de grandes obligations:

DIANE ET ENDYMION.

Au tendre amour *Diane* enfin soumise,
Pour obtenir & pour fixer les vœux
Du jeune Amant dont son âme est éprise,
L'entretenoit de son rang glorieux.

Dans les enfers, dans les bois, dans les cieux,
De tant d'honneur, qu'elle alléguoit ſans ceſſe,
Endymion, moins ſéduit que gêné,
Gardoit toujours un ſilence obſtiné.
Bientôt pourtant de la tendre Déeſſe,
Ce triſte accueil, éclaira la tendreſſe;
Elle oublia ſon immortalité;
Un air riant, une aimable ſoupleſſe,
Vint adoucir ſa ſuperbe beauté.
Et le Berger, vaincu par cette adreſſe,
Tombe à ſes pieds, s'écriant, tranſporté:
» Quel changement! Qu'elle félicité!..
» Grace à l'Amour, vous n'êtes plus Déeſſe!..
» Et je répons de ma félicité.

MADRIGAL.

Lorſque l'Amour mépriſoit mes ſoupirs,
Tendre & ſoumis, je chantois ſa puiſſance...
Ce Dieu plus doux enfin me récompenſe,
Et rien ne parle encor de mes plaiſirs.
Pardonne, Amour! dans l'ombre du ſilence,
Si j'ai caché les biens que tu me fais:
C'eſt au myſtère, à la longue conſtance,

Qu'on doit un cœur digne de tes bienfaits!
Le mien, brûlé, percé de mille traits,
A ſes tranſports peut, à peine, ſuffire.
Je jure, Amour, de ne changer jamais!..
Que ne te puis-je aſſurer de *Théonire*?

AUTRE MADRIGAL.

Oui, j'adore *Théonire*; & ma fatale ardeur
S'accroît à chaque inſtant, rien ne peut la détruire.
Pour briſer mes liens, pour finir mon martyre,
Je n'ai que la raiſon... Et l'ingrate *Théonire*
A pour elle l'Amour, ſes charmes, & mon cœur!

N. B. Ceux qui ne connoiſſent pas les vers que nous avons cités au commencement de cet article, nous ſauront gré de les trouver ici :

Aux Autels du Tyran des Monts,
D'une tremblante main, je conſacre ma lyre.
Je ne chantois que pour *Théonire*;
Théonire a vû les ſombres bords!

Tendres concerts, charmant delire,
Faites place à d'autres transports :
Une douleur muette & sombre,
Des larmes qui partent du cœur,
Ne chercher, ne sentir, ne voir que mon malheur
Voilà le seul tribut que je dois à son ombre.
Soyez les garants de ma foi,
Lieux redoutés où repose sa cendre !
Il n'est plus, désormais, d'autres plaisirs pour moi,
Que les pleurs, qu'en secret, je viens ici répandre.

Jean-Baptiste-Louis Timoléon, Marquis *de Rochemore*, né en *Sologne*, a aimé la *Thémire* dont il s'agit, (la célèbre *Mademoiselle Jouvenet*, Actrice de l'Opéra,) jusqu'à mourir de douleur, après l'avoir perdue.

C'est dans les premiers momens de son désespoir, qu'il fit les derniers Vers qu'on vient de lire, & qui expriment avec autant de force que de naturel, tout ce qu'une âme, vraîment tendre, jointe à une imagination vive, sont capables d'inspirer de touchants.

Tous ceux avec qui il a vécu l'ont regretté, preſque autant qu'il a regretté *Thémire*, dont il nous a laiſſé le portrait dans les Vers ſuivans :

Thémire eſt belle, & trop belle,
Douce & fière en ſon maintien ;
Tant d'attraits brillent en elle,
Qu'on ne ſait dire combien.
Elle eſt ſenſible & cruelle,
Et rien n'attache ſi bien !

Je lui peins mon cœur fidèle,
Si tendre & digne du ſien :
» Je vous aime auſſi, dit-elle :
» Eſt-ce ne promettre rien !
Elle eſt ſenſible & cruelle ;
Et rien n'attache ſi bien !

Que par magie on reprenne,
Un cœur qu'elle fait gémir ;
Tout un ſiècle on le promène,
Sans rencontrer le plaiſir.
On retourne à l'Inhumaine,
La voir, l'aimer, & ſouffrir !

C'eſt grand abus de pretendre
Fuir qui ſait trop nous charmer :
Le cœur ne ſait où ſe prendre,
Langueur vient le conſumer :
» Mieux vaut mourir d'amour tendre,
» Que de vivre ſans aimer.

DISCOURS

D'UN PÈRE, SUR L'ÉCHAFAUD,

A SES ENFANS.

FRANÇOIS COPPOLA, Gentil-homme Napolitain, d'un génie actif & sur-tout amoureux de la fortune, sentant amèrement, que né presque sans avoir de quoi soutenir son nom, tourna si bien toutes ses idées vers le commerce de mer, & y réussit au point, qu'en peu d'années, on le vit possesseur de richesses immenses.

Ferdinand, IV. du nom, Roi de *Naples*, dont les Finances suffisoient à peine à ses besoins politiques & autres, après l'avoir prié de l'associer à son commerce, fit promulguer un Édit,

par lequel : » Il étoit défendu qu'au-
» cun de ſes ſujets eût à débiter ſes
» marchandiſes, que *Coppola* n'eût
» vendu les ſiennes, & que perſonne
» eût à acheter de celles d'autrui,
» que *Coppola* ne s'en fût pourvû.

Il eſt vrai que le Roi s'en trouva ſi bien, que pour s'attacher encore plus étroitement à *Coppola*, il le fit entrer dans ſon Conſeil & lui confia preſque entièrement l'Adminiſtration de ſes Finances.

Mais le Prince de *Calabre*, fils aîné de ce Monarque, dont les projets ambitieux exigeoient tous les jours de nouveaux fonds, ne trouvant pas toujours ſon père dans la diſpoſition de les lui fournir, ne tarda pas à l'imputer à la parcimonie de *Coppola*, contre lequel il ſe livra aux impreſſions les plus ſiniſtres.

Il eſt vrai que *Coppola*, d'autant plus en butte à l'envie & à la jalouſie

plus grands Seigneurs du Royaume, qu'il avoit l'imprudence d'y donner priſe, tant par ſa dépenſe que par le luxe qui n'éclatoit que trop dans les domaines qu'il avoit acquis, ne manquèrent pas de ſeconder la haine du Prince, au point que ce favori de la fortune ſe vit enfin accuſé, non-ſeulement de puiſer dans le Tréſor-Royal, mais encore de connivence avec les ennemis de l'État, pour ſe ménager un appui contre ceux qui pourroient un jour le rendre ſuſpect au Monarque même.

Il eſt également vrai que pendant la guerre que *Ferdinand* eut à ſoutenir contre ceux avec leſquels *Coppola* étoit accuſé d'être lié, ce Miniſtre des Finances, trop convaincu des diſpoſitions du Prince à ſon égard, & en conſéquence retiré dans ſon Comté de *Sarno*, ne venoit plus qu'aſſez rarement à la Cour; & qu'on ne manqua

pas d'interpréter auprès du Roi cette conduite de façon à lui persuader que *Coppola* étoit en effet coupable de ce dont il étoit accusé.

Sur quoi les Conjurés, en exagérant aux yeux du Roi tout ce que lui-même & l'État avoient à craindre d'un homme si dangereux, on parvint sans peine à lui faire adopter le projet d'attirer le Ministre à la Cour, sous prétexte du mariage d'un de ses fils avec une parente du Monarque : piége, vraîment adroit, & dans lequel l'ambitieux *Coppola* ne tarda pas à tomber.

Le jour fixé pour la cérémonie, *Coppola* arrivé à la Cour, avec toute sa famille, superbement parée, attendoit le Roi & la future épouse de son fils, lorsqu'un Officier vint l'arrêter, ainsi que ses enfans, de la part du Monarque, & les conduisit dans la prison du Palais, & que l'on envoya des Commissaires pour s'emparer de toutes les

richeſſes que renfermoit ſon Château de *Sarno*.

Elles étoient trop conſidérables pour manquer l'occaſion de l'en dépouiller en qualité de criminel de lèſe-Majeſté. Auſſi le procès ne fut-il pas long. L'exécution de *Coppola*, condamné à perdre la tête, ne fut retardée pendant près de ſix mois, que pour prendre connoiſſance de toutes ſes richeſſes, ainſi que des lieux où elles pouvoient être cachées. Ce ne fut, en effet, que le 15 mai 1487, que l'infortuné Comte parut ſur l'échaffaud, avec un livre de prières à la main, & une chaîne au col, diſant à ceux qui le conſoloient : » qu'il mourroit content, s'il pouvoit » avoir la conſolation de voir, pour » la dernière fois, ſes enfans ! »

Ils arrivèrent, quelques momens après ; & ſi-tôt que ce tendre & malheureux père les apperçût, il ſe leva,

quoique avec peine, leur tendit les bras, & s'évanouit *.

Le Comte, ayant repris ſes eſprits, & ſe ſentant la force de parler, leur adreſſa le diſcours ſuivant, d'autant plus touchant & d'autant plus fait pour être cru, que

Qui n'a plus qu'un moment à vivre,
N'a plus rien à diſſimuler.

» Mes enfans, ce n'eſt pas ſans ſujet » que j'ai deſiré de vous voir, avant » que de finir cette miſérable vie; » étant raiſonnable que moi qui vous » ai donné l'être, j'emploie ce qui me » reſte de momens à vous enſeigner » les moyens de la conſerver.

* » Certes c'étoit (dit l'ancien Auteur) un miſé- » rable ſpectacle de voir le père & les enfans s'embraſſer » en ce lieu, ſi étroitement: Le frère baiſe ſon frère, » les viſages couverts de larmes, croyant tous être » conduits au lieu du ſupplice, pour être exécutés avec » leur père »!

» Que perſonne ne me diſe, que ſi
» j'euſſe bien vécu, je mourrois à pré-
» ſent injuſtement, parce que je ne
» ſuis pas le ſeul qui ait fait une mau-
» vaiſe fin, s'étant ſagement comporté.
» La fortune, maîtreſſe de la plûpart
» des actions des hommes, ſe prépa-
» rant à donner à cet état, & à la
» Maiſon Royale, une rude ſecouſſe,
» m'a renverſé, moi qui tâchois par
» une prudence humaine, à m'oppoſer
» aux décrêts du ciel !... Mais je
» rends grace à Dieu, puiſqu'il faut
» que, chargé d'années, j'endure cette
» furieuſe tempête. Tout ce qui m'af-
» flige, mes chers enfans, c'eſt que
» je vous laiſſe jeunes, ignorans des
» choſes du monde, & qui pis eſt,
» aſſez grands pour vous ſouvenir de
» votre bonne fortune. Si vous faites
» comme moi, elle n'aura nulle puiſ-
» ſance ſur vous. Et c'eſt ce que vous
» devez faire : ce n'eſt pas le ſeul

» office d'un bon fils, que de plaindre
» la mort de ſon père ; il faut auſſi
» qu'il faſſe ſa volonté.

» On vous a dit, je crois, & vous
» me l'avez ſouvent ouï-dire, que je
» n'étois pas né riche, ni pourvû de
» grands états : mais que pour parvenir
» à une grande fortune, je me ſuis
» haſardé, en mes jeunes ans, au tra-
» fic de la mer, où j'acquis une telle
» réputation, que le Roi m'appella
» près de lui, & m'éleva en l'un des
» hauts degrés de ſa Cour. Mais aveuglé
» par l'amour de la fortune, ainſi
» qu'emporté par l'ambition, j'ai mieux
» aimé la preſſer, avec danger, que
» d'aller lentement, mais plus ſûre-
» ment ; de ſorte, qu'en l'opinion
» d'autrui, ce que j'ai gagné appartient
» au Roi, & ce que j'ai perdu étoit à
» moi !

» Je dis ceci, mes enfans, afin que
» vous connoiſſiez ce que j'ai été, &

» que vous appreniez que les richeſſes » qui s'acquièrent par l'induſtrie, ſont » ſeules aſſurées & durables. Que ſi le » Roi, par amitié, par compaſſion, » ou par votre mérite, vous rétablit » en la grandeur où je comptois vous » laiſſer, faites que vous croiyez que » ce que vous aurez ſoit à lui, non à » vous; & que ce que vous poſſéderez » puiſſe être expoſé aux mêmes haſards, » que ce que j'ai poſſédé.

» Faites donc en ſorte, mes enfans, » que vous ne dépendiez que de la » ſeule vertu; & tenez toujours pour » vrai, que ce peu dont vous jouirez » par ſon moyen, vous profitera da- » vantage que tout ce que vous pourrez » acquerir par la libéralité d'autrui. Elle » ne manque jamais à ceux qui ſuivent » ſes Loix, & ne leur eſt jamais chi- » che; elle eſt abondante en récom- » penſes. Soyez ſûrs, dis-je, qu'il vous » ſera toujours plus honorable, &

» moins dans le cas de l'envie, de
» recevoir des honneurs, & faveurs
» d'autrui, que de les rechercher.

» Ne penſez plus, ſur-tout, à ce
» que vous comptiez être ces jours
» paſſés, c'eſt-à-dire, proches parens
» du Roi, tandis que demain vous ſe-
» rez réduits au niveau du commun des
» hommes; attendu que vous recevrez
» plus de contentement d'honorer le
» Souverain avec eux, que d'être ho-
» norés avec lui.

» Faites donc, je vous en ſupplie,
» mes chers enfans, que cette afflic-
» tion d'aujourd'hui, ſoit un chemin
» qui vous conduiſe à la magnanimité
» & à la vertu, non au déſeſpoir, ni
» moins encore au mal, & qu'elle
» vous excite à juſtement acquerir ce
» qu'on vous ravit aujourd'hui par injuſ-
» tice. Faites que la crainte de Dieu,
» & non celle des hommes, vous tienne
» non-ſeulement en vos adverſités, des

» mais encore en vos bonnes fortunes ;
» car si vous faites autrement, il vous
» en arrivera comme à moi.

» Et afin que vous vous en souveniez,
» vous, *Marc*, prenez cette chaîne,
» au lieu de la grande Seigneurie que
» vous attendiez de moi. Et vous,
» *Philippe*, qui étiez destiné aux gran-
» des Prélatures, prenez ce livre de
» prières : c'est peu de chose, à la
» vérité, pour l'espérance que j'avois
» conçue de votre avancement, & pour
» ce que j'ai travaillé dans ce monde !
» Mais c'est assez pour un homme qui
» voit à ses côtés les Bourreaux, & mê-
» me beaucoup, eu égard à la condition
» misérable où vous pourrez être ré-
» duits après ma mort !

» C'est pourquoi, si vous ne vous
» disposez pas à demeurer fermes, &
» toujours unis d'amitié, à aimer &
» servir Dieu, par le moyen de l'orai-
» son, & des bonnes-œuvres ; ne pen-

» ſez jamais, vous *Marc*, à recouvrer
» les biens que vous perdez aujour-
» d'hui; ni vous, *Philippe*, à parvenir
» aux dignités Eccléſiaſtiques auxquelles
» vous paroiſſiez deſtiné ».

Le Comte ayant fini, embraſſa tendrement ſes enfans, leur donna ſa bénénection, & tomba ſous le fer du Bourreau.

Avec des ſentimens tels que ceux-ci, où tout reſpire le courage, la candeur, la réſignation la plus décidée; avec le reſpect que *Coppola* recommande à ſes enfans pour un Roi dont il avoit tant à ſe plaindre; avec cette modération, ſi difficile à garder envers des ennemis déclarés auxquels il devoit ſa perte; & ſur-tout avec un conſtant amour de la vertu, qu'il cherche à inſpirer à ſes deux fils; pourra-t-on douter encore que cet infortuné Miniſtre, en s'exprimant avec tant de ſimplicité, au moment qui alloit terminer ſon ſort;

croira-t-on, dis-je, qu'il pût avoir été coupable d'autres crimes, que de celui d'avoir excité l'envie des Grands du Royaume, ainsi que la cupidité du Prince de *Calabre*, tout puissant sur l'esprit de son foible père, & qu'il n'eût pas été la victime d'une intrigue, adroitement tissue, pour parvenir, en se vengeant de lui, à s'emparer, sous un prétexte spécieux, de son immense fortune ?

AVENTURE COMIQUE,

ARRIVÉE A PIRON.

BIEN des perſonnes, vivantes encore, ſont en état de certifier combien l'Editeur étoit lié avec l'auteur de la *Métromanie* : d'où il ſe flate qu'on aura peu de peine à croire que c'eſt de cet Auteur même qu'il tient l'anecdote ſuivante, ainſi que quelques autres, auſſi peu connues :

Trois jeunes Seigneurs, ayant invité *Piron* à dînet ; on étoit au moment de ſe mettre à table, lorſqu'une jeune Marchande de dentelles, étant venue leur offrir gaîment ſes cartons, on propoſa au Poëte de la faire dîner avec eux : propoſition qui lui plut d'autant, qu'elle étoit auſſi vive que jolie.

Auſſi ne ceſſa-t-il, pendant tout le repas, de la queſtionner agréablement ſur ſes inclinations, ſur ſes occupations & ſur ſon commerce.

La Marchande, qui lui laiſſoit entrevoir, en le flatant, ſans affectation, plus de fineſſe & d'eſprit que le vulgaire de ſes ſemblables, intéreſſoit ſi bien *Piron*, que pour tâcher de la mieux connoître encore, il lui demanda, entre autres choſes, à quoi elle s'amuſoit, le plus particulièrement, le dimanche ? — Oh ! mon cher Monſieur, après le ſervice Divin, lorſque le tems nous interdit, à mes compagnes ainſi qu'à moi, la promenade » (vous en rirez, peut-être ?) nous nous amuſons à jouer, comme nous pouvons, des Comédies, & même quelque fois des Tragédies. — Oh ! c'eſt bien fait cela, ma belle enfant.... Mais peut-on ſavoir quelles ſont les Pièces que vous jouez, avec le plus de plaiſir ? — *Iphigénie*, Monſieur, *Polieucte*,

Andromaque, *le Glorieux*, *le Philosophe marié*, & nombre d'*Ecoles*, de différens titres — Eh! fi donc, Mademoiſelle : ces *Ecoles*, pour la plûpart, ſont de très-ſottes *Ecoles* — Cela pourroit être, Monſieur... Il en eſt pourtant, & plus d'une, qui nous plaiſent fort, & qu'on dit même très-applaudies au Théâtre — Voilà donc où ſe borne votre Répertoire?... Et nulle autre Comédie n'a trouvé grace devant votre petite Troupe? — Pardonnez-moi, Monſieur, il en eſt une dont on nous avoit parlé, que nous avons voulu jouer: mais à laquelle nous nous ſommes vues forcées de renoncer?— Et peut-on ſavoir comment vous nommez celle-là? — Oh! c'eſt le titre, le plus ſingulier, le plus étrange, le plus baroque enfin, qui ſoit peut-être parmi toutes les Pièces connues.... Attendez? C'eſt la... *Manie... latrop... manie...* Au diantre ſoit ce maudit nom—! Seroit-

ce, par hazard, la *Métromanie* — ? Tout justement, mon cher Monsieur.... Ah ! l'ennuieuse & plate Pièce !... elle est farcie tant de mots, que de choses auxquelles nous n'avons pu rien entendre, que nous l'avons plantée là, pour, ma foi, n'y plus revenir «.

On sent quelle dut être, à cette sortie imprévue, la surprise, ainsi que l'embarras de l'Auteur ? Et d'autant plus, que les trois jeunes gens rioient, à gorge déployée, en jouissant des vains efforts qu'il employoit pour avoir l'air de conserver sa bonne humeur.

On ne sait enfin comment se seroit terminé cette scène, si la prétendue Marchande de dentelles, touchée d'avoir poussé peut-être un peu trop loin les choses, & prenant pitié de l'Auteur, ne se fût, tout-à-coup, fait connoître pour l'aimable Marquise *de N****, chez laquelle le pauvre *Piron* ignoroit qu'il dînoit ; & que le déguisement de

la Dame, ainſi que l'extrême foibleſſe de la vue du Poëte, l'avoient empêché de reconnoître.

Mon cher Monſieur! (lui dit-elle, en lui préſentant la main) pardonnez, je vous prie, à cette petite eſpiéglerie de ma part? & avec d'autant plus de raiſon, que perſonne n'eſt, en effet, plus ſincèrement admiratrice, & de la Comédie dont il s'agit, & de ſon Auteur!.. «.

Cette ſcène n'eſt, & j'oſe vous l'affirmer, n'eſt que la ſuite d'une gageure que j'ai faite avec mon frère & les deux parens que voici..... Tous les trois prétendoient, en parlant de votre caractère connu, que de quelque façon qu'on pût vous attaquer, & même du côté de l'amour propre, (ſi naturel à Meſſieurs les Auteurs,) vous étiez toujours ſûr d'une parade, aſſez preſte, & toujours aſſez plaiſante, non-ſeulement pour déconcerter les Agreſſeurs, mais

pour

pour tourner de votre côté les Auditeurs les plus graves.

C'eſt donc à vous-même, Monſieur, (continua, gracieuſement, la Dame) que je remets, en toute humilité, la déciſion de ma gageure; en vous proteſtant, & de très-bonne foi, que quelque que puiſſe être votre arrêt, je n'en ſerai pas moins, ainſi que ces Meſſieurs, enchantée de dîner, gaiement, avec le très-juſtement célèbre Monſieur *Piron!*

— Vous avez gagné! Vous avez gagné, belle Dame! (s'écria *Piron*, en baiſant la plus jolie main du monde.)

Et duſſé-je, à ce prix, m'avouer ridicule,
Je ſai, joyeuſement, avaler la pilule!..
D'ailleurs, qu'eût pu mieux faire, en pareil cas!
Momus,
Pris, au dépourvû, par Vénus?

— Eh bien, Meſſieurs! Ne voilà-t-il pas que j'ai perdu! (s'écria, du ton

le plus gai, l'aimable Marquise) ... Mon cher, Monsieur *Piron*, je ne gage plus contre vous.

Personne n'a peut-être mieux rendu justice à la mémoire de *Piron*, que *M. Imbert* *, dans une Elégie qu'il publia quelques jours après la mort de ce Poëte, toujours aussi gai que vraiment original, & qui fait autant d'honneur au cœur qu'à l'esprit de son Apologiste.

Le soin que nous avons toujours eu de recueillir tout ce qui peut concourir à la gloire de nos bons Auteurs, & sur-tout de ceux avec lesquels nous avons eu le bonheur de vivre, suffira sans doute pour nous faire pardonner d'ajouter ici à ce que nous avons déja

---

* Directeur du *Mercure de France*, dont les Ouvrages estimables, tant en vers qu'en prose, sont généralement aussi connus qu'estimés.

dit de *Piron* dans ce Recueil, quelques paſſages de cette belle & touchante Elégie de *M. Imbert*.

» Le caractère diſtinctif de ce Poëte » (dit-il, dans l'avant-propos) c'eſt » *l'originalité*, qui n'a jamais été » pouſſée auſſi loin par aucun de nos » Poëtes. Cette vérité paroît univerſel- » lement reconnue : on peut même » ajouter que loin de reſſembler aux » autres, il eſt toujours différent de » lui-même. Quoique ſa manière ſe » retrouve dans tous ſes Ouvrages, ſes » Ouvrages ne ſe reſſemblent jamais en- » tre eux; & l'examen de ſon Théâtre, » imprimé, préſente une variété, que » j'oſe dire ſans exemple.

» En effet, parmi ſes Comédies, » quelle reſſemblance y a-t-il entre » les *Fils Ingrats* & la *Métromanie* ? » *Guſtave* ne reſſemble pas plus à » *Caliſthène*; & les *Courſes de Tempé* » offrent par-tout de la molleſſe, de la

» fraîcheur & des grâces, que non-
» seulement on ne retrouve point ail-
» leurs, car il est toujours original,
» mais qui même ne se trouvent qu'une
» fois dans ses Ecrits. Il n'a pas cherché,
» sans doute, à faire de sa Muse un
» *Protée*; mais nous donnant son esprit
» tel qu'il l'a reçu de la nature, &
» n'ayant travaillé, pour ainsi dire,
» que par inspiration, ses Ouvrages
» ont dû se ressentir des impressions
» du tems, du lieu, des circonstances:
» or, la scène a dû varier à l'infini
» pour une imagination aussi vive, &
» aussi ardente que la sienne «.

De l'Elégie, qu'il faut lire toute entière, nous ne citerons que les Vers suivans, qui feront juger des autres:

En parlant du caractère de Piron, voici comme le peint *M Imbert.*

Eh! quel barbare, avec indifférence,
L'eût vu mourir, s'il eût connu son cœur!

Cette gaieté, fille de l'innocence,
Le ton naïf & l'air de la candeur,
L'esprit malin, le cœur sans défiance,
Même crédule & fait pour l'amitié,
Voilà *Piron* : voilà ce qu'à la France,
La mort, jalouse, a ravi sans pitié !

En parlant de ce que pensera de lui la Postérité.

Piron n'est plus !.. Mais son nom, sa mémoire,
Meurt-elle aussi, triste jouet des ans ?
— Non elle vit, elle a vaincu le tems.
Que sur l'airain la main de la victoire
Grave les traits de l'Amant des combats ;
Pour monument *Piron* n'a que sa gloire :
L'airain périt, la gloire ne meurt pas.

P. S. M. *Imbert*, à propos des *Fils Ingrats*, de *Piron*, nous donne l'Anecdote suivante, qu'il dit tenir de l'Auteur même : » Il travailloit ordinairement de » mémoire & il a, non pas lu, mais » récité ses *Fils Ingrats* à l'assemblée » des Comédiens : de manière que la

» Pièce avoit été reçue, avant que » l'Auteur en eût fait un seul vers «.

Nous ajouterons à ceci, quelque chose de plus étonnant encore. » C'est qu'il » en étoit de même de *Crébillon* père, » & que tous les deux étoient *Bourguignons !* «

Nous finirons cet *article*, par cette petite Epitaphe :

Ci-gît *Piron*, aimable & vieil enfant.
Il fut malin, mais ne fut pas méchant !

LE COMBLE DE LA VANITÉ.

ANECDOTE ANGLAISE,

*Ou Extrait d'une Lettre de.... *, à M. le C... de M***, en 1761.*

IL eſt arrivé, la ſemaine dernière, dans notre Port, un de nos Navires, revenant de la côte d'Eſpagne, dont le Capitaine, en paſſant à la hauteur de celles d'Angleterre, vit flotter ſur mer quelque choſe, qu'il prit d'abord pour un coffre, ou pour une caiſſe, pleine de marchandiſes.

Il fit mettre auſſi-tôt la Chaloupe à

* *Le nom de la Ville, d'où la Lettre eſt écrite, ſe trouvant déchiré, nous avons cru ne devoir pas hazarder de le remplacer, au hazard.*

le cercueil, & y ayant appoſé ſon ſcellé, conjointement avec le Magiſtrat préſident à l'ouverture de ce même cercueil, a auſſi-tôt expédié à Londres un Exprès, pour y porter la nouvelle de cette ſingulière avanture, & prendre des ordres pour l'inhumation de ce corps, que tous ces pompeux indices annonçoient être celui de quelque grand Seigneur Anglais.

Après de longues informations pour ſavoir quel pouvoit être la perſonne indiquée par l'inſcription du cercueil, on ſe rappella enfin que les papiers publics de Londres du mois d'Avril dernier avoient fait mention du décès d'un particulier, fort riche, nommé *François Humphray Maredith*, avec cette circonſtance, qu'il avoit ordonné par ſon Teſtament, qu'il ne ſeroit point inhumé ailleurs, que dans les ſables de la côte, appellée *Goodwindſand* : ce qui avoit été, religieuſement, exécuté;

& d'où l'on préſumoit que la violence des vents, de quelque tempête, ou du reflux, avoient déterré d'entre les ſables ce cercueil, & que la mer avoit enſuite emporté.

Ne conviendrez-vous pas, M. le Comte, qu'il faut être bien ſuperlativement Anglais pour avoir à ſa mort, conçu de pareilles idées, & pour les effectuer ?.. Que dire de la fatuité de cet homme, qui, n'ayant ni nobleſſe, ni d'autres titres que ſon opulence, ſe décore lui-même en quittant la vie, de tous les attributs de la plus grande diſtinction qui ſoient en Angleterre ? qui ſe fait embaûmer & traiter comme un Prince, & qui enterre avec lui des richeſſes auſſi conſidérables, dont il a voulu, même après ſon trépas, tirer encore une vanité auſſi préjudiciable à ſes Héritiers que ſouverainement ridicule ?.. Et ſi le fait n'étoit pas auſſi bien conſtaté, ne paſſeroit-il pas, avec

raiſon, pour la fable la plus abſurde & la plus dénuée de toute vraiſemblance ?

J'ai l'honneur &c.

ANECDOTE FRANÇAISE

ET TRAGIQUE,

*Concernant l'Ab***. P***. d'Ex***.*

L'ÉDITEUR, en recevant, il y a quelques jours, de la part d'un ami de province, l'Anecdote dont il s'agit, s'eſt, tout-à-coup, rappellé de l'avoir autrefois entendu raconter, à Meſſieurs *Crébillon* fils, *Saurin*, de l'Académie Françaiſe, & *Monin*, Secrétaire de feu *Mgr. le Prince de Conti*, à peu près de la même façon qu'on va la voir écrite.

Le célèbre *Abbé P****. ſoupoit un jour avec quelques amis, également gens de lettres. Après qu'on eût épuiſé la littérature, & l'hiſtoire du jour, la converſation étant inſenſiblement tom-

bée ſur la morale ; & l'un des Convives ayant avancé, que le plus honnête homme du monde ne pouvoit répondre de ne jamais ſubir les ſupplices réſervés aux grands criminels : ajoutez, (interrompit l'Abbé, avec chaleur) ni même de ne pas les mériter ?

Chacun s'étant récrié ſur cette étrange aſſertion : Oui, Meſſieurs ! (s'écria-t-il, en ſoûpirant) puiſque le mot eſt lâché, je vous ſoutiens qu'on peut très-bien, avec un bon cœur, & l'âme la plus droite, avoir le malheur de commettre un crime, qui conduiſe à l'échaffaud. Je vous crois même aſſez mes amis, & pouvoir aſſez compter ſur votre diſcrétion, pour vous faire ſans crainte une confidence, que juſqu'ici je n'ai encore ôſé faire à perſonne. Malgré quelques égaremens de ma jeuneſſe, vous ne me croyez pas moins honnête homme ?... Eh bien, je me ſuis pourtant rendu coupable d'un forfait, qui pou-

voit légitimement me conduire à la mort la plus ignominieuse !

Chacun crut d'abord qu'il plaisantoit— Rien, dit-il, n'est plus sérieusement vrai : daignez m'entendre, & vous en conviendrez ?

» En sortant du Collége, je devins très-amoureux d'une petite & jolie voisine, de mon âge ; je sus m'en faire aimer, & bientôt en obtenir tout ce que peut desirer un amant. Les suites de ce commerce ne pouvoient tarder à produire des fruits, qui ne firent qu'ajouter à mon attachement pour elle, au point que je croyois un tems perdu celui qui ne me permettoit pas d'être toujours à ses côtés.

Mon père, le meilleur & le plus tendre des pères, mais quelquefois trop violent, me pressoit depuis quelques mois de choisir l'état qui pourroit me plaire le plus. Surpris enfin de mon

indifférence ſur un objet qui lui tenoit au cœur, il finit par m'épier, même par me ſuivre, parvint enfin à découvrir mon intrigue, & menaça même de s'en venger tant ſur moi-même, que ſur ce qu'il appelloit l'ignoble objet de mon attachement, ſi je ne lui donnois ma parole de renoncer à une liaiſon qui ne pouvoit avoir pour moi que les ſuites les plus deshonorantes.

Je connoiſſois mon père, & crus devoir tout promettre, pour appaiſer ſon reſſentiment, ſur-tout contre l'objet de ma tendreſſe. Mais incapable de l'abandonner, ſur-tout dans la ſituation où je la ſavois être, je n'en cherchai que d'autant plus ardemment les moyens, en la ſouſtrayant même aux yeux de ſa famille, de lui trouver un aſyle, où en attendant qu'elle pût impunément être mère aux yeux du monde, je puſſe quelquefois lui porter, dans le plus grand ſecret, tous les ſecours

& les consolations que je croyois si légitimement lui devoir.

Ce fut sur ma vieille & bonne Nourrice que je jettai les yeux, & dont le foible qu'elle avoit conservé pour moi, ne me permettoit pas de craindre un refus.... Et pour ne pas risquer de vous ennuyer de mon histoire, je me borne à vous dire, Messieurs & dignes Amis, que par la prudence, les soins & les attentions de cette bonne femme pour ma jeune amante, nous touchions presque au terme après lequel il me seroit permis de choisir hors de la Ville un asyle plus sûr & plus écarté, où nous puissions jouir l'un de l'autre avec moins d'inquiétude; lorsque le malheur dont je gémis encore aujourd'hui, me fit tomber dans le crime dont vous allez frémir, ainsi que moi.

J'entrois, un jour, & suivant ma coûtume, à nuit close, chez la gardienne de mon Amante; lorsque frappé

par la voix de mon père, accablant des menaces & des propos les plus foudroyans ma jeune amie, je monte avec précipitation dans la chambre où ſe paſſoit cette cruelle ſçène... Et dans quel moment, (grand Dieu!..) dans l'inſtant même où mon père, emporté par l'excès de ſon reſſentiment, avoit le pied en l'air, & prêt à frapper la pauvre créature dans un endroit où les ſuites de cette violence ne pouvoient que l'expoſer à une mort preſque certaine! Le coup funeſte enfin alloit partir, lorſque m'élançant entre les deux parties, le mouvement qui m'emportoit ſe trouva ſi violent, que mon malheureux père, perdant à l'inſtant l'équilibre, alla tomber, à la renverſe, la tête ſur un des chenets de la cheminée, d'où il ne fut relevé, à ce que j'ai ſu depuis (car l'horreur de mon crime m'avoit privé moi-même de toute eſpèce de ſentiment!) d'où il ne

fut relevé (dis-je) par la bonne Nourrice & un Chirurgien ſon voiſin, qu'elle avoit fait appeller, que pour ſubir un premier panſement, qui fit abſolument déſeſpérer de ſa vie, & de-là être enlevé dans une chaiſe à porteur, qui le tranſporta chez lui, où l'on dit à la famille que l'état où il ſe trouvoit n'étoit autre choſe que l'effet d'une chûte, dont il venoit, malheureuſement, d'être la victime.

Le rapport du Chirurgien, endoctriné par ma bonne Nourrice, qui l'accompagnoit, ne pouvant être démenti par le malade, qui donnoit à peine ſigne de vie, n'avoit pas droit d'être ſuſpect à la famille.... Et tel eſt le premier bonheur dont j'eus à rendre grace, dans cet horrible évenement, à ces bonnes gens, ou plutôt à la providence! Le ſecond, & bien plus grand encore, mes Amis: eſt dû à la tendre & noble généroſité de mon digne

& infortuné père, qui, lorſqu'on parvint à lui rendre l'uſage des ſens, après avoir témoigné le deſir de dire deux mots, en particulier, à la Nourrice, lui enjoignit le plus religieux ſilence ſur la vraie cauſe de la ſituation à laquelle il ſe ſentoit prêt de ſuccomber.

Il mourut, en effet, vers la fin de la nuit, & ſans que depuis cette malheureuſe cataſtrophe il ait jamais rien tranſpiré ſur la vraie cauſe de ſon malheur, & plus encore du mien!

Pour comble d'infortune, ma jeune Amante n'ayant pas tardé à m'être enlevée par les ſuites de ſa couche; abimé du poids de mes remords autant que de ma douleur, je courus m'enterrer dans une Abbaye de la Province, très-réſolu d'y paſſer le reſte de mes jours à expier, s'il étoit poſſible, un forfait, auquel je ne pouvois penſer un inſtant ſans horreur!

Mais mon âge, la vive énergie de

mes passions, jointes à un tableau aussi douloureux qu'effrayant, qui sans cesse m'obsédoit, & me déchiroit l'âme, étoient d'autant moins faits pour la retraite à laquelle je m'étois condamné, qu'elle sembloit ajouter encore à la continuité de mon supplice.

De là, mes Amis, la vraie cause de l'inconstance avec laquelle on m'a vu successivement passer par de si différens états ? De là ces préjugés, si vraisemblablement fondés, contre le fond de mon caractère & même contre mes mœurs ! De là, qu'un jour me trouvant enhardi par quelques reproches que me faisoit, sur ce sujet, Mgr. le *Prince de Conti*, j'osai le supplier d'entendre mon Histoire ; & qu'on sait assez les bontés que lui inspirerent pour moi mes malheurs, sans que je vous en renouvelle le détail : seul heureux événement de ma vie ! & que je ferai toujours gloire de devoir au cher *M. Monin*, qui

m'entend; & qui probablement daignera m'en pardonner l'aveu, que je voudrois qu'il me permît de rendre encore plus public. De là enfin ce fond d'humeur mélancolique, & que même dans les momens de joie qu'il m'eſt poſſible d'éprouver ſans réſerve, on voit toujours percer à travers le plaiſir dont momentanément on me voit jouir. De là, finalement, cette eſpèce de vapeur auſſi triſte que noire, de tous tems, ſi répandue ſur mes Ecrits, que vous-mêmes, plus d'une fois, m'avez reprochée, & dont, plus que probablement, je ne me corrigerai jamais.

D'après ce ſeul exemple, (dit, en finiſſant l'Abbé) vous ſerez, je crois, convaincus de la cruelle vérité de l'aſſertion qui m'a, pour ainſi dire, mis dans la néceſſité, pour la prouver, de vous raconter ma déplorable Hiſtoire!

P. S. Cela n'a pourtant pas empêché *Crébillon*, fils, d'imaginer, que l'Abbé

*P****. projettant peut-être de faire uſage de ce trait dans quelque Roman, n'avoit voulu qu'eſſayer, en le leur racontant, l'impreſſion qu'il pourroit faire ſur la Compagnie.

L'Abbé *P***. d'E****. eſt mort vers la fin de 1763, & auſſi tragiquement qu'il ſembloit l'avoir toujours preſſenti.

L'Éditeur, qui a long-tems vécu avec lui, & auquel un frère même du défunt, eſt venu confier le myſtère de cette mort, lui a fait l'Épitaphe ſuivante *.

Ci-gît, qui toujours énergique,
Intéreſſant & pathétique,
Mais toujours ſombre & reſpirant la mort,
Semble, dans ſes Ecrits, avoir prévu ſon ſort!

* Voyez le premier Volume, page 152, du recueil d'Epitaphes, par M. D. L. P***, en trois Vol. *in*-12 *Bruxelles* 1782; & à *Paris* chez *Barrois* l'aîné, *quai des Auguſtins*, où ſe trouve la relation du déplorable accident qui termina la carrière de cet Auteur auſſi intéreſſant qu'eſtimable.

LE VIVANT, CRU MORT.

ANECDOTE FRANÇAISE.

AU tems où l'Éditeur étoit *venu* faire ſon droit à Paris, par bénéfice d'âge *, le hazard l'ayant mis à portée de connoître tout ce que valoit un jeune homme, bien né, nommé *R****., & que le deſir de remplir une charge, depuis long-tems héréditaire dans ſa famille, avoit également attiré dans la Capitale ; cette première connoiſſance n'avoit pas tardée à être ſuivie entre les deux parties, de la plus étroite union.

* En 1733.

A peu près à la même époque, M. *D****., Préſident au Parlement de *B****., à qui, pour cauſe de ſanté, le même voyage avoit été preſcrit, étoit venu deſcendre, avec ſa fille unique, à l'Hôtel *d'Uzès*, rue *Montmartre*, où le jeune ami de l'Auteur, & parent du Préſident, alloit ſouvent lui rendre ſes devoirs, ainſi qu'à la jeune & très-aimable fille du Magiſtrat.

Un jour que M. *de R****., déja ſoupçonné par l'Éditeur d'être épris des charmes de Mademoiſelle *D****, l'avoit quitté, le matin, pour aller dîner à l'Hôtel *d'Uzès*; ce dernier ne l'ayant pas revu le ſoir, & ayant même appris par le maître de leur penſion, qu'il n'étoit pas revenu coucher au logis; l'Éditeur, d'autant plus alarmé ſur le compte de ſon ami, qu'il ne l'avoit jamais vu dérangé dans ſa conduite, prend une voiture, & vole à l'Hôtel *d'Uzès*.

Mais quelle eſt ſa ſurpriſe, lorſqu'en y mettant pied à terre, pour traverſer la longue avenue qui précéde la cour de cet Hôtel, il la trouve remplie par la populace du quartier, que le Suiſſe tente en vain d'écarter, & dont les propos, auſſi coupés que tumultueux, lui font concevoir qu'il vient d'arriver dans ce même Hôtel quelque événement auſſi ſingulier que ſiniſtre !

Après avoir, avec l'aîde du Suiſſe, dont il étoit connu, perçé juſqu'au corps du bâtiment; ſon ami, qui, d'une fenêtre d'en haut, l'avoit apperçu, accourt à ſa rencontre, l'embraſſe, & le fait monter dans un appartement, où il voit une jeune & très-intéreſſante perſonne, évanouie, entourée de quatre femmes qui s'empreſſent de la rappeller à la vie, & ſon ami, plus pâle, & plus effrayé qu'elles, dont les ſoins ſe joignent aux leurs.

La jeune Demoiſelle, revenue enfin

& elle-même, & par le conſeil de l'Aſſemblée, ayant conſenti d'être remiſe au lit; M. *de R****. conduit l'Éditeur dans une chambre voiſine, & lui dit : » Je conçois, mon ami, » tout ce que ce ſpectacle doit avoir » de ſurprenant pour vous !... Ap- » prenez que le Préſident, dont vous » venez de voir la fille, & chez lequel » je comptois dîner hier, étoit, ſans » que je le ſuſſe, depuis deux jours, » tombé dans une eſpèce de léthargie, » contre laquelle tout l'art des Mé- » decins n'a produit d'autre effet que » d'accélérer peut-être la mort du » malade, qu'ils ont en conſéquence » abandonné aujourd'hui, vers quatre » heures du matin.

» M. le Duc *d'Uzès* (continua-t-il) » & ſa famille, étant partis depuis huit » jours pour la campagne, où ils eſ- » péroient que le pauvre Préſident & » ſa fille ne tarderoient probablement

» pas à les aller rejoindre ; jugez de
» ma situation, lorsque seul, avec deux
» de ses femmes, & une de celles que
» Madame la Ducheſſe n'avoit point
» emmenée avec elle, je me ſuis trouvé
» chargé, non-ſeulement d'apprendre à
» Mademoiſelle D*** une auſſi fatale
» nouvelle, mais encore des ordres à
» donner pour tout ce qu'exigeoient
» dans le moment les ſuites d'une ca-
» taſtrophe, auſſi cruelle qu'imprévue !

» Après m'être arraché d'auprès de
» la Demoiſelle que j'ai laiſſée aux
» ſoins des femmes que vous venez
» de voir, je vole à la Chambre du
» défunt, pour conſulter la Garde ſur
» ce qu'il y avoit de plus preſſant à
» faire ?... C'eſt (m'a-t-elle dit) d'en-
» voyer *à Picpuce*, chercher le Père ***
» qui eſt de ma connaiſſance, pour
» prier auprès du défunt, juſqu'à
» l'heure où l'on pourra s'adreſſer pour

» le ſurplus, à la Paroiſſe; & juſques-là,
» je me charge du reſte ».

» Tranquille, à cet égard, je revole
» chez Mademoiſelle *d'A****; & je
» mêle mes larmes aux ſiennes, juſqu'au
» moment, que cédant à la fatigue
» de preſque deux nuits paſſées au che-
» vet du lit de ſon père j'entrevis dans
» les yeux de cette aimable fille, que
» le ſommeil alloit enfin ſuccéder à
» l'accablement où je la voyois avec
» une peine peut-être égale à la ſienne.

» Sûr enfin qu'elle étoit endormie,
» je paſſe dans ce cabinet, où, après
» avoir donné ordre qu'on me réveillât
» à l'inſtant du réveil de Mademoiſelle
» *d'A****, je me ſuis jetté dans ce fau-
» teuil, où tout ce que j'avois eu depuis
» plus de trente heures à ſouffrir, n'a
» pas tardé à me faire bientôt trouver
» le ſommeil.

» J'en jouiſſois encore, mon ami,
» lorſqu'il y a tout au plus une heure,

» qu'aux cris perçans que j'entens partir
» de l'appartement du Président, dont
» vous voyez, d'ici, les fenêtres, je
» m'élance de mon fauteuil, & cours
» savoir quelle en étoit la cause.

» En arrivant au pied de l'escalier,
» je vois, avec terreur, la Garde éten-
» due par terre, & poussant les mêmes
» cris qui m'y avoient attiré!... Je
» passe outre... Mais quel tableau,
» mon Ami!... En entrant dans la
» chambre, je la vois couverte d'eau, &
» un Moine, endormi dans un fauteuil,
» à côté du lit du Président; celui-ci,
» sur son séant, les bras élevés vers le
» ciel, & promenant autour de lui des
» yeux étonnés & hagards!.. Je dois
» vous avouer, ma foiblesse (elle est
» peut-être pardonnable?) mon pre-
» mier mouvement, a été de fuir... Je
» n'ai fait, effectivement, qu'un saut,
» de cette chambre au bas de l'escalier.

» Là, j'ai retrouvé la garde, un peu

» revenue à elle-même, environnée des » Domeſtiques du Préſident, ainſi que » de ceux que n'avoit point emmenés » le Duc ; & qui cédant enfin à leurs » inſtances, avoit entamé le récit de » ſon Hiſtoire, qu'en ma faveur, on » lui a fait recommencer «.

— Je croyois, hélas ! M. le Préſident bien vraîment mort (dit-elle, en ſanglottant) je me ſerois même retirée en conſéquence, ſi je ne m'étois pas, tout-à-coup, reſſouvenue, que faute d'aſſez d'adreſſe à adminiſtrer certain *remède*, je venois de perdre la pratique, très-lucrative, de pluſieurs Accouchées, du plus haut rang.... C'eſt en partant de cette idée, que j'ai obtenu de Monſieur, (ajouta-t-elle, en me regardant) la permiſſion de reſter auprès du défunt, auquel pendant ſa courte maladie, je n'avois été chargée d'adminiſtrer qu'une ſeule fois le *remède* dont il s'agit.

Sur quoi, voyant le Religieux profondément endormi, & trouvant sous ma main l'instrument, ainsi que l'eau nécessaire à mon dessein, j'avoue (& si c'est un crime en effet) j'avoue, dis-je, que je n'ai pu résister à la tentation d'essayer sur quelqu'un, que je croyois mort, quelques nouvelles expériences, au moyen desquelles je pusse tâcher d'acquerir l'adresse nécessaire pour ne me voir plus dans le cas d'être, désormais, renvoyée par les Dames dont j'ai conservé la pratique.... Mais de quel saisissement, de quelle mortelle terreur ne me fuis-je pas trouvée saisie, lorsqu'après la répétition de mes expériences, qui jusques-là n'avoient produites aucun effet qui pût en interrompre le cours; j'ai non-seulement, tout-à-coup, vu jaillir de ce cadavre, un torrent d'eau fétide, dont la chambre est inondée, mais quand jettant un coup

l'œil affrayé ſur ce même cadâvre, j'ai cru le voir revenir à la vie, pour me punir de l'eſpèce de profanation dont je m'étois rendu coupable envers lui !

» Auſſi confus, que vraiment enchanté (continua mon ami) de ce » ſincère & ſurprenant récit, je n'ai » rien eu de plus preſſé, après avoir » raſſuré la bonne femme, que de remonter à la chambre du Préſident; » auquel, après avoir marqué tout » l'excès de ma joie, de le revoir au » nombre des vivans, je me ſuis hâté » de faire apporter tous les ſecours » dont ſa ſituation exigeoit le plus » preſſant beſoin; & après avoir chargé » le plus alerte de ſes gens d'aller rappeller, au plutôt, Meſſieurs de la » Faculté, de revoler chez ſon aimable » & tendre fille, que la nouvelle, par » moi confirmée, de cet heureux

» événement, à l'instant même avoit » arrachée de son lit, pour aller em- » brasser son père ; mais que le choc » des différens sentimens qui depuis la » veille l'avoient agitée, avoit tout- » à-coup fait retomber dans l'état où » vous l'avez vue, en arrivant chez » elle «.

Mon Ami finissoit, à peine, ce récit, qu'averti de l'arrivée des Médecins, il me pria de passer avec lui chez Mademoiselle *d'A**** qui, par lui me connoissoit déja, sans m'avoir vu, & qu'il pria de permettre que je restasse auprès d'elle, tandis qu'il retourneroit chez le Président, pour assister à ce qui s'alloit passer entre eux & le malade, & dont il promettoit de revenir bientôt lui rendre compte.

Il revint effectivement, une demie-heure après, avec ces Messieurs, qui,

tout auſſi joyeux que nous, (du moins en apparence,) apprirent à la jeune Demoiſelle, que le malade qui, probablement, couvoit depuis long-tems un dépôt intérieur, que l'art humain n'avoit pû deviner, eût achevé d'en être la victime, ſans les expériences réitérées que le hazard & l'intérêt perſonnel avoit fait tenter ſur lui par la garde, & dont le réſultat avoit été aſſez heureux pour opérer la révolution, au moyen de laquelle il venoit d'échapper au tombeau.

L'Editeur ajoutera, uniquement, que le malade, après huit jours, au plus, s'étant trouvé parfaitement guéri, commença par conſtituer une penſion viagère de cent piſtoles ſur la tête de ſa garde; de là, partit pour la campagne, avec ſa fille; & que ſix mois après, c'eſt-à-dire, après avoir pris ſa licence, mon cher & joyeux ami ſe vit l'heureux

époux de la charmante Mademoiselle d'A***., unique & riche héritière de l'heureux & bon Président.

Réflexion sur le fait précédent.

Pour qui, de tout cherche les causes,
(i Disoit *Paul*, à certain Dévot :)
Si le hazard n'est rien qu'un mot !
Ce mot opère bien des choses !

*D. L. B****.

TELS SONT LES PRINCES VRAIMENT DIGNES DE L'ÊTRE!

ANECDOTE FRANÇAISE.

MGR. le Prince *de Conty*, trisayeul de celui d'aujourd'hui, ayant été choisi pour commander une de nos Armées, fut obligé de faire des équipages convenables, tant à sa naissance qu'à sa dignité. Mais attendu qu'il n'avoit pas, pour le moment, tous les fonds nécessaires pour les payer comptant, on les paya partie comptant & partie en billets à termes. Le malheur ayant voulu que dans une circonstance imprévue, ces équipages eussent été pillés, il fallut se hâter d'en faire de nouveaux, & que cette nouvelle dépense absorbât les fonds destinés pour achever d'acquitter les premiers.

La campagne finie, & le Prince de retour à Paris ; à l'échéance de l'un de ces premiers billets, le Marchand qui en étoit porteur, & qui comptoit d'autant plus sur son payement, que les billets de Son Alteſſe lui avoient toujours été rembourſés avec exactitude, ſe préſenta à l'Intendant, qui lui dit, nettement, qu'attendu le malheur arrivé aux premiers équipages du Prince, & la néceſſité d'en faire de nouveaux, ne ſe trouvant point, dans le moment, de fonds dans la caiſſe, il le prioit d'attendre qu'il lui en revînt ; mais qu'il pouvoit compter ſur ſa parole, ainſi que ſur le deſir qu'il avoit de le ſatisfaire.

Le Marchand, qui avoit des lettres de change à acquitter, & qui avoit fait fond ſur ce qu'il comptoit recevoir du Prince, après avoir inſiſté long-tems, ſans ſuccès, auprès de l'Intendant, &

d'autant plus affligé qu'il ſe voyoit dans le cas de manquer à ſes propres engagemens, s'en retournoit chez lui, le déſeſpoir dans le cœur.

Son Alteſſe qui, par hazard, étoit à la fenêtre de ſon appartement, au moment que le Marchand traverſoit la cour, avec toutes les démonſtrations des mouvemens qui l'agitoient, touchée de ce ſpectacle fait appeller cet homme, lui demande la cauſe de l'état où il lui paroît être; & inſtruit de la légitimité des plaintes de ce bon homme, fait appeller ſon Intendant, qui ne ſe juſtifie auprès de Son Alteſſe que ſur l'impoſſibilité actuelle où il ſe trouve d'acquitter le billet dont il s'agit.

» Eh quoi, Monſieur! (s'écria le » Prince) Quoi! ſans me conſulter ſur » ce qu'on pourroit faire pour ſauver » l'affront que craint cet honnête Mar- » chand, vous m'expoſez à faire dire,

» & avec raiſon, dans le monde, que
» le Prince *de Conty*, de gaieté de
» cœur, a cauſé la banqueroute d'un
» homme qui lui a fait plaiſir ? N'eſt il
» donc plus chez moi d'argenterie, de
» bijoux, ni de meubles ?... Allez
» Monſieur ! mettez en gage, & ven-
» dez, s'il le faut, tout ce que j'en
» poſſéde ? Faites enfin ſi bien, que
» Monſieur ſoit payé dans les vingt-
» quatre heures ; ſans quoi, préparez
» vos comptes, & gardez-vous de re-
» mettre les pieds chez moi ? «

Le Marchand, auſſi ſurpris que pénétré de reconnoiſſance, étoit tombé aux pieds de Son Alteſſe, qui s'empreſſant de le relever : » Vous ne me devez
» rien, mon Ami, (lui dit-il) ſachez
» qu'un Prince, digne de l'être, pour
» quelque raiſon que ce ſoit, ne peut
» ſe diſpenſer de tenir les engagemens
» qu'il a pu contracter : à plus forte

» raiſon lorſqu'il y va de la fortune &
» de l'honneur d'un particulier, auquel
» il doit quelque ſervice ; & dès-là de
» la reconnoiſſance. «

ANECDOTE HISTORIQUE, ET MODERNE.

En Mai 1788, l'Empereur, étant au Camp de....., avoit donné ordre au Prince *Charles*, fils aîné de M. *le* Prince *de Ligne* (Général, au ſervice de l'Impératrice de Ruſſie) de prendre le détachement néceſſaire pour aller reconnoître la Fortereſſe de *Schabath*, appartenant aux Turcs.

Le jeune Prince ne revenoit pas; & l'Empereur le croyoit, ou mort ou priſonnier, lorſqu'enfin on lui annonça ſon arrivée.

Je vous avois ordonné, (lui dit le Souverain, avec un peu d'humeur) d'aller reconnoître *Schabath*; & il y a deux heures au moins, que vous êtes parti!.. D'où revenez-vous donc? —

De la prendre (lui répondit, du plus grand sang froid, le jeune Militaire) qui l'avoit effectivement prise d'assaut, l'épée à la main.

Sur quoi l'Empereur, aussi surpris que ravi, tant de cette réponse que de la capture, le décora, sur le champ, & en l'embrassant, de l'ordre de *Marie-Thérèse.*

Extrait d'une lettre de M. le Prince DE LIGNE, *père, à un ami, datée de l'Armée du Maréchal* ROMENZOFF, *le 9 Juin 1788.*

Sa Majesté Impériale avoit eu la bonté de me mander combien *Charles* s'étoit distingué à *Schabath.* Voici la charmante lettre que ce brave garçon m'a écrite après son affaire, & que je ne puis ni lire, ni copier, sans verser des larmes d'attendrissement, & d'élévation :

» J'ai eu la croix à *Schabath*. Vous » ſentez bien, Papa, que j'ai penſé à » vous, en montant le premier à l'aſ- » ſaut. «

Je ne connois rien de plus ſenſible, mon Ami, ni de plus ſublime que ces deux lignes là !

Je ſouhaite qu'il ſe paſſe à *Oczakow*, ou au paſſage du *Nieſter*, où je vais dans quelques jours, quelque choſe qui me rende digne de *Charles*.

Je tremble que votre lettre ne me trouve dans la nouvelle *Servie*, ou dans la *Moldavie* &c.

N. B. Ceci eſt d'autant plus modeſte de la part de ce bon Père, qu'on ſait les preuves éclatantes qu'il a données de ſa valeur dans les guerres qu'eut à ſoutenir la célèbre Impératrice *Marie-Thérèſe d'Autriche*.

L'Éditeur n'en choiſira qu'une, qu'il a entendu raconter plus d'une fois à *Bruxelles*, par d'anciens Militaires,

témoins de l'aventure, & qui pourra faire juger des autres :

A la bataille de....., le Prince *de Ligne*, qu'on avoit posté sur une hauteur avec un des Régimens, de son nom, s'appercevant que l'Armée *Autrichienne* commençoit à plier, & que les *Prussiens* marchoient pour s'emparer d'un défilé, au moyen duquel ils se seroient assurés une victoire complette; ce Prince, dis-je en s'écriant; » à moi, *Dragons* de *Ligne* !, Hâtons-nous, mes Amis !.. Si vous » m'aimez, suivez-moi ? « Vole, avec sa troupe, & passe près d'un gros arbre, sous lequel les Généraux de *Marie Thérèse* tenoient conseil, sur ce que, dans la circonstance, il convenoit de faire.

A l'aspect du Prince & de son monde, courant, ventre à terre, & dont un coup de vent venoit d'enlever le chapeau; l'un de ces Généraux lui crie :

» Où diantre allez-vous donc, Prince » de *Ligne*, après avoir ainſi perdu » votre chapeau « ? — Eh ! Meſſieurs, répondit-il, ſans s'arrêter : » Perdons » plutôt le chapeau que la tête. «

Il arrive, en effet, aſſez à tems pour prévenir les *Pruſſiens*, en s'emparant du défilé, qu'il défend aſſez long-tems pour donner aux Généraux le tems de rétablir l'ordre parmi leurs troupes, & pour ſauver l'Armée de Sa Souveraine.

L'Éditeur compte mettre au bas de ſon Buſte :

De ce Prince, en deux traits, ſe peint le caractère ;
Il ſe plaît dans les Camps, & ſait plaire à *Cythère*.

Ou bien :

Digne de ſa naiſſance & de ſa renommée,
De *Ligne* eſt cher à *Mars*, ainſi qu'à *Cythérée* !

N. B. Voyez au Tome 3, page 269 de ce Recueil, l'Epitaphe, que, par gageure, & par anticipation, lui fit l'Éditeur il y a quelques années.

ANCDOTE FRANCAISE.

Concernant FONTENELLE *& la Marquiſe du* PLESSIS-CHATILLON.

PEU d'années avant la mort de ce digne Patriarche de la littérature Françaiſe, l'Éditeur arrivant un jour, vers midi, à ſa porte, y remarque un vieux caroſſe, de vieux chevaux, & un Cocher plus vieux encore.

Il demande à *Jacques*, vieux Valet-de-chambre du maître de la maiſon, ſi ce dernier étoit viſible ? — Non, Monſieur, (me dit-il en ſouriant). Il eſt enfermé, depuis une heure, avec une Dame de ſa connoiſſance ; & dans ce cas, il ne m'eſt pas permis de l'interrompre. — J'entends, mon cher *Jacques* (en ſoûriant également) mais

croyez-vous que cela dure encore *long-tems* ? — Cela dépend de ce qu'ils peuvent encore avoir à ſe dire... Voyez ſi vous pouvez attendre ? & dans ce cas, repoſez-vous ; voici ſur la cheminée, des livres à votre ſervice.

N'ayant rien de mieux à faire pour le moment, l'Éditeur prend un livre, & s'établit dans un fauteuil.

Environ un quart d'heure après, la porte du cabinet s'ouvre, d'où ſort le papa Fontenelle, tenant ſur le poing une grande, ſéche, & vieille Dame, en robe taffetas feuille-morte, & le reſte à l'avenant, qu'il reconduit galamment à ſon caroſſe ; & d'où revenant, à l'Éditeur : Pardon ! (dit-il) mon cher *Picard* ; mais vous ſavez ce qu'on doit aux Dames !.. Ainſi, parlons maintenant de vous, c'eſt-à-dire du fils d'un de mes anciens & bons amis.

Pardon, à mon tour, cher Papa ! lui dit l'Éditeur ; mais oſerois-je, auparavant,

ravant, vous demander, ſi la Dame qui vient de ſortir, eſt pour vous une nouvelle connoiſſance? — Oui-dà! mon ami: depuis l'autre jour; c'eſt-à-dire, depuis la première des repréſentations de mon Opéra *d'Énée & Lavinie*... Miſéricorde! (s'écria le Picard) depuis *l'autre jour*, dites-vous?... Mais j'entrevois un demi ſiècle, tout au moins!— Vous avez raiſon, mon ami; car c'eſt, en effet, en 1690, que j'aſſiſtai dans la loge de Madame la Marquiſe de ***, que vous venez de voir, à la première repréſentation de mon Opéra; & ce qui vous ſurprendra bien plus encore, c'eſt qu'à dater de ce moment, nous n'avons jamais ceſſé d'être amis, & que nous nous voyons toujours avec le même plaiſir. — Ah! cher & reſpectable Papa (s'écria l'Éditeur, en l'embraſſant, avec tranſport) quelle réponſe aſſommante vous me fourniſſez contre les envieux de votre gloire! & ſur-tout

contre ceux qui affectent de faire plus de cas de votre esprit, que de votre cœur! — Non, non, *Picard*, laissez-les en paix : loin de les convaincre, vous les aigririez encore plus contre moi... Il faut pâture à tout ce monde.

Quant à vous, mon ami, travaillez à penser, ainsi qu'à tâcher d'agir toujours de même. C'est le seul moyen d'être heureux, autant qu'ici bas un mortel puisse l'être.

N'oubliez sur-tout jamais la leçon que je donnai toujours aux jeunes gens, que j'ai distingués comme vous :

Soyez poli, même envers vos rivaux;
Sur l'épigramme ayant soin d'être sobres :
Qui sème de mauvais propos,
Ne recueille que des opprobres.

Suite de la même Anecdote.

Qui croiroit que d'après cette leçon, l'Editeur quoique aussi reconnoissant

envers ſon aimable & reſpectable *Mentor*, que pénétré de la vérité, ainſi que de la bonté des conſeils qu'il en avoit reçus, ne pût cependant réſiſter à la tentation de remplir des bouts-rimés qui couroient alors, par cette deſcription ſatyrique de l'équipage de Madame la *Marquiſe D****.

Guidés par un Cocher, fait en Valet de..... tréfle,
Dont tout l'acoûtrement vaut, à peine, une... neffle,
Je vis, hier, au cours, deux ombres de.... chevaux,
Traîner, en clopinant, une ombre de..... caroſſe,
Au cliquetis duquel un aſſemblage..... d'os,
Me ſembloient enfiler le chemin de la..... foſſe!

Mais il eſt tout auſſi vrai que, rougiſſant de ſa turpitude, il ſe promit, très-fermement, que tant que *Fontenelle* & ſa vieille amie vivroient, il n'en feroit part à qui que ce pût être; & qu'il s'eſt ſi bien tenu parole à lui-même à cet égard, que ſans l'Anecdote précédente qu'on vient de lire, &

qui lui a remis cette eſpèce d'eſpiéglerie en mémoire, elle eût, probablement, été enterrée avec lui.

Car c'eſt un péché de jeuneſſe,
Et qu'à m'a honte, je confeſſe,
Qui trouve le monde indulgent,
Sur-tout lorſque l'on s'en repent.

ANECDOTE FRANÇAISE ET COMIQUE.

CETTE Anecdote, que nous avouons, en toute humilité, n'être pas capable d'avoir imaginée, s'étant trouvée dans un Manuscrit du siècle précédent; nous avons cru, quelle qu'en soit le plus ou le moins d'authenticité, qu'elle pourroit du moins, à titre de singularité, amuser quelques instans nos lecteurs.

N... *Rotondis de Biscaras*, nommé à l'Evêché de *Béziers*, étant allé prendre possession de son *Diocèse* y fut harangué, (dit l'Ecrivain anonyme) par la *R. P. Supérieur des Capucins*, de la façon suivante :

MONSEIGNEUR,

Quand j'envisage votre illustre personne, je manque de paroles pour en

exprimer les rares & ſublimes qualités!

Oui, Monſeigneur, ſi les Mathématiciens qui ont juſques ici conſommé tant de veilles inutilement, & épuiſé ſans fruits toute la force de leur génie pour chercher la quadrature du cercle, avoient jetté les yeux ſur votre illuſtre nom de *Rotondis de Biſcaras*, ils auroient trouvé ce qu'ils cherchent depuis ſi long-tems ; & nul mortel ne peut diſputer à votre Grandeur, qu'elle ne ſoit en effet cette quadrature tant deſirée : quadrature, que je ne ceſſerai de publier ; quadrature enfin qui mettra dans la honte & dans la confuſion les plus fameux Profeſſeurs de mathématiques !.... Car, qui ôſera diſputer à votre Grandeur que le nom de *Rotondis* ne ſoit la figure ronde ? Figure la plus utile qui fût jamais.

C'eſt pourquoi, de quelle utilité n'allez vous pas être dans cet heureux Diocèſe, & quelles perfections ne va

t-elle pas remarquer dans votre Grandeur !.. *Biſcaras*, c'eſt la figure quarrée, jointe à la figure ronde !... Oui, Mathématiciens ! c'eſt ce que vous cherchez depuis ſi long-tems ; que dis-je ? depuis tant de ſiècles.... *Biſcaras*, deux fois carré, carré devant, carré derrière ; *Rotondis de Biſcaras*, rond & carré tout enſemble... C'eſt là, oui, c'eſt là, Monſeigneur, la ſeule, la véritable quadrature du cercle ; & ce qui ſe rencontre, ſi miraculeuſement, dans votre illuſtre & très-reſpectable perſonne ! &c. &c.

C'eſt ſans doute à propos de cette fameuſe Harangue, qu'on fit à ce Prélat, l'Épitaphe ſuivante :

Ci-gît un Prélat de renom,
Dont l'âme étoit honnête & bonne,
Noble de plus : mais dont le nom
Fit plus de bruit que la perſonne.

*D. L. P***.*

ANECDOTES,

FRANÇAISES ET COMIQUES.

EN 1733, *MM. de R***., F***.*, & l'Éditeur, tous les trois, à peu près, du même âge, d'humeur auſſi douce que gaie, & dès là tous les trois aimant le plaiſir; étoient arrivés à Paris dans la même vue, c'eſt-à-dire, celle d'y faire leur droit, par bénéfice d'âge, & ſe trouvoient penſionnaires chez le même Procureur au Châtelet, nommé *l'Ep****. où ils avoient été adreſſés, par leurs parens, pour y prendre, ſuivant l'uſage, une teinture de pratique.

On préſume aiſément, en partant de là, & ſur-tout en ajoutant qu'ils avoient le même Aggrégé, homme ſçavant, mais aſſez médiocrement grave; on

preſume, dis-je, que l'objet de leur étude n'étoit pas celui qui les occupoit le plus.

On trouvoit alors dans l'hôtel de *Soiſſons*, ſur le terrein duquel eſt aujourd'hui la *Halle au Bled*, non ſeulement un jeu de haſard, privilégié, appellé la *Roulette*, mais une groſſe Banque de *Pharaon*, dont les ſalles ne déſempliſſoient pas, mais encore un fameux traiteur, nommé *Mongenot*, chez lequel on trouvoit la chère la plus fine, ſur-tout le vendredi & le ſamedi, en poiſſon de mer & autres, depuis douze juſqu'à vingt quatre livres par tête.

Quand la fortune avoit été favorable aux trois jeunes amis, également, amateurs de poiſſon, on augure que les douze livres par tête ne les effrayoit guère. Mais lorſque leur bourſe ne ſe trouvoit pas auſſi bien garnie qu'ils l'euſſent deſiré, ils ſe bornoient à

n'aller chez ce Traiteur que le ſamedi ſoir, où moyennant leur écu de ſix livres, ils ſe trouvoient ſouvent auſſi bien régalés que ceux auxquels le dîner de la veille, ou du jour même, avoit coûté le louis d'or.

Il faut encore, & même néceſſairement ajouter à ceci, que les trois Amis, qui ne cherchoient qu'à rire, ayant eu lieu de remarquer le goût décidé des Pariſiens d'alors pour les nouvelles, s'avisèrent d'ajouter à la gaieté de leurs ſoupers du ſamedi, en compoſant entre eux une gazette, à la main, dans l'intention d'en laiſſer tomber, le lendemain, de leur poche, chacun deux ou trois copies, dans la promenade, alors très-fréquentée, de la grande allée du Palais Royal.

Cette gazette, qui ſe faiſoit à table, & à frais communs, étoit diviſée en trois parties, c'eſt-à-dire en nouvelles politiques, galantes, & bourgeoiſes.

Inſpirées par le plaiſir, exemptes de toute eſpèce d'envie de nuire, on ſent que plus elles étoient ridicules & même extravagantes, plus elles amuſoient, & même enchantoient leurs jeunes Auteurs. Un laquais de l'un d'entre eux, qui écrivoit auſſi vîte que liſiblement, avoit ſa petite table, à quelques pas de la leur; & pour comble de ſingularité, ſans qu'il perdît un coup de dent, copioit chacune de ces nouvelles, à meſure qu'il les voyoit adoptées par les trois Convives, ſauf à les relire, à la fin du repas, pour être revues, corrigées, diminuées, ou augmentées; après quoi, il étoit chargé d'en tenir, pour le lendemain matin, trois copies prêtes pour les joyeux Amis, & de chacun deſquels il recevoit un petit écu.

D'après cet expoſé, l'Éditeur n'entreprendra pas d'entrer dans le détail des ſcènes ſingulières que produiſirent ces nouvelles, des plaiſirs que goûtoient leurs

Auteurs, lorſque les jours ſuivans, en s'approchant des différens groupes, tant du fameux arbre de *Cracovie*, que de *Mantoue* & autres, ils entendoient raconter ces mêmes nouvelles par les nombreux & graves *Gobemouches* d'alors; & ſur-tout lorſqu'on les débitoit encore, bien ſérieuſement, plus de quinze jours après, dans les extrémités de Paris, & dans le pays latin même.

Ce qui pourra peut-être étonner encore un peu plus, c'eſt que les trois jeunes Légiſtes, ſe trouvant enfin dans le cas de ſubir le grand examen d'uſage, pour acquerir la licence; & ayant tout lieu de craindre, pour peu que cet examen fût rigoureux, d'être renvoyés à trois ou ſix mois: c'eſt que l'idée de cette ſingulière gazette leur ſauva ce déſagrément... Et voici comme quoi:

Le fameux Siège de *Kell* occupant alors tous les eſprits des nouvéliſtes de Paris, les deux amis de l'Éditeur qui

avoient des parens dans l'Armée Française, après avoir été prévenus par eux, leur faisoient part des événemens les plus intéressans & relatifs à cet objet. Sur quoi la nouvelle gazette, dont le fond étoit toujours vrai, mais brodé, romancié & commenté de façon à mériter d'être lue avec intérêt, au point que Messieurs les Professeurs, passant à cette lecture, la moitié ou les trois quarts du tems destiné à l'examen du candidat, chacun d'eux se tira de ce pas dangereux, & même avec éloges de la part de ces graves Examinateurs.

Il est encore une circonstance relative à cette aventure, qu'on ne croit pas dans le cas de devoir être supprimée : c'est que quelques jours après, l'Éditeur ayant soutenu, *bravement*, à l'aide des argumens communiqués, sa thèse de licence, sortant de la salle des écoles de droit, & rencontrant un Militaire, de bonne mine, qui se disposoit à y

entrer, ne put se refuser au desir de savoir ce qu'il alloit y faire.

C'est (lui dit-on), *M. de Nicolay*, dont l'oncle vient de mourir dans une grande charge, depuis long-tems héréditaire dans sa maison, dont les parens ont obtenu de la Cour qu'elle rappellât du Siège de *Kell* le jeune Colonel que vous voyez, & qui, par dispense, va être mis dans le cas de remplacer le défunt dans la charge dont il étoit revêtu.

A ces mots l'Editeur emporté par la vive gaieté de son caractère, vole au-devant du Récipiendaire, & en se dépouillant de sa robe, lui dit : *M. le Colonel, qui êtes bien soldat, permettez qu'en me débâtant de cet accoûtrement, j'aie l'honneur de vous en embâter !*

Suite des Anecdotes précédentes.

Il est d'usage que les Licenciés, après avoir prêté serment & été reçus en

conſéquence au Parlement ; aillent, en cérémonie, rendre viſite à MM. les Profeſſeurs & Aggrégés, auxquels ils ont eu affaire pour parvenir à ce grade.

Les jeunes Récipiendaires, au nombre de dix ſept, tant de la faculté de Paris que des autres du Royaume, ayant pris jour pour s'acquitter de ce devoir dans l'après-midi, s'étoient raſſemblés pour dîner entre eux chez *Landel*, fameux Traiteur, au carrefour de *Buſſy*, d'où ils devoient partir, en robe & en coiffures magiſtrales.

Les jeunes Licenciés de Paris, dans le courant du repas, s'étant rappellé les petites mortifications qu'ils avoient eu à eſſuyer de la part de quelques Profeſſeurs, & ſur-tout de celle de *M. Desf****, Profeſſeur en droit français, homme éclairé, mais auſſi dur que formaliſte ; leur petit reſſentiment, échauffé par le vin (car on en buvoit alors) leur fit enfanter un projet de

vengeance, assez plaisant pour ne pouvoir manquer d'être adopté par toute l'assemblée, & d'autant plus aisément que le courroux des Professeurs avoit cessé d'être redoutable pour eux.

Que ceux qui ont lû les Mémoires *du Comte de Grammont*, par *Antoine Hamilton* * (& le nombre en est grand sans doute) daignent se rappeller la pompe triomphale de sa marche, en allant un soir au Palais *de White-hall*, faire sa cour au Roi d'Angleterre, escorté par deux cens *Links*, ou galopins des rues, & portant chacun leur flambeau de poix, spectacle assez nouveau pour faire demander aux passans quel enterrement c'étoit ?

Notre cortége étoit, à la vérité moins nombreux, lorsque nous partîmes, à la chûte du jour, de chez *Landel*, pour commencer le cours de nos visites dans

* Tome premier, page 272, de l'Édition de 1749.

le pays latin. Dix sept brouettes sortirent de la cour de ce Traiteur, portant les dix sept jeunes Licenciés, en longues robes de palais, en rabats de marguilliers de paroisse, la tête ensevelie dans les plus énormes perruques qu'avoit pû fournir le quai des *Morfondus*; chacune des brouettes précédée par autant de décrotteurs, le flambeau à la main, & suivies de tous les valets de *Landel*, ainsi que de ceux des jeunes gens qui en fermoient la marche.

Qu'on juge de l'effet que dut produire sur la badauderie parisienne, une procession de cette espèce? & sur-tout lorsqu'arrivant au cloître *Saint-Benoît*, où demeuroit *M. Desf****. on les vit, à la prière du portier, après avoir laissé leurs voitures à la porte, & monter chez ce réfrogné Professeur, à qui ce singulier hommage pensa presque faire tourner la tête!

Il ne reste plus à dire, pour terminer

cette facétie, que les Auteurs, après s'être acquitté des mêmes devoirs envers deux ou trois autres membres de la faculté de droit, dont ils n'avoient pas eu à se louer, se hâtèrent de remonter gaîment dans leurs équipages, & revinrent souper de même chez le bon homme *Landel*, qui en rioit encore dix ans après.

P. S. Ceux des Professeurs qui se croyoient offensés, s'en étant rapportés à *M. Gilbert de Voisin*, alors Avocat-général, sur le parti qu'il convenoit qu'ils prissent en conséquence; ce digne & respectable Magistrat leur conseilla d'en rire les premiers : ce que très-prudemment ils firent. Quant aux jeunes espiégles, ils essuyèrent de sa part une legère mercuriale, dans le cours de laquelle la gravité du Magistrat pensa plus d'une fois se démentir.

SCÈNES SINGULIÈRES.

Extraites d'une Tragédie Anglaise, intitulée la SAINT-BARTHÉLEMI, *ou le* MASSACRE DE PARIS.

Par NATHANAEL LEE.*

Tant la Religion peut enfanter de maux !

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE GUISE, LE CARDINAL DE LORRAINE, MARGUERITE DE VALOIS.

LE DUC DE GUISE, *à Marguerite.*

QUOI ! lorsque l'on m'arrache de vos bras ** ; lorsque forcé par ce respectable *Mentor* de me rendre au

* *L'un des plus célèbres Auteurs dramatiques anglais, mort en 1692.*

** L'intrigue amoureuse de *Marguerite de Valois*,

conseil d'un Roi, fatigué de l'être, de qui pourtant dépend le sort de ma maison ; ô ma chère *Marguerite* ! témoin de mes regrets, en vous quittant, quoique comblé de vos faveurs, ôseriez-vous douter encore de mon amour pour vous ?.. Ah ! calmez-vous, de grace, arrêtez ce torrent de larmes, qui, tandis que je m'efforce à parvenir au comble de la gloire, peut m'entraîner dans le mépris que je redoute, causer ma ruine, & me rendre moins digne de vous ?

MARGUERITE.

Daigne l'entendre, ô ciel !.. c'est parce que je l'aime ; c'est parce que je le préfère à toutes les félicités que peut m'offrir la terre, que le cruel croit voir en moi l'objet de sa ruine ! C'est

---

avec le *Duc de Guise*, fut liée par l'entremise de *Madame de Carnavalet.*

à moi, qu'en langage de cour, le traître ôse avouer la plus coupable ingratitude !.. Vas, tu masques en vain ta perfidie ; je connois trop le cœur des Grands.... Il en est d'eux comme des animaux : le plus foible est toujours leur proye.

GUISE.

Ah ! je vous jure...

MARGUERITE.

Arrête ?.. Garde-toi de jurer, trop cher & trop ambitieux *Guise* ? le parjure est aussi intimement attaché aux sermens de tes pareils, que la damnation qu'il entraîne après lui... Et cependant, dans l'état où je suis, dans l'abyme du deshonneur où tu m'as plongée, je ne puis encore te haïr ! Semblable aux anges criminels, précipités

dans des gouffres obscurs, je lève en soupirant, un œil timide vers le brillant séjour où je suis née ! J'implore, en gémissant, cette fatale destinée à qui je dois ma chûte ; je la supplie d'être moins cruelle pour toi, & de te faire un avenir moins déplorable que le mien !

GUISE.

Peux-tu douter de ma tendresse ! Moi, qui ne vis, qui ne respire que pour toi ! Tandis que tous mes vœux, tous mes desirs (que dis-je, hélas !) que tous mes mouvemens n'ont, pour objet, que l'adorable *Marguerite* ?... Mais c'est trop peu pour elle, je le sens... (*au Cardinal*) Partez Seigneur ? dites au Roi, dites à son conseil, que je me trouve indisposé ?.. Quelque important que ce jour soit pour moi, je le consacre à ce que j'aime.

MARGUERITE.

Qu'entends-je ?.. (*avec chaleur*) Non, Seigneur ? Non : c'en eſt trop !.. Vous irez au Conſeil : Votre Amante ouvre les yeux, & ſent qu'il le faut... Je ne ſais cependant quel ſubit & noir preſſentiment vient, tout-à-coup, accabler mon âme !.. Ah ! ſi tu me trahiſſois, il n'eſt grandeur, couronne, empire, celui même de l'univers, qui puiſſe conſoler ta *Marguerite*, ni la préſerver du tombeau.... Ah ! *Guiſe*, ah ! reſpectable Cardinal, vous voyez l'excès de ma foibleſſe ?.. Oui, j'aime, & je le jure ſans rougir, plus que femme n'aima jamais !... Sans toi, *Guiſe*, comme avec toi, nul repos pour ta *Marguerite*.... Adieu, cette ardeur effrénée dégénère en fureur.... (*avec attendriſſement.*) & cependant je te quitte, & m'arrache à toi ! (*elle ſort.*)

GUISE.

Adieu, divine *Marguerite* !.. Mais pourquoi m'attendrir ainſi, puiſque dès ce ſoir même je retrouverai dans ſes bras tous les plaiſirs dont je viens de jouir ?..

MARGUERITE, *en rentrant.*

As-tu pu me quitter avec tant de froideur ?... Peut-être hélas ! ne nous reverrons-nous plus ?... Tu m'as pourtant marqué quelque tendreſſe, en me baiſant la main ?.. Mais tu ne l'as que foiblement ſerrée ?... Ah ! tu devois, ainſi que moi, frémir, au moment de notre ſéparation ; & d'un œil, auſſi tendre, auſſi avide que le mien, dévorer (ſi je puis m'exprimer ainſi) ta *Marguerite* ?.. Mais ta flâme, moins vive, & bien moins ſentie que la mienne, cède aux affaires de l'état qui vont t'occuper tout

tout entier, & te permettront peu le ſouvenir d'une Amante, dont le dernier ſoupir prononcera par-tout ton nom!... Adieu, cruel!

SCENE II.

LE DUC DE GUISE, LE CARDINAL.

LE CARDINAL.

VIT-ON jamais d'Amante plus extrême? Tout en elle eſt tranſport!... Par quels moyens, Seigneur, l'avez-vous donc ſû conduire juſque-là?

GUISE.

Les cauſes de l'amour ſont innombrables, & ſur-tout chez la femme.... Peut-être ai-je, à ſon gré, ſû rompre quelque lance dans un tournoi, Peut-être ai-je ſû l'étonner, en me voyant,

comme il m'arriva quelquefois, me précipiter, tout armé, dans *la Seine*; ou *la Loire*; & prendre plaisir à nager contre le courant du fleuve... *.

Il est pourtant vrai que si mon âme étoit aussi sensible qu'on le croit, ses charmes personnels l'emporteroient dans mon esprit sur ceux de cette *Cléopâtre* même, autrefois si vantée.... Oui! cette Reine même, dans le riche & voluptueux appareil de sa barque dorée, étoit moins séduisante mille fois, que *Marguerite*, dans son lit, la nuit dernière!... Touchée, ou plutôt pénétrée de mon retardement involontaire, son appartement, par ses ordres, étoit tendu de noir; son lit, tous ses ajustemens, ses draps même, en relevant l'éclat de sa blancheur...

* C'est, en effet, ce que les Mémoires du tems disent lui être arrivé, plus d'une fois, & sur-tout à *Blois*, en présence de la Cour entière.

Quels étoient donc les hommes de ce tems là!

LE CARDINAL, *en l'interrompant.*

Ah ! Seigneur, qu'allez-vous dire ?..

GUISE, *sans y faire attention.*

Que la chaleur de la saison laissoit voir avec assez de charmes pour ébranler le plus austère *Anachorète*, & le faire sourire, à la vue de tant de merveilles ! ,

LE CARDINAL.

Brisons sur ce discours, Seigneur, si vous ne voulez me fâcher ?.. non pas à cause du péché, qui n'est, au fond, que ce que la conscience le fait être ; mais parce que j'aimerois mieux vous voir vingt femmes pour maîtresses, que de vous croire amoureux d'une seule... Eh ! parcourez, à votre gré, les fastes des grands hommes, si vous en exceptez le foible *Antoine*, vous en trouverez à peine encore un qui

ait long-tems fléchi devant cet espèce d'idôle !

GUISE.

Avant que de me censurer, commencez par me mieux connoître ?.. Je suis Amant, je le confesse ; mais plus ambitieux encore. Je prétendois même épouser *Marguerite*. Mais *la Cassiopée* moderne *, & son *chien* ** de Duc *d'Anjou*, sont deux constellations opposées à mes vœux, & qui traversent tous mes projets. Le Roi même est indisposé contre moi : car, pas plus loin qu'hier au soir, comme j'entrois au bal de la Régente, il me demanda, durement, ce que je venois faire au

* *Cassiopée*, femme de *Céphée*, Roi d'Egypte, & mère *d'Andromède*, fut (dit la Fable) changée en une constellation, que *les Arabes* ont appellée *Chaise Royale*.

** Autre allusion à la constellation du *Chien céleste*, qu'on nomme autrement *Sirius*.

Louvre ?— Y ſervir Votre Majeſté (lui répondis-je) — Allez (repliqua-t-il, avec aigreur) le Roi n'a pas ici beſoin de vous.

LE CARDINAL.

Ceci n'eſt que trop clair !.. Il faut donc, néceſſairement, vous détacher de la Princeſſe... Je ſuis même chargé, je vous l'avoue, de vous apprendre qu'on la deſtine pour épouſe au jeune Prince *de Navarre*; & que c'eſt ſur ce fondement que s'élèvent, dans le ſecret, les redoutables batteries que l'on deſtine à foudroyer les *Huguenots*.

GUISE.

Seigneur, ou je me trompe, ou c'eſt la ſuite des conſeils du Duc d'*Albe* *,

* *Don Pédre de Tolède*, Gouverneur des *Pays-bas*, pour *Philippe II*, Roi d'Eſpagne, qui, pour cauſe de Religion, fit périr plus de vingt mille *Flamans*, par la main du Bourreau.

Je crois le voir, je crois l'entendre encore aux conférences de *Bayonne*, lorsqu'avec ſon viſage auſtère, il diſoit à la Reine & à ſon fils : « Ne tendez » vos filets qu'aux gros poiſſons ; mé- » priſez les petits. Faites ſauter les » têtes les plus élevées, & ne redoutez » rien des autres. »

LE CARDINAL.

Ainſi, Seigneur, vous quitterez donc *Marguérite* ?

GUISE.

Quelle périſſe mille fois, pourvu que *Coligny* puiſſe tomber dans leurs filets !... O quelle pêche ce ſeroit ! Quelle Baleine, cher Prélat, que ce déteſtable Amiral !.. Quel plaiſir de voir le monſtre épuiſer vainement toutes ſes ruſes pour échapper au piège, où *Médicis* l'eût fait tomber !... Dût

Marguerite, en elle ſeule raſſembler tous les plaiſirs du monde entier, je la vendrois, & mon âme avec elle, pour acheter une telle vengeance !

LE CARDINAL.

Seigneur, parlez plus bas !.. Vous ſavez où nous ſommes !

GUISE.

Qui, moi ! lorſqu'il s'agit de *Coligny* ? lorſqu'il s'agit du meurtrier de mon père ?... Héros, trop digne de mes pleurs * ! Ton fils pourroit parler froidement de ton aſſaſſin ?... Non : duſſé-je périr mille fois, je veux porter ſi haut le juſte cri de ma vengeance, qu'il frappe juſqu'au haut des cieux ton ombre glorieuſe !.. Que ne puis-je, dans mes yeux, deſſechés par mes

* *François de Lorraine*, aſſaſſiné par *Poltrot*, à l'inſtigation (dit-on) de *Coligny*.

pleurs, porter la mort la plus cruelle, & la lancer en traits de feu sur le coupable auteur de tant de maux ! Les terminer par son trépas ! Le poignarder au sein des voluptés les moins vulgaires ; ajouter la damnation à son supplice ! Perdre enfin, à la fois, le corps & l'âme du perfide !

LE CARDINAL.

Vous oubliez que le Roi vous attend... Partez, Seigneur ?

GUISE.

J'y cours, Seigneur..... Mais puissé-je, en mourant, éprouver le destin *d'Hérode ;* ou, comme le foible *François II*, périr par la main d'un valet *,

* On a prétendu qu'*Ambroise Paré*, Chirurgien de *François II*, avoit empoisonné l'oreille de son Maître.

ſi, tant que je reſpirerai, je ceſſe un ſeul inſtant de travailler à ſa ruine !

(Ils ſortent.)

SCENE III.

Le Théâtre change, & repréſente la Salle du Conſeil, avec une table & des flambeaux. On voit, dans l'enfoncement, une chambre, où le DUC D'ANJOU *paroît endormi.* CATHERINE DE MÉDICIS *paroît le quitter, à regret, & s'approche ſur le devant du Théâtre.*

CATHERINE DE MÉDICIS.

DORS, dors, mon cher fils ! tandis que je veille pour toi... Les roues du char fatal que je deſtine à tant de morts, ſe ſentent trop enfin de la foibleſſe de leur guide : ſon poids eſt trop léger pour un ſiège ſi chancelant ; il porte

un pas mal assuré dans la carrière qui l'effraye !.. Violent, soupçonneux, & d'un caractère indécis, *Charles* me fait toujours trembler... Mais, ô *Charles !* Quel que tu sois, apprends à te laisser conduire, pas à pas, dans cette route ténébreuse : où les éclairs de mon redoutable pouvoir, que le bruit ne suivit jamais, vont te précipiter, & te confondre, de nouveau, dans la masse commune à tous les Etres !... Et ce sera pour toi, mon cher *d'Anjou !* pour que l'unique & digne objet de ma tendresse maternelle, & qui seul réunis mes vœux, puisse monter au rang suprême, dût le sort d'*Agrippine* * être la récompense de sa mère !... Mais j'apperçois *Charles*, avec son nouveau favori ?.. Écartons-nous un peu....

---

* *Agrippine*, après avoir commis les plus grands crimes, pour élever son fils *Néron* au trône des *Césars*, périt enfin par les ordres mêmes de ce fils dénaturé.

Il eſt peut-être bon de les entendre, ſans qu'ils s'en doutent...

SCENE IV.

LE ROI, ALBERT DE GONDI, CATHERINE DE MÉDICIS, cachée.

LE ROI, *d'un air ſombre & rêveur.*

ALBERT?

ALBERT.

Seigneur.

LE ROI.

Je crois que vous m'aimez?

ALBERT.

Plus que ma vie!

LE ROI.

C'eſt beaucoup dire !.. Je veux pourtant bien vous en croire... Ma mère, dès long-tems, s'eſt fait un grand nom dans le monde ; & ce grand nom influe ici ſur tout... Mais, cher *Albert*, elle a des idées bien cruelles ! & j'oſe penſer, entre nous, qu'une femme qui ne s'occupe qu'à détruire l'un par l'autre, les plus fameux guerriers d'un Royaume, pourroit enfin tout révolter contre elle ; & qu'une politique ſi barbare, eſt bien indigne d'un grand Roi !

ALBERT.

Qui peut, Seigneur, vous engager à me parler ainſi ?

LE ROI.

Tu ne le ſais que trop !.. Apprends, mon ami, que les complots ſanglans,

& les conſpirations tramées dans les ténébres, terniſſent à jamais la mémoire des Souverains.... Eh quoi ! faut-il que la grandeur, que l'intérêt, (dût l'univers être le prix de la contrainte qu'on s'impoſe) engagent un grand Cœur à flatter la victime qu'il a projetté d'immoler?... Non, mon cher *Albert*, non ! De là ma haine pour *Brutus*, ce célèbre aſſaſſin, dont retentit par-tout l'hiſtoire, mais que des lâches ſeuls ont pu louer ; qui ſe couvrant de l'ombre de ſes complices, & rampant avec un poignard qu'il cachoit dans ſon ſein, a maſſacré ſon propre père.... Auſſi, c'eſt un forfait, que tout l'art de *Cicéron* même prétendit envain pallier.

ALBERT.

Il eſt vrai que cet Orateur fut toujours beaucoup plus prudent que courageux.

LE ROI.

Achève de m'entendre?.. crois qu'il m'eſt doux de ſoulager mon âme dans le ſein d'un ami tel que toi, de la moitié du fardeau qui l'accable.

ALBERT, *en lui baiſant la main.*

O, mon cher Maître!

LE ROI.

Je te connois, *Albert*: écoute-moi?.. La nuit dernière, dans les agitations d'un rêve affreux, je crois me ſentir, tout-à-coup, preſſé de la ſoif la plus brûlante... J'appelle; & dans l'inſtant je vois venir ma mère, avec une coupe à la main. Je m'en ſaiſis, avec avidité... Mais ciel! je ſens ſa main, froide, tremblante, & crois voir la mort dans ſes yeux!.. La ſoif l'emporte cepen-

dant... Mais la liqueur à peine avoit pénétré dans mon ſein, que je me trouve anéanti; que ma bouche, & mes yeux, ſont autant de canaux, d'où mon ſang coule à gros bouillons; que tous mes pôres, dilatés, couvrent mon corps d'une ſueur ſanglante!.. Conçois, mon ami, ce qu'un tel ſonge avoit d'effrayant pour ton Roi? Quand, pour comble d'horreur, cet ornement que donne la nature, que l'art en vain tente de ſuppléer, & dont nos Rois ont toujours été ſi jaloux; que mes cheveux enfin, ainſi que des feuilles flétries, qu'enlève un vent d'automne, tombent, tout-à-coup, à mes pieds!.. J'écarte, cher *Albert*, oui, j'écarte cette idée, dont frémiroit trop la nature!... Mais ma mère, en un mot, eſt une femme, dont les vues & le génie, auſſi actif que ténébreux, ont peut-être quelque droit de me faire trembler!

ALBERT.

Ah ! de grace, Seigneur, gardez-vous, craignez même de la juger sur des songes toujours plus ou moins trompeurs? Rappellez-vous les tems de votre enfance.... avec quelle adresse elle a su régir votre empire, prévenir les effets du zèle outré de la religion ; contenir le peuple indocile ; en imposer aux grands ; faire avorter les ligues étrangères ; & malgré tout l'épuisement des forces de l'état, déconcerter, & ramener par degrés au devoir, vos plus puissans, & plus ambitieux sujets?

LE ROI.

Comte de *Retz*, dans le tableau que tu viens de tracer, je ne vois qu'un beau champ, dont tu ne montres que les fleurs?.. Mais celle que tu veux défendre, (& que mon cœur défend

bien mieux encore !) n'eſt-elle pas la plus diſſimulée des femmes ? Eſt-il quelque lien ſacré pour elle ? En eſt-il de plus ſanguinaire ? d'eſprit, plus ingénieuſement barbare ? de plus propre, en un mot, à transformer en un vaſte déſert l'empire le plus floriſſant ?.. Mais, j'entens du bruit ? finiſſons.

SCENE V.

Les mêmes Perſonnages,

CATHERINE DE MÉDICIS, LE DUC D'ANJOU.

CATHERINE.

SEIGNEUR, je ſuis exacte ; & le conſeil, que vous avez mandé, pour cette nuit, eſt prêt à recevoir vos ordres.

LE ROI.

Ah, Madame ! Sur quel océan de ſang m'avez-vous embarqué ? Quel Souverain forma jamais d'entrepriſe plus criminelle ?

CATHERINE.

Seigneur, ſi l'entrepriſe vous effraye, il faut l'abandonner.... Il faut plier ſous l'Amiral ; rappeller les Huguenots ; chaſſer vos vrais amis, éloigner les Princes, exiler les Pairs du Royaume, oublier de qui vous êtes deſcendu, & le reſpect qu'on doit au Trône. Il faut fouler aux pieds les Loix, proſcrire la Religion, avilir votre Conſeil, & vous hâter d'en former un de Proteſtans... Apprendre enfin à mieux régner, ſur les leçons des Bourgeois de Paris. Seuls Juges, dès long-tems de vos Arrêts, accordez leur enfin le droit de les re-

fondre, en attendant, qu'au premier jour, ils viennent, en tumulte, au *Louvre*, & vous impoſent les conditions ſous leſquelles il leur plaira de reconnoître encore en vous leur Souverain.

LE ROI.

Le Peuple eſt extrême ſans doute, & ne connoît pas de milieu, quand il croit être le plus fort !.. Mais, Madame ?....

CATHERINE, *en l'interrompant.*

Un inſtant, Seigneur,.... *Ludovic de Naſſau* n'a-t-il pas dit, de votre part, à l'Amiral, que vous accordiez votre ſœur au jeune *Béarnois* ?.. Que pour ôter aux *Huguenots* toute ombre même de ſoupçon ſur la ſincérité de vos deſſeins, vous déſiriez que les ſolemnités de cette alliance avec eux fuſſent célébrées à Paris ? Que la paix,

en un mot, y fût jurée & garantie, ſous les ſermens les plus ſacrés ?.. Dédirez-vous, maintenant, *Ludovic* ?... Et dans ce cas, connoiſſez-vous quelques moyens de ſauver votre gloire ?

LE ROI.

Je n'en connois aucun, Madame; & ne conçois pas moins tout ce que nous avons à craindre... car ſi le complot que vous avez formé manquoit ? quelle honte pour nous !.. Juſtes ſujets de la dériſion de l'univers, quel ſort ſeroit le nôtre ! Quel triomphe pour nos ennemis !

CATHERINE.

Vous vous déguiſez mal, Seigneur: ce n'eſt pas là l'objet de votre crainte !.. C'eſt ce qui vous approche de plus près; ce ſont vos amis; c'eſt moi-même que vous craignez ?.. J'ai trop vécu, Sei-

gneur ; je l'apperçois, j'ai trop vécu, puiſque mon ſang, que mes entrailles même, (car c'eſt ainſi que j'ai toujours regardé mes enfans !) peuvent ſe défier de celle qui leur donna l'être.

LE ROI.

Arrêtez, Madame, arrêtez ! .. Pardonnez à mes craintes ; pardonnez aux tourmens de mon âme ſurchargée d'un fatal ſecret, que je voudrois y ſavoir renfermé, comme au plus creux du plus profond abyme ! . , Ignorez-vous, hélas ! combien le *Coligny* m'eſt odieux ? Combien je hais ſes rébelles complices ?

CATHERINE.

Que vous a dit le Cardinal ? ... * Rome eſt-elle contente ?

* Le Cardinal *de Lorraine*, oncle du Duc *de Guiſe*.

LE ROI.

Le nouveau Pape eſt ſatisfait.... J'avois remis à ſon légat, l'anneau que vous ſavez, avec ces deux vers, de ma part :

Ceci vous garantit mon zèle :
Le ſang le prouvera fidèle.

LE DUC D'ANJOU.

Sentence meurtrière, pour les *Huguenots !*

LE ROI.

Et dont le Pape a ſi bien pris le ſens, qu'il nous accorde enfin toutes les diſpenſes néceſſaires pour le mariage de ma ſœur avec le *Béarnois*.

CATHERINE.

Voici le Duc de *Guiſe*, avec le Cardinal de *Lorraine*.

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs,

LE DUC DE GUISE, LE CARDINAL DE LORRAINE.

CATHERINE, *au Roi.*

IL conviendroit, je crois, Seigneur, d'envoyer ſon Eminence à *la Rochelle*, pour faire part à l'Amiral de la guerre contre l'Eſpagne ; afin que les complots formés contre les villes des Pays-Bas, puiſſent être inceſſamment exécutés.

LE ROI.

D'accord, Madame.., Mais, ô ma mère ! Qu'eſt-ce donc, qui me ſerre & déchire le cœur ? Qui trouble mon repos la nuit, & rend pour moi tous

les jours ténébreux ?... Est-ce ma conscience enfin qui, sous la forme d'une louve, avec les traits *de Jeanne de Navarre*, à chaque instant frappe mes yeux, & me glace d'horreur ? Qui, d'autre fois, ainsi qu'un vieux lion, peint à mes yeux *Coligny*, rugit, grince les dents, s'élance, & vient me dévorer ?

CATHERINE.

Soyez homme, Seigneur ? écartez ces noires idées : l'Amiral, égorgé, cessera bientôt d'être à craindre.... Croyez-moi, dis-je, Sire, & calmez-vous. Toujours doutant du mariage qu'on propose, toujours combattu par ses craintes, dût-il ne pas venir avec la Reine *de Navarre*; cette prétendue guerre avec l'Espagne, qu'il déteste, flatera trop sa vanité pour qu'il nous résiste long-tems. Et dût le sort qu'il semble

semble redouter, s'offrir à lui sous un aspect mille fois plus terrible, on le verra bientôt suivre les autres, & ne plus voir le tombeau qui l'attend.

LE ROI.

Sa mort seule, je le conçois, pourra me rendre le repos, dont je tente en vain de jouir !... Tel que ces astres éternels qui brillent sur nos têtes, (ô ma mère !) je crois que je pourrois enfin veiller toujours... Souffrez que je vous en conjure encore ? Que ce fatal secret soit du moins bien gardé ! Qu'il ne transpire rien de ce sanguinaire conseil ?.. Soyons enfin aussi muets que les urnes & les tombeaux ?

LE DUC DE GUISE.

Oui, sans doute, Seigneur !.. Veillons, veillons dans le silence, Seigneur, comme veilleroient les furies, dont le

ressentiment viendroit de tendre un piége à l'univers.

Fin du premier Acte.

N. B. Nous avions cru ce premier Acte suffisant pour faire juger de la manière de l'Auteur Anglais, ainsi que de tout le mouvement, & des grands effets, que peut comporter cette Tragédie, si bien faite pour le goût de la Nation Anglaise.

Mais quelques personnes, aux lumières desquelles nous croyons devoir déférer, nous engagent à y ajouter les scènes suivantes, qu'elles présument ne devoir pas être dans le cas de déplaire, sur-tout aux Lecteurs Français faits pour les accueillir, ne seroit-ce qu'à titre de pièces de comparaison.

ACTE III.

SCÈNE III.

MARGUERITE, à qui l'on a appris qu'elle eſt deſtinée au jeune Roi de NAVARRE, *& le Duc de* GUISE *à la Princeſſe de* PORTIEN, *dont on le lui a dit très-épris, lui dit en le voyant paroître, avec le Cardinal de* LORRAINE:

MARGUERITE.

OSE me regarder !

GUISE.

Je l'oſe.

MARGUERITE.

Lis dans mes yeux, perfide !.. Qu'y vois-tu ?

LE DUC DE GUISE.

Ce que je voudrois voir dans le soleil sur son déclin, si j'avois à mourir la nuit.

MARGUERITE.

Mourir, dis-tu ?... Lâche ! tu n'oserois.

GUISE.

Je n'oserois mourir ?

MARGUERITE.

Pas plus que me regarder.... Tu dois en effet te sentir si coupable, que l'enfer, qui t'attend, doit offrir à tes

yeux tous les ſupplices qu'il te prépare.

GUISE.

En ce cas, le diable eſt du moins ſûr d'un grand homme.

MARGUERITE.

D'un ſeul, dis-tu ?.. Dis, de tous ceux qui te reſſemblent à la Cour : il n'y connoît pas le détail ; il vous prend tous en gros. Ailleurs, un jour, à peine lui ſuffit pour en prendre un : mais ici, dans cette mer de plaiſirs & de crimes, il n'a qu'à tendre ſes filets ; la foule, dans l'inſtant, y tombe !

GUISE.

Cette ſatyre amère, a l'air un peu préméditée.... L'inſulte, pourtant, porte à faux, quand le coupable même nous accuſe.... Oui Madame, c'eſt vous, vous même qui m'avez trompé....

Point d'étonnement affecté ? point de surprise étudiée, Princesse ? Epargnez-vous ces ruses, trop usées pour surprendre *Guise*. Engagez, croyez-moi, votre mère à vous en montrer d'autres : l'école de *Florence*, cette école si digne de lui avoir enseigné l'art des procédés honnêtes, a dû lui en enseigner d'un peu plus fins.

MARGUERITE.

Juste ciel ! Que prétend-t-il dire ? Où tend cet étrange discours ?

GUISE.

Vous le saurez bientôt, Madame... Mais de peur qu'à travers le tourbillon des passions qui vous agitent, vous ne perdiez mon véritable objet de vue ; je vous dis, simplement, que vous êtes fausse ; que vos soupirs, vos larmes, vos langueurs, le comble de vos plaisirs

même, ainſi que vos plus grands tranſports, ſont également faux ; que dans l'excès des plus raviſſantes délices, quand vous vous écriez, que rien ne peut les égaler... parjure, même en ces inſtans divins, vous en imaginez, vous en deſirez de plus raviſſans encore.

MARGUERITE.

Ciel ! Juſte ciel ! eſt-ce à moi qu'il parle !.. (*haut*) Ah, monſtre ! L'enfer même n'a rien de ſi déteſtable que toi !

GUISE, *froidement*.

O femme !

MARGUERITE.

Ah, traître !

GUISE.

O femme !

MARGUERITE.

Ah ! lâche !

GUISE.

Et toujours femme !

MARGUERITE.

Ecoute, indigne *Guise* ! Ose m'envisager, tandis que dans ton cœur, malgré toi pénétré de mon injure, ainsi que de ton crime, je ferai retentir le nom fatal de *Portien* !

GUISE.

De *Navarre*, Madame.

MARGUERITE.

De *Portien*, te dis-je !

GUISE.

De *Navarre*, encore un coup.

MARGUERITE.

Tu mens, indignement, perfide : celui de *Portien*, de ma rivale, de ta veuve enfin... Ah, Dieu ! c'eſt moi, c'eſt moi, que l'on trompe, & que l'on trahit... pour une veuve !.. Et *Guiſe*, c'eſt lui qui fait cet imbécile choix !.. Vas, je te hais mille fois plus que je ne t'aimai jamais.... Et pour jamais je te bannis de ma préſence.

GUISE.

Ne craignez rien, Madame : il vous fuira, cet Amant déteſté ; il ſaura ſe bannir lui-même ; rien, déſormais, ne peut le ramener à vous : ne comptez plus, que ſur ſa haine... La vôtre n'eſt qu'une fureur momentanée, que l'emportement d'une femme ?.. La mienne eſt mâle, réfléchie, profondément enracinée dans un cœur juſtement

indigné que vous puissiez lui préférer le jeune Prince de *Navarre*.

MARGUERITE.

C'est une trahison, perfide : c'est une infigne calomnie, dont l'enfer seul, ou toi-même est l'auteur... D'où la tiens-tu ? Parle, cruel ! Ose m'en avouer l'indigne source !

GUISE.

Un mot va vous confondre ; & je vous quitte, pour jamais... Le Roi, la Reine me l'ont dit ; la Cour entière en est imbue... De là, vous eussiez dû sentir que mes attentions pour la veuve de *Portien*, partoient bien plus de mon ressentiment, que de mon inconstance... Mais vous avez d'autres motifs, Madame : *Navarre* est jeune, & peut, un jour, régner ici ! ... L'amour, la gloire, le plaisir (celui même du changement)

tous ont droit de flatter un cœur, que j'ai trop ſû connoître.... Mais c'eſt trop m'avilir... Seigneur Cardinal, au nom de l'amitié, rendez-moi le fatal contrat qui m'uniſſoit avec cette infidelle?

MARGUERITE.

Ah, Guiſe!.. Quel ſeroit, en ce cas, votre but?

GUISE.

De le mettre en pièces, à vos yeux..! (au Cardinal) donnez-moi, dis-je, ce contrat?.. Partez, Madame? Allez?.. Vous ne pouvez plus rien ſur moi.

MARGUERITE.

Non, cruel! Non... Je ne puis te quitter.... O Guiſe! O mon cher Guiſe, non... Tu conſerveras ta con-

quête, dusse être aux dépens de mes jours!.. Ma mère, je l'avoue, m'a parlé de ce mariage... Mais si je n'en ai pas mépriſé la propoſition; ſi tout ce que j'atteſte eſt auſſi vrai, que Guiſe eſt faux; (pardonne, hélas! je voulois dire ingrat) mépriſe-moi, barbare! bannis-moi, pour jamais, loin de ces yeux où je puiſe ma vie!.. Que dis-je? Non: prends plutôt un poignard; plonge-le plutôt dans mon ſein: vas y chercher, vas y percer ce cœur qui t'aime; ce cœur auſſi ſenſible que fidèle; ce cœur, qui, dans l'inſtant même où tu lui fais la plus mortelle injure, n'oſe ſe révolter contre ſon maître; & ſe contente de gémir de ne trouver en toi que ſon tyran!

GUISE

Non, Marguerite, non, mon cœur n'eſt point barbare!.. Tu as ſaiſi le

ſeul moyen de le calmer... Tourne, plutôt, ce poignard, dont tu parlois, à l'inſtant, contre un traître, qui a pu ſe réſoudre à allarmer un cœur comme le tien, en feignant pour ta rivale des ſentimens qu'il n'eut jamais que pour toi?

MARGUERITE, *avec tranſport.*

Quoi! tu n'as fait que feindre!... Quoi! cher Guiſe, tu m'as toujours aimée?

GUISE.

Le ciel m'en eſt témoin!

MARGUERITE.

Je vole dans tes bras!

GUISE.

Ma chère Marguerite!

MARGUERITE.

O mon cher Guiſe !...

LE CARDINAL DE LORRAINE.

Le Duc d'Anjou, Seigneur, ſemble porter ici ſes pas.

GUISE, *à Marguerite.*

Adieu !... Sois ſûre que juſqu'au moment où je verrai ton mariage accompli ; ſois ſûre, dis-je, que malgré le Roi, malgré ta mère, & l'état même, le cœur de Guiſe eſt à toi, ſans réſerve.

MARGUERITE.

Ils peuvent contraindre ma main... Mais ſi toi-même me dis que tu m'es fidèle, leurs menaces, & la mort même, ne forceront jamais mon cœur au mariage qu'ils projettent.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, *seul.*

LE jour renaît enfin !.. L'aurore dore de ſes feux le contour des nuages... Déja l'utile laboureur, le citoyen induſtieux, l'ouvrier vigilant, ainſi que la laborieuſe abeille, ont quitté leur demeure, & vont reprendre des travaux que l'habitude leur rend chers !.. Les rochers les plus eſcarpés, les précipices les plus affreux, offrent aux yeux dans cet inſtant un aſpect agréable ; & la nature, du ſommet des montagnes, ſemble ſourire à l'univers !.. Les oiſeaux, ranimés par l'approche du dieu

du jour, en témoignent leur joie; & leurs chants variés expriment leur reconnoiſſance au viſible auteur de leur être. Le ſoleil même, avec un air riant, ſemble monter ſur ſon char lumineux; & ſenſible au plaiſir que ſon retour inſpire à la nature, verſe abondamment dans ſon ſein tous les tréſors de la fécondité !.. Tandis que le jeune & malheureux *Charles*, toujours enveloppé des plus épais & plus ſombres nuages, ne s'offre aux yeux de ſes ſujets, qu'avec le ſombre appareil de la nuit !... Daignez, puiſſances éternelles! Daignez regarder en pitié, l'involontaire exécuteur de vos décrets!.. Voyez les douloureux tranſports, les déchiremens de ſon âme; & combien il aſpire après l'inſtant de pouvoir appaiſer votre colère !..

SCENE II.

LE ROI, LE GÉNIE DU ROI.

LE GÉNIE.

Charles!.. C'eſt ton Génie, qui, par ordre de l'Éternel, quitte le ſéjour du bonheur ſuprême, pour ſe hâter de mettre, s'il ſe peut, obſtacle à ton malheureux avenir.... Le repentir, s'il eſt ſincère, ne vient jamais trop tard. A peine il naît, que, dans l'inſtant, revêtu de nos larmes, plus prompt que la penſée, il part, il fend les airs; & ſa tremblante main frappe, toujours avec ſuccès, à la porte des cieux... Le tien vient de s'y faire entendre, & ſes triſtes accens ont attendri, ont fait gémir les Anges même... Mais ô *Charles*! Pen-

ſes-y bien !.. Garde-toi de tromper le ciel ! ou n'en eſpères pas plus de grace ?

Catherine de Médicis, *le Cardinal de Lorraine*, *le Duc d'Anjou*, *Albert de Gondi* &c. arrivent, trouvent le Roi, la face contre terre, le relèvent, le font rougir de ſa foibleſſe, avec d'autant plus de raiſon que la bleſſure de *Coligny* a répandu l'allarme parmi tous les *Huguenots*, & que tout eſt perdu ſi l'on n'achève pas l'entrepriſe. Le malheureux Prince eſt enfin forcé de céder, le maſſacre s'exécute, & la Tragédie finit par la ſcène ſuivante :

SCENE DERNIERE.

On voit, de loin, le corps de COLIGNY, *brûlé par la Populace &c.*

LE ROI, CATHERINE DE *MÉDICIS*, LE CARDINAL DE LORRAINE, GONDI, &c. &c.

LE ROI.

DIEU, que d'horreurs !.. O ma mère ! O mon frère !... Barbare Guise !.. Et vous prêtre cruel * ! Ne

* *Le Cardinal de Lorraine. Il ne survécut pas long-tems à la* SAINT BARTHELEMY. *Quelques-uns ont dit » que ce fut après s'être morfondu, pour avoir » été nuds pieds à une Procession* DES PÉNITENS. *» D'autres, que sa mort fut causée par un de ces » flambeaux empoisonnés, que fit porter, à* FON- » TAINEBLEAU, *devant lui,* CATHERINE DE » MÉDICIS.

frémissez-vous pas de faire couler tant de sang ?.. Et c'est le ciel ; c'est la religion, dites-vous, qui l'ordonnent ?.. Conjurez donc, en son nom, écartez donc de moi les *Furies*, qui sans relâche me poursuivent ? Ces ombres pâles & sanglantes, dont je me vois par-tout environné ?.. Défendez-moi du moins du spectre affreux de l'Amiral qui vient me reprocher tant de sermens & de devoirs trahis, à votre infâme persuasion ?

CATHERINE.

Eh, mon fils ! Pourquoi tous ces transports ?

LE ROI.

L'Ange me l'avoit dit : son apparition n'est plus douteuse ... » C'étoit un rêve, disiez-vous ? & je touche à ma fin .... O ma mère, ma mère !

Écoutez-moi, pour la dernière fois; & recevez le conseil d'un fils mourant?,. Hâtez-vous d'arrêter le massacre de mes sujets?... Le ciel me le disoit (malheureux! je le sens trop tard) » *Que la Religion, pour être vraie, doit abhorrer & la fraude & le sang!*

FIN.

NOTICE,

Sur l'Auteur de cette Tragédie.

Nathanaël Lée, né fils d'un Ministre de ce nom, après avoir eu la meilleure éducation, & s'être mis sur les rangs pour remplir une chaire à l'Université de *Cambridge*, piqué de la préférence donnée à un rival, qu'il croyoit valoir moins que lui, se décida pour le théâtre,

où il parut, pour la premiere fois, en 1672, dans le rôle de *Duncan*, de la Tragédie de *Mabith*. *Ciber* dit, que notre Auteur, lisant un jour, au théâtre, à une répétition, un rôle au Major *Mohem* (Comédien) celui-ci, dans l'admiration, s'écria, en jettant par terre le même rôle : » attendu que je » ne me sens point capable de le jouer » aussi bien que vous le lisez, qu'est il » besoin que j'ôse l'entreprendre ? » Et » cependant (ajoute *Ciber*) ce même » Acteur qui avoit fait une si grande » impression sur cet excellent Comé- » dien, lorsqu'il s'avisa de vouloir être » Acteur lui-même, eut si peu de suc- » cès, que désespérant d'en avoir ja- » mais davantage, il se vit bientôt » obligé de quitter le théâtre «. C'est en 1675, qu'il donna sa premiere Tragédie, qui fut suivie de neuf autres, indépendamment de deux pièces du même genre qu'il fit, en société, avec le fa-

meux *Dryden*, en 1684. A la ſuite d'une maladie, ſon eſprit ſe trouvant aliéné, & le Poëte, on ne ſauroit moins riche, il fut conduit à l'hôpital de *Bedlam*, où à la recommandation des amis diſtingués qu'il s'étoit fait, il fut ſi bien ſoigné, que quatre ans après, il en ſortit, après avoir recouvré tout ſon bon ſens. Mais il ne ſurvécut pas long-tems aux chagrins que lui causèrent les intervalles lucides de cette humiliante maladie. Il mourut (dit le même *Ciber*) en 1691, ou 1692. D'autres attribuent ſa mort à une chûte qu'il fit en revenant, une nuit, un peu trop ſurchargé de vin; & cette leçon ſemble être la plus généralement adoptée.

C'eſt pendant ſa détention à *Bedlam*, qu'un mauvais Poëte, ayant eu la cruauté de le railler ſur ſa maladie, en ajoutant » que rien n'étoit plus aiſé » que d'écrire comme un fou «. — Je crois pourtant, Monſieur, (répondit

Lée) » qu'il eſt infiniment plus aiſé » d'écrire comme un ſot «.

On trouve aſſez généralement dans ſes Tragédies ce qui conſtitue l'enthouſiaſme vraîment poëtique. Perſonne n'a ſenti plus fortement ce qu'on appelle l'*Amour-Paſſion*, ni ne l'a peint avec autant d'énergie & de tendreſſe. Le ſage & célèbre *Addiſon* faiſoit le plus grand cas de ſon génie, & prétendoit que nul Poëte Anglais n'eut une verve plus propre au genre tragique, quoique ſouvent trop exaltée, & allant au-delà des bornes du naturel : ce qui probablement, en enflammant par degrés ſon imagination, a commencé par préparer, & décider ſa déplorable maladie.

GÉNEROSITÉ

GÉNÉROSITÉ

PEU COMMUNE.

Même aux rangs les plus bas, on a vu des Héros!

On ſait encore aujourd'hui qu'elle foule de monde attiroit, au tems de la Régence, dans la rue *Quincampoix*, l'Agiotage des Actions. On ſe ſouvient auſſi, ſans doute, que les *Cartouchiens* y firent un butin conſidérable, en eſcamotant de très-riches Porte-feuilles. On ſe rappelle enfin l'ingénieux ſtratagême qu'ils imaginèrent, depuis que, pour plus de ſûreté, on mettoit les Billets de Banque entre la chemiſe & le corps : c'eſt-à-dire, en faiſant foule, de ſerrer les Actionnaires de façon à les ſuffoquer ; & ſous prétexte

de les ſecourir, de leur déboutonner la veſte, au moyen de quoi le Porte-feuille étant bientôt paſſé entre leurs mains, ils quittoient le malheureux, ſous prétexte d'aller au ſecours de quelque autre.

De deux Actionnaires à qui cet accident arriva le même jour, l'un perdit un Porte-feuille de cent mille écus, l'autre environ quinze mille livres que contenoit le ſien; mais toute la fortune de ce dernier conſiſtoit dans ces quinze mille livres.

Cet homme enfin, revenu à lui-même, & trop convaincu de ſon malheur, promène des yeux auſſi humides qu'égarés ſur tous ſes voiſins; les fixe ſur l'un d'eux, dont la phyſionomie lui eſt ſuſpecte, le ſaiſit au colet, & lui redemande ſon Porte-feuille.

Le Filou (car c'en étoit un) craignant l'eſclandre, & de perdre le reſtant de ſa journée, ſe hâte de lui fermer la

bouche, & lui remet en main deux Portefeuilles, que le pauvre Actionnaire reçoit, & de peur de nouvelle escroquerie, se sauve, & va se renfermer chez lui.

Mais quelle surprise pour cet homme, lorsque revenu à lui-même, & qu'il ouvre le Porte-feuille étranger, d'y trouver pour cent mille écus d'effets!

Il regarde d'abord, avec admiration, ce trésor; & ce qui l'étonne le plus, c'est qu'après avoir avidement parcouru toutes ces actions les unes après les autres, sans y trouver aucun endossement qui pût lui en indiquer le vrai propriétaire, il commençoit à en concevoir les plus flatteuses & les moins risquables espérances, lorsque la simple adresse d'une lettre que lui cachoit le fond de ce même Porte-feuille, lui en indiqua, à-peu-près le maître.

Cet homme, né simple & honnête, prend alors & sans balancer, son parti,

vole à l'adreſſe qu'il tient à la main, & demande à parler au maître de la maiſon, qu'on lui dit être fort malade.

Sur quoi il inſiſte, allégue une affaire des plus preſſantes, & s'exprime avec tant de chaleur, que l'épouſe du malade, après en avoir rendu compte à ſon mari, l'introduit dans la chambre où il étoit giſſant, & dans le plus apparent danger de mort.

» Pardon, Monſieur! (lui dit l'arrivant) Mais pourrois-je vous demander, ſi vous n'avez pas perdu un Porte-feuille? & dans ce cas, ſi vous pourriez le reconnoître? — Oui, Monſieur! Oui! (s'écrie le malade, avec toute la chaleur du ſentiment qui l'animoit) — En voici un (replique l'autre, en lui montrant le ſien propre) ſeroit-ce, par hazard, celui-ci? — Hélas, non Monſieur! — Seroit-ce celui que voilà? — C'eſt lui-même! C'eſt lui, mon cher

» Monsieur !.. Oui, c'est le mien, » c'est toute ma fortune ! Et par quel » miracle ? — En ce cas, il faut vous » le remettre ; & je me trouve trop » heureux de vous rendre à la fois & » la fortune & la santé «.

Le malade, aussi pénétré d'admiration que de joie, après avoir entendu de quelle façon son Porte-feuille étoit tombé dans les mains d'un si galant homme, & lui avoir vraiment offert d'en partager avec lui le contenu, se vit obligé d'épuiser les instances les plus pressantes pour lui faire accepter le cadeau d'une petite Montre d'Angleterre, qui se trouvoit alors à la quenouille de son lit.

LETTRE

A L'ÉDITEUR,

Concernant la Révolution ſingulière qui porta la Princeſſe Élizabeth, fille du Czar Pierre Ier. *ſur le Trône de la* Ruſſie.

VOUS me demandez, mon cher Monſieur, les circonſtances particulières d'un événement, preſqu'incroyable, qui étonna l'Europe entière, & dont vous me croyez, dites-vous, plus que tout autre, en état de vous inſtruire?

En m'applaudiſſant de la confiance que vous m'accordez, j'en ſuis d'autant plus flatté que par un effet du hazard, je me trouvois en compagnie avec le

principal agent de cette étonnante révolution, deux heures au plus avant qu'elle arrivât. Mais pour bien entendre le simple & vrai récit que je vous en vais faire, il eſt beſoin, je crois, que je remonte un peu plus haut :

Si, en 1730, à la mort de *Pierre Alexiowitz*, fils du *Czar Pierre le Grand*, ont eût ſuivi les diſpoſitions du Teſtament de l'Impératrice *Catherine Ire*, le Trône de Ruſſie étoit dévolu à la Princeſſe *Élizabeth Petrowna*. Mais le Prince *d'Olgorowki*, & le Comte *d'Oſterman* jaloux de conſerver l'autorité qu'ils s'étoient acquiſe pendant le règne du dernier Empereur, oublièrent indignement la poſtérité du fondateur de la puiſſance Ruſſienne, & appellèrent à la Couronne *Anne*, Ducheſſe Douairière de *Courlande*, en ſuppoſant que *Pierre II*, au lit de la mort, l'avoit verbalement déſignée pour lui ſuccéder.

En 1739, cette Impératrice maria

ſa niéce *Catherine*, fille de la Princeſſe *Anne Iwanowna*, Ducheſſe de *Meklenbourg*, avec *Ulric-Antoine de Brunſwick-Bevern*, beau-frère du Roi de Pruſſe, & mourut en 1740.

Dans les diſpoſitions teſtamentaires de cette Princeſſe, elle n'eut aucun égard à l'ordre de ſucceſſion, ſi formellement établi par le teſtament de l'Impératrice *Catherine Iere*. Loin d'appeller au Trône la Princeſſe *Elizabeth*, ſelon ſon droit, elle oublia même celui de ſa propre niéce, la Princeſſe de *Brunſwick*, & déſigna pour lui ſuccéder, le jeune Prince *Iwan*, fils de cette dernière, âgé ſeulement de deux ans, & lui donna pour Tuteur, ſon favori *Biren*, Duc de *Courlande*, avec un pouvoir illimité. Il n'eſt pourtant pas moins vrai que, ſuivant l'ordre naturel, ce n'étoit que par ſa mère que le jeune *Iwan* devenoit habile à monter ſur le

Trône de Ruſſie ; & qu'il n'y pouvoit légitimement arriver qu'après elle.

Le Duc de *Biren*, ayant bientôt ſuccombé ſous l'énorme pouvoir qui lui étoit attribué, la Ducheſſe Régente, après l'avoir rélégué en *Sibérie*, prit en Souveraine Deſpotique les rênes du Gouvernement de l'Empire.

La Nobleſſe de Ruſſie ſouffre ſon abaiſſement, avec une ſoumiſſion apparente ; mais n'eſt jamais plus dangereuſe que lorſqu'elle ne parle pas. Elle ſe contenta, dans ces circonſtances, de murmurer lourdement, ainſi que de ſe rappeller les droits conſtans & impreſcriptibles de la Princeſſe *Elizabeth*, & de tourner ſur elle des regards mêlés de regrets & de tendreſſe.

Il eſt probable, en partant de-là, que quelques propos ſecrettement hazardés, ont pu donner naiſſance à la conſpiration, qui ne tarda guère à arracher la couronne du front du jeune

Iwan, & à laquelle contribua beaucoup le Marquis *de la Chétardie*, alors Ambaſſadeur de France *à Petersbourg*.

Tandis que tout ceci ſe tramoit, la Princeſſe *Elizabeth*, ſans ambition & réſignée à ſon ſort, vivoit tranquille dans une habitation ſimple & iſolée, qu'on appelloit pourtant le *Palais Italien*.

Elle y avoit, à ſes gages, un Chirurgien, nommé *Leſtoc*, natif *d'Hanovre*, & dont le principal mérite étoit de parler, avec facilité, pluſieurs langues. Tout même porte à croire que cet Allemand fut le premier Auteur, ainſi que l'âme du complot formé en faveur de ſa maîtreſſe; & que ce fut dans la bourſe du Marquis *de la Chétardie*, qu'il trouva les moyens ſuffiſans pour en amener le ſuccès. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le nombre des conſpirateurs gagnés, ainſi que ceux d'autrefois contre *Céſar*, étoient au nombre de trente trois, tant en Bas-Officiers

qu'en quelques supérieurs du régiment de *Bréolwasinosky*.

Quoique leur secret fût exactement gardé, quelques-uns des murmures dont nous avons déjà parlé, étant parvenus jusqu'à la Cour, l'inquiétèrent assez pour que la Duchesse Régente crût devoir envoyer chercher la Princesse *Elizabeth*, afin, s'il étoit possible, d'en tirer quelques lumières sur ce qui pouvoit sourdement se tramer contre son autorité. Mais la fille *de Pierre le Grand* soutint cet assaut avec autant de noblesse que de simplicité; & la fermeté de sa contenance fit perdre à la Régente toute espèce d'idées que cette Princesse eût conçu celle de réclamer ses droits.

Cette entrevue donna pourtant si bien l'allarme aux conjurés, qui ne devoient mettre leur projet à exécution que le 15 Janvier 1741, qu'ils crurent, pour plus de sûreté, devoir le fixer à la nuit du 6 au 7 du même mois.

Beaucoup d'étrangers établis à *Petersbourg* avoient coûtume de ſe raſſembler tous les ſoirs dans la maiſon d'un français, nommé *Batlire*, où il y avoit un billard. Un ſoir, vers dix heures, *Leſtoc* en jouoit une partie avec un particulier, & dans laquelle il s'agiſſoit d'une dixaine de ducats; lorſque, tirant, tout-à-coup, ſa montre: » Oh! » Oh! (s'écria-t-il) Quoi! déjà » dix heures!.... Pardon, Monſieur! » (ajouta-t-il) Mais un malade a » beſoin, dans le moment, de mon » ſecours..... Monſieur, continua-t-il, » en m'adreſſant la parole: jouez pour » moi, de grace? nous nous reverrons » ici demain; & ſoyez ſûr, que la » perte ou le gain, me ſont égaux.«

Leſtoc, à ces mots, ſaute dans ſon traineau, (à ce que j'ai ſu, dès le lendemain, de lui-même) ou plutôt vole au *Palais Italien*, fait placer à côté de lui la Princeſſe *Elizabeth*; & la

conduit, quoique tremblante, à l'*Hôtel-de-France*.

L'Ambassadeur, dans ce moment, s'occupoit à crayonner un dessin, avec des roues, des potences, & dans le lointain un monastère. . .

A la vue de la Princesse : » Madame ! » (lui dit-il) armez-vous de courage ! » Dans une heure d'ici, vous êtes sur » le Trône ; ou voici le monastère où » vous terminerez vos jours. . Quant à » nous (ajouta-t-il) en lui montrant » l'autre partie du dessin, voici la » destinée qui nous attend ! «

La Princesse, à ces mots, remonte dans son traineau, & arrive à la grande garde du Palais de la Régente. Une sentinelle, à cette vue, crie, *qui vive ?* & un tambour se met en devoir de rappeller. Le soldat est tout-à-coup environné par trente conspirateurs, ses camarades ; *Elizabeth* tire son couteau, crève le tambour, marche à la

garde intérieure, dont plus de la moitié lui étoit vendue ; le reſte alors ſe précipite à ſes pieds, & la reconnoît pour ſa Souveraine. On monte, en force, à l'appartement de la Régente & de ſon pupile, qu'on fait monter dans des voitures déja préparées, & qu'on fait partir pour la forteresſe de *Riga*. Les Comtes de *Munich*, *d'Oſterman* & de *Lewenwold*, ſont en même temsarrêtés dans leurs Hôtels, jettés dans des caroſſes, & conduits en *Sibérie*.

Des Officiers, poſtés, dans les casernes, y font proclamer Impératrice la fille de *Pierre le Grand* ; d'autres placés aux environs des Egliſes des différentes religions, & bientôt ſuivis d'autant de populace qu'il avoit été poſſible de raſſembler, y font prêter ſerment de fidélité à la nouvelle & légitime Souveraine : de ſorte que, dans l'intervalle de minuit à neuf heures du matin, le peuple changea de maître,

sans opposition, sans effusion de sang, & au gré de toute la Nation qui, secrettement, détestoit le joug des étrangers; tandis que dans tout autre pays, une secousse de ce genre, eût, plus que probablement, ébranlé les fondemens de la Monarchie.

Vous savez, mon cher Monsieur, combien j'ai l'honneur d'être &c.

C***. D***.

LE PHAETON FRANÇAIS,

Suite de l'Article précédent.

CE que nous joignons à cet article, eſt encore un frappant exemple des grands événemens produits par de petites cauſes.

D'après les obligations très-eſſentielles que devoit au *Marquis de la Chétardie* * l'Impératrice *Elizabeth*, on ſait qu'au ſentiment de la reconnoiſſance réuniſſant celui de l'amitié que lui inſpiroient les autres qualités qu'elle avoit reconnues dans cet Ambaſſadeur, elle s'étoit déterminée, en lui offrant

* Voyez le quatrieme volume de ce Recueil, page 32, où nous avons donné l'hiſtoire ſingulière de ſa naiſſance.

sa main, de partager avec lui un Trône qu'elle croyoit, en grande partie, lui devoir.

Que c'est en partant de cette espérance, que l'heureux Marquis ayant obtenu de cette Princesse un congé pour venir à Paris; après avoir, sans peine, obtenu de notre cour l'approbation nécessaire pour contracter valablement cette illustre & très-utile alliance, loin d'en garder religieusement le secret, (ne fusse que pour prévenir le mécontentement des *Russes*) cet Ambassadeur avoit chargé *d'Hozier*, généalogiste des ordres du Roi, de lui dresser une généalogie propre à rendre moins sensible la disproportion apparente que les jaloux du bonheur du Marquis eussent pû vraisemblablement trouver entre les deux futurs conjoints.

Que tandis que ce même *d'Hozier* s'occupoit fort de la besogne commandée, cet Ambassadeur, après s'être oc-

cupé de ſon côté à ſe pourvoir des plus ſuperbes équipages, ainſi que de tous les bijoux & autres préſens qu'il croyoit devoir faire, en pareil cas, à tous les Seigneurs & Dames qualifiées de la cour de *Ruſſie*, ce Miniſtre les avoit fait étaler, ainſi que tous ceux qu'il avoit reçus de l'Impératrice, ſur une grande & longue table de la galerie de ce Généalogiſte, où ils étoient expoſés à l'admiration des curieux d'un ſpectacle auſſi brillant que peu commun.

Ce fait ſans doute auroit peut-être droit de paroître plus que douteux pour la génération préſente, ſi nombre de perſonnes vivantes encore, & au nombre deſquelles l'Éditeur de cet Ouvrage pourroit peut-être avoir quelque droit d'être compté, n'étoient en état d'en certifier l'exacte vérité.

Mais ce qu'on ne ſut pas alors, c'eſt que dans le nombre d'Officiers de toute eſpèce qui compoſoient la maiſon

qu'emmenoit avec lui l'Ambaſſadeur, étoit un jeune Page, dont la figure, auſſi délicate que diſtinguée, étoit de tous points fait pour fixer agréablement les regards les plus difficiles. Auſſi, dès ſon arrivée *à Petersbourg*, devint-il ſi bien l'objet de tous les entretiens, que des perſonnes diſtinguées de la cour d'*Elizabeth*, qui ne voyoient pas de trop bon œil la fortune du Marquis Français, parvinrent aiſément à inſpirer à *Sa Majeſté* le deſir de le mieux connoître.

Mais (dira-t-on) comment cet Ambaſſadeur pouvoit-il ignorer, ou peut-être oublier qu'une femme, & ſur-tout une femme amoureuſe, en bien des cas, & plus encore dans celui dont il s'agit, eût toujours des yeux d'aigle!

Auſſi l'Impératrice n'eut pas plutôt acquis, par elle-même, l'indubitable preuve que ce prétendu Page n'en étoit

rien moins *qu'un* *, que le coup-d'œil le plus terrible lancé sur le coupable Marquis, ayant été suivi, dès le soir même, de la saisie de tous ses papiers, de tous ses effets les plus précieux, ainsi que d'un ordre de quitter à l'instant & *Petersbourg*, & même la Russie, dans le terme de huit jours, sans qu'il lui fût permis, ni d'écrire, ni de rien tenter pour sa justification auprès d'elle; l'imprudent amant, dis-je, terrassé de ce coup de foudre, & peut-être heureux encore de s'en trouver quitte à ce prix, n'eut rien de plus pressé que de se soumettre à son sort, en revenant annoncer lui-même à Paris sa disgrace & sa honte.

P. S. L'Auteur *de la vie privée de*

---

* Cette jeune personne, nommée *Quoniam*, étoit fille d'un Horloger *de la Place Dauphine*, qui précédemment avoit eu une intrigue éclatante avec le fameux *Duguay-Trouin*.

Louis XV *, dit : » Que le *Marquis* » *de la Chétardie*, qui avoit déjà réſidé » près du *Czar Pierre Ier.* en 1729, » & qui connut pour lors *Elizabeth* » *Pétrowna*, Princeſſe *particulière*, » avoit été, dès-là, dans ſes bonnes » grâces ; qu'on ſavoit même qu'elle » en regretta le départ en 1734... » » Qu'il fut renvoyé à *Moſcou*, en » qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire » & plénipotentiaire, en..... Mais » que malheureuſement, portant, dans » ce pays-là le ton avantageux, les airs » de fatuité, & la légéreté brillante » d'un homme à bonnes fortunes, il » piqua ſi ſenſiblement la Souveraine » par ſes infidélités & ſes mépris, qu'il » en reçut ordre de ſortir dans les » vingt-quatre heures de la Capitale, » & dans huit jours de l'Empire... » » Que pour colorer cette inſulte faite

* En deux Volumes in-12.

» à un Ambaſſadeur de France, la » *Czarine* prétexta le même crime du » Marquis de *Botta*.

» Mais que ce qui prouva que le » ſeul crime du coupable étoit l'oubli » des bienfaits de l'Impératrice, c'eſt » qu'elle ne porta aucune plainte di- » recte à *Louis XV*. ni ne demanda » aucune ſatisfaction de la conduite de » ſon Miniſtre, & ſe contenta des » punitions uſitées par les femmes en » pareil cas, en le forçant de reſtituer » tous les gages de ſa tendreſſe, ainſi que » de ſa libéralité, & même juſqu'aux » marques d'honneur dont elle l'avoit » décoré ». *

---

* On a prétendu même, que des Officiers Ruſſes, ayant eu ordre de pourſuivre le Marquis, l'ayant ſuivi & atteint au moment où il touchoit à la frontière de l'Empire, l'avoient forcé de deſcendre de ſa chaiſe, & de ſe mettre à genoux, lui avoient arraché *l'Ordre de Ruſſie*, & terminé cette cruelle ſcène par l'eſpèce

SECONDE SUITE

DU MÊME ARTICLE.

Autre ambitieux, plus imprudent s'il eſt poſſible, plus coupable encore!

LE rôle brillant qu'a joué le Chirurgien *Leſtoc* dans la révolution qui a placé l'Impératrice *Elizabeth* ſur le Trône

---

d'adieu le plus humiliant, même pour le plus ſimple roturier.

..... *Tant la femme outragée,*
Sur-tout par un ingrat, aime à ſe voir vengée!

Mais ce qui eſt plus ſûr, c'eſt qu'après avoir traîné long-tems dans l'obſcurité la vie la plus pénible, ſurtout pour une âme ſuſceptible de regrets auſſi légitimes que les ſiens, il a (dit-on) terminé, quelques années après, ſa triſte carrière, au fond d'un fauxbourg de Paris, & dans une ſituation qui n'annonçoit rien moins que l'opulence.

de Ruſſie n'a pu ſans doute qu'intéreſſer aſſez en ſa faveur pour avoir laiſſé le lecteur indifférent ſur les ſuites de ce qui concerne un perſonnage ſi vraîment extraordinaire.

Après la proclamation d'*Elizabeth*, à *Petersbourg*, on partit pour *Moſcou*, où le couronnement ſe fit avec toutes les cérémonies, & tout l'éclat qui avoient accompagné celui de la célèbre *Cathérine 1ere.*, femme de *Pierre le Grand*.

La Cour étant revenue à *Petersbourg*, *Leſtoc*, qui avoit obtenu les grandes & petites entrées de la chambre de ſa reconnoiſſante Souveraine, y parut avec tout le faſte & tout l'orgueil d'un favori du plus haut rang.

Mais attendu qu'un homme dans la claſſe du peuple, ſans autre mérite acquis que par l'audace, yvre de ſon élévation, & bientôt emporté par le poids d'une grandeur avec laquelle il

étoit

étoit peu familiarisé, n'en tombe bientôt que de plus haut; de même *Lesloc*, abusant des bontés de sa *Bienfaitrice*, affectant d'entrer, à toute heure, dans ses appartemens les plus secrets, insultant aux humbles dehors des plus grands de l'Empire, attendant le moment d'y être appellés; l'insolente jactance de ses propos, auxquels à peine souffroit-il qu'on répondît; tant d'extravagances enfin étant parvenues aux oreilles d'*Elizabeth*, & cette Princesse, après en avoir parlé plus d'une fois à cet arrogant favori, sans avoir pu le ramener à la raison, se vit enfin forcée, pour appaiser les murmures universels de la Cour, de lui ôter les entrées de la chambre.

Ce revers étourdit *Lesloc*, & le corrigea d'autant moins, que comptant sur l'empire qu'il s'étoit acquis par ce que lui devoit sa Souveraine, à peine pût-il se résoudre à faire, quoique très-

foiblement, les démarches & les promeſſes néceſſaires pour rentrer en grace auprès d'elle.

Tant d'inſolence de la part d'un homme de cette eſpèce n'ayant pu manquer d'être remarquée tant par la Cour entière, qui lui en vouloit avec raiſon, que par *Elizabeth* elle-même, qui en fit, par un dernier excès de bonté, de violens reproches au coupable, irritèrent ce monſtre au point qu'il ne reſpira plus que la vengeance contre celle qu'il n'enviſageoit que comme la plus ingrate des femmes.

Cette diſgrace, ainſi que les propos peu meſurés qui échappoient au violent & imprudent *Leſtoc*, ne pouvoient manquer de fixer ſur lui les regards de ceux qui avoient quelque intérêt d'en obſerver les ſuites.

Un Banquier de *Petersbourg*, ayant bientôt après reçu d'un correſpondant de *Berlin*, un ordre de compter juſqu'à

la concurrence de quatre cens mille *ducats* à quelqu'un, qu'on ne nommoit pas, mais qui se presenteroit pour les recevoir, en tout, ou en partie, avec les renseignemens nécessaires; frappé de la singularité de l'aventure, crut, pour procéder, en pareil cas, avec sûreté, devoir en faire part au Ministre.

Le résultat des informations secrettes que ce dernier ne tarda pas à se procurer, parurent sans doute suffisantes, non seulement pour faire arrêter *Lesloc*, mais pour le convaincre du crime qu'il projettoit, & le condamner unanimement, au supplice des traîtres, tant envers l'état qu'envers sa Souveraine.

L'Impératrice frémit au rapport qu'on lui fit de cette horrible affaire! Mais tout traître qu'il étoit, aimant encore *Lesloc*, ayant juré, d'ailleurs, à son avénement au Trône, de ne signer contre ses sujets aucun ordre de mort; on commua la peine de cet indigne favori, en un

exil en *Sibérie*, avec tous les adouciſſemens qu'il fut poſſible d'y apporter.

Quelques années après cette Princeſſe pouſſa même la bonté au point de le faire transférer dans la forteresſe de *Petersbourg*. Et ſi cet ingrat n'eût pas ſini, très peu de tems après, ſes jours dans cette priſon, bien des perſonnes ont penſé qu'elle eût pu ne pas tarder à lui rendre la liberté.

PARTICULARITES INTÉRESSANTES,

Concernant le Maréchal *de Turenne*.

Vos, exemplaria gazea *,
Diuturnâ versate manu, &c.

S'IL eſt de principe inconteſtable, que la mémoire des grands hommes ne ſauroit être ni trop, ni trop ſouvent rappellée, on conviendra ſans doute qu'il peut être des tems, où cette eſpèce de devoir peut être regardé comme ou plus ou moins néceſſaire à remplir, & ſur-tout de la part des Ecrivains qui, par la nature de leurs ouvrages, ſemblent avoir contracté cette eſpèce d'obligation.

* *Nous ajouterons, en platte, mais utile proſe,* ROMANA GALLICA *&c.*

C'eſt en partant de cette réflexion préliminaire, que nous allons rapporter ici quelques traits moins connus que les autres, mais qui ne peuvent qu'ajouter à la gloire du Héros dont le nom eſt maintenant auſſi cher aux Etrangers qu'il le fut toujours aux Français mêmes.

Pendant la maladie de *Louis XIV à Calais*, devenue ſi dangereuſe, qu'il fut, pendant quelques inſtans cru mort, le Cardinal *Mazarin*, qui ne ſe croyoit pas trop bien dans l'eſprit de *Monſieur*, eut recours à M. *de Turenne*, comptant ſur un azyle auprès de lui, & dès-là s'aſſurer de l'armée. Le Comte de *Moret*, chargé de cette négociation, & auquel il étoit recommandé de la traiter avec beaucoup d'adreſſe, & connoiſſant aſſez M. *de Turenne* pour être ſûr que c'étoit la façon la moins propre pour réuſſir auprès de lui, lui parla comme à ſon ordinaire, c'eſt-à-dire ſans détour & ſans fineſſe.

Le Vicomte promit uniquement, qu'il agiroit publiquement, au cas que le Roi mourût, comme ami du Cardinal. Qu'il repréſenteroit même à *Monſieur*, que dans l'état où étoient les choſes, il ſeroit dangereux d'ôter les affaires à un Miniſtre ſi capable, & ſi bien établi.

Le Comte *de Moret*, qui prévoyoit que ceci ne ſatisferoit point le Cardinal, ayant inſiſté auprès du Vicomte pour obtenir un peu plus: » Nanni Monſieur » (répondit-il, d'un ton à ôter toute » eſpérance de le fléchir) quelques » grands que puiſſent être les avan- » tages que vous m'annoncez, rien ne » ſera capable de tirer de moi des » promeſſes qui, dans la ſuite, pour- » roient m'expoſer à la néceſſité d'y » manquer «.

Le Cardinal fut ſi mécontent de cette réponſe, qu'il jura la perte de M. *de Turenne*. Mais la guériſon, du Roi, &

la continuation de la guerre, firent que ce Miniſtre, qui, au fond, n'étoit pas rancunier, oublia ſon reſſentiment, & n'en eſtima que d'autant plus le loyal Vicomte.

Ce Héros ſe plaiſoit fort avec les gens de lettres, & de bon ſens. Mais il recherchoit peu les beaux eſprits de profeſſion, qui jamais n'ont été compris dans ſes libéralités : auſſi n'eut-il que la plus médiocre part dans leurs ouvrages.

Libre d'affaires, il aimoit à ſe réjouir, ſur-tout dans les repas ; ailleurs, il rioit volontiers des diſcours & des plaiſanteries agréables ; il railloit même aſſez finement, mais toujours avec autant de diſcernement que d'humanité. Il étoit touché des productions d'eſprit vives & naturelles ; il aimoit la lecture des bons livres, ſur-tout de ceux qui traitoient de l'hiſtoire : il en faiſoit ſon profit, mais n'en parloit preſque jamais.

Il ne pouvoit supporter un moment la flatterie, comme flatterie : mais lorsqu'elle étoit déguisée sous les apparences d'un véritable attachement, il s'y prêtoit assez volontiers ; & c'est alors qu'un flatteur adroit pouvoit s'insinuer dans sa confidence, & en tirer avantage.

Né dans la religion prétendue réformée, il en fit profession pendant trente ans, sans en être vraîment instruit. C'est à cet âge qu'il commença, pour la première fois, à douter ; & que, sans s'en ouvrir à personne, il chercha, par la lecture, à s'éclaircir lui-même ; ce qui ne servit qu'à multiplier & fortifier ses doutes. Il fallut enfin en venir à des conférences, mais uniquement en manière de conversations, dans la crainte que son état de perplexité ne vînt à transpirer.

La Reine mère en fut pourtant instruite, lui en parla, & lui fit même témoigner qu'outre les considérations

de ſon ſalut, il en étoit des temporelles, qui lui faiſoient ardemment ſouhaiter de le voir enfin catholique.

Mais ce diſcours, capable de déterminer beaucoup d'autres, ne fit que ſuſpendre ſes bons mouvemens, & lui fit négliger pendant quelques années l'idée qu'il avoit eue de s'éclaircir plus qu'il n'avoit fait juſques-là, ſur une matière qu'il enviſageoit alors comme vraîment importante. Car ce qu'il craignoit le plus alors, c'eſt que ſa converſion ne fût d'abord ſuivie de quelque grace aſſez ſignalée, pour rendre aux yeux des gens du monde, ſon changement de religion, comme intéreſſé, & dès-là plus que problématique.

Preſſé pourtant enfin par ſa conſcience, il parla aſſez ouvertement de ſes doutes, tantôt à M. *Boſſuet*, tantôt à l'Évêque *de Tournay*, ſes deux amis particuliers. Il s'en ouvrit encore davantage à ſon neveu, le Cardinal *de*

Bouillon, & dont Dieu voulut se servir pour la conversion de ce grand homme. Convaincu enfin qu'il avoit été dans l'erreur, il alla faire son abjuration entre les mains de l'Archevêque de Paris, sans l'avoir averti plutôt que la veille, & sans l'avoir déclaré au Roi que peu de jours auparavant.

L'amour & la vénération que les troupes avoient toujours eus pour lui, s'étoient fort augmentés dans ses dernières campagnes. Ce qui parut, entre autres occasions, l'année avant sa mort, lorsqu'au milieu & dans le fort de l'hyver, il fit cette marche si extraordinaire, pour aller attaquer les ennemis en Allemagne.

Un jour, que l'Armée passoit un grand défilé, il se détourna du chemin, se coucha derrière un buisson, & s'y endormit.

Des soldats qui le reconnurent, quoique déja couvert de neige, coururent

en foule, coupèrent des branches d'arbres, & lui faisoient une espèce de hutte, lorsqu'il survint des Cavaliers, qui, croyant qu'elle ne le mettoit pas assez à couvert, se dépouillèrent, à l'envi, de leurs manteaux, quoique très-nécessaires alors, pour lui en faire une espèce de tente. » Eh ! Pourquoi » donc ne marchez vous pas, camarades ? (s'écria *Turenne*, en s'éveillant.) Que diantre faites-vous donc » maintenant ici ? — Nous travaillons » (dirent-ils) pour la conservation » de la santé de notre général. Car si » nous avions le malheur de le perdre, » peut-être ne reverrions nous jamais » notre pays !

TURENNE,

TOUJOURS TURENNE.

Anecdote Française & Suédoise.

LORSQUE par le traité conclu entre le Duc de *Bavière* & la France, le Vicomte de *Turenne*, qui commandoit les troupes de cette couronne, se vit obligé d'évacuer cet électorat, les *Suédois* qui servoient sous lui, & qui n'abandonnoient qu'à regret un si beau pays, refusèrent de consentir à suivre le Vicomte de *Turenne* en *Flandre*, où il avoit ordre de les mener.

Ce Général qui, sous un extérieur aussi froid que tranquille, avoit une fermeté de courage qui ne cédoit en

rien à l'ardeur impétueuse du grand *Condé*, parla à cette milice indocile, non comme un homme qui sollicitoit son affection, & son obéissance, mais comme un chef irrité, qui commandoit d'un air à ne pas supporter l'ombre même du murmure.

Les *Suédois* supposant que n'ayant avec lui qu'un très-petit nombre de troupes Françaises, il n'oseroit rien entreprendre de violent contre eux, lui répondirent avec beaucoup de hauteur; & ajoutèrent qu'ils alloient, au nombre de deux mille cinq cens, rejoindre le Comte de *Koniſmark*, Général de leur Nation, qui commandoit dans un pays voisin.

M. *de Turenne* voyant alors que loin de rien obtenir d'eux par la douceur, & que chaque soldat, la mèche à la main, sembloit se disposer à donner bataille, ordonne donc qu'on les charge;

& se voit si bien secondé par les troupes Françaises, qu'après les avoir mis en déroute, il ordonna que tous les prisonniers faits en cette occasion fussent, dans le moment, pendus sur le champ de bataille.

L'infamie d'un pareil supplice ayant produit l'effet qu'il avoit prévu sur de braves gens, auxquels il n'avoit jusques-là rien eu à reprocher que le défaut de subordination dont ils venoient de se rendre coupables, ne tarda pas à en avoir la preuve la plus complette, lorsqu'il vit venir à lui l'un des principaux Officiers Suédois, vieillard vénérable, & qu'il estimoit fort, qui lui parla en ces termes : » Nous ne craignons pas » la mort, M. le Général, de quelque » manière qu'elle se présente à nos » yeux : nos compagnons pourroient » le montrer, ainsi que moi, qu'ils » l'ont, plus d'une fois, affrontée, sans » pâlir. Pourvu que nos services ne

» nuisent point à la Couronne dont
» nous sommes nés sujets, tu peux
» nous mener par-tout où tu le trou-
» veras bon. Tu ne vois, ni ne dois
» voir en nous, des mercenaires. Si
» nous avons été à la solde de ton
» maître, nous l'avons bien servi pour
» son argent : les trente deux blessures
» que voici (ajouta-il en découvrant
» son corps) en sont une preuve par-
» lante. Je sers depuis l'âge de dix-sept
» ans ; j'en ai soixante seize passés : dès-
» là, sur le bord de ma fosse, tu ne peux
» avancer ma mort que de peu de
» jours.... Mais mourir par la main
» d'un bourreau !.... Prends-garde,
» Général, de deshonorer ton caractère,
» en ordonnant un supplice infâme à
» de braves gens, pour la seule faute
» que tu ayes jamais eue à leur repro-
» cher ! «

Le Vicomte *de Turenne*, touché de la noble fermeté de ce brave Suédois,

non-seulement lui accorda la vie, mais encore à tous ceux que l'on alloit exécuter, & s'en trouva très-bien.

FRAGMENT

D'UNE ANECDOTE,

Concernant notre célèbre Jean la Fontaine, *eu égard au pouvoir de* l'opinion *.

Obscuris vera involvens.

Despréaux, *Racine & Molière*, s'étoient donné rendez-vous dans un cabaret que les gens de lettres avoient mis fort en vogue, c'est-à-dire la *pomme de Pin*, rue *Saint André des Arcs*, pour entendre la lecture d'une Fable nouvelle de la *Fontaine*; on croit que

---

* *Cette Anecdote est tirée d'un Manuscrit de ce tems-là.*

c'étoit celle qui a pour titre, le *Meunier, son Fils & l'Ane.*

Un rendez-vous de trois gens de lettres d'un mérite auſſi généralement connu, à la taverne ! (dira-t-on ?) Oui, ſans doute, c'étoit l'uſage alors ; il valoit bien celui de nos cafés qui y ont ſuccédé, & depuis leur chûte, de quelques autres lieux de ralliement, beaucoup moins commodes, & ſouvent plus ennuyeux.

Quoiqu'il en ſoit, il y avoit plus de deux heures qu'on attendoit la *Fontaine*, lorſqu'on le vit arriver, avec ſon ami *Bernier*. *

Le bon-homme (car ils le nommoient ainſi) avoit oublié & ſes amis, & le rendez-vous, & la Fable, & preſque lui-même : il étoit ſorti de chez lui ſans objet, marchoit ſans deſſein,

* Homme de mérite, & fameux voyageur.

ne voyoit perſonne, & tout à ſes penſées, ne ſe doutoit pas qu'il dût être ailleurs, lorſque *Bernier* le rencontra dans la rue.

Ce Médecin-voyageur, avoit vu *Molière* la veille, qui l'avoit inſtruit du rendez-vous en queſtion.

Il tira la *Fontaine* de ſa rêverie, l'étonna beaucoup en lui apprenant où il étoit attendu; & pour ne pas le laiſſer échapper, il l'avoit emmené, tout de ſuite, à la *Pomme de Pin*.

La *Fontaine*, après avoir bégayé quelques mauvaiſes excuſes, dont *Molière* lui-même, tout maître de ſon ſérieux qu'il étoit, ne pouvoit s'empêcher de rire ſous-cape, fut obligé d'avouer que, par ſuite de ſes diſtractions, il avoit laiſſé ſa Fable chez ui, à moins qu'elle ne fût reſtée à hôtel de *Bouillon*, où il avoit été le atin. Mais il n'en fut pas quitte pour

cela ; on l'obligea d'en réciter ce qu'il en avoit pu retenir.

La *Fontaine*, après bien des efforts, dont il ne se croyoit pas capable, vint pourtant à bout, tant bien que mal, & plus mal que bien, de débiter, ou morceller sa Fable.

Or la *Fontaine*, n'étant rien moins qu'un beau diseur, ou *dupeur d'oreilles*, qu'on juge quel devoit être son embarras, sur-tout vis-à-vis les personnages qui composoient son redoutable auditoire, ainsi que ce que sa timidité, aussi gauche que naturelle, devoit ajouter aux circonstances, & l'on pourra concevoir combien le génie fait quelquefois payer cher cette indépendance des petites choses, dont il ne daigne pas s'occuper !

Mais il avoit affaire à des gens qui connoissoient trop bien & l'homme & ses forces, à des Juges trop pénétrans & trop fins, pour ne pas démêler & ne

pas sentir tout ce qu'il savoit si peu faire valoir.

Aussi sa Fable, mal-entendue, & peut-être en partie devinée, fit-elle le plus grand plaisir ; & s'il n'y eut point de grands applaudissemens, l'Auteur en fut amplement dédommagé par les éloges vrais, tranquilles, partant & du sentiment & du goût réunis dans le cercle le moins nombreux, & le plus digne d'être envié.

Or cette belle Fable, qui vaut seule un long traité *sur l'opinion*; quoiqu'il n'y ait point de philosophie, puisqu'elle étoit encore étrangère à ce siècle-là, mit nos cinq *raisonneurs*, qui n'étoient point Philosophes, en train de discourir sur ce sujet très-philosophique. On discuta les variétés, les formes diverses, & la nature même de cette impérieuse *opinion*, qui subjugue tous les tems, & tous les lieux.

Bernier, qui l'avoit bien observée

dans ſes voyages en Aſie, ſous les formes les plus ſingulières, ouvrit un champ vaſte aux réflexions que ſes récits firent naître.

L'auſtère *Boileau*, fidèle à ſa logique, même dans les écarts de ſa verve, avec cette préciſion à laquelle il a ſu mieux qu'aucun autre Poëte plier notre poëſie auſſi timide que verbeuſe, décrivit, analyſa, diſtingua les caractères de *l'opinion*, & fit voir toute l'étendue de ſon pouvoir ſur les eſprits.

Molière fit remarquer combien nous étions dépendans, non-ſeulement de l'opinion publique, mais des opinions particulières; comment l'opinion non-ſeulement ſe ſoumettoit à certains caractères, mais même en formoit d'autres, (tels, par exemple, que celui du *Miſanthrope*.)

Racine peignit, éloquemment, les efforts qu'il en coûtoit pour ſe *déprendre* des opinions humaines, & pour revenir

à considérer, un moment, toutes les choses en elles-mêmes. Il représenta l'opinion comme un voile, plus ou moins épais, continuellement interposé entre la nature & nous, entre l'apparence & le vrai. Il rappella ce trait d'*Euripide*, qui fit une si forte sensation sur les *Athéniens*, lorsqu'ils entendirent au Théâtre cet éloge si précieux, si rare, & dont si peu d'hommes sont dignes, d'un sage, à-peu-près tel que *Catinat : Il aime mieux être, que paroître.* Il fit énergiquement sentir toute la force & la difficulté de ce sacrifice, celui de *l'opinion*, la dernière victime qu'immole l'amour-propre !

Le bon la *Fontaine* écoutoit, tout en silence, de l'air le plus appliqué, sans distraction, en homme enfin qui sembloit penser tout ce qui se disoit, & même aller au-delà.

Sa taciturnité réflexive fut remarquée, & sur-tout par *Molière*, qui la pressa de

de s'expliquer, à ſon tour, ſur le ſujet fécond que ſa Fable avoit ſi heureuſement ſuggéré.

Alors le bonhomme, *qu'il ne falloit que monter*, comme diſoit *Ségrais*, prit la parole & réveilla l'attention.

Nous n'avons, malheureuſement, point ſon diſcours, & l'Écrivain de l'Anecdote n'a (dit-il) pas oſé lui prêter ſes idées, ni ſes expreſſions. Mais *Bernier*, en lui racontant le fait, lui dicta le précis, ou le réſultat des réflexions du Fabuliſte, tel à-peu-près que nous allons le tranſcrire.

La *Fontaine* établit, d'abord, que *l'opinion* étoit par-tout, & pour la plus grande partie des hommes, preſque la ſeule meſure des choſes; qu'elle étoit encore la meſure de l'entendement qui la forme ou la reçoit, & qu'elle ſuffit pour l'apprécier.

Après avoir développé cette idée

générale de *l'opinion*, il examina quelle étoit ſon influence ſur tout ce qu'on nomme *ouvrages d'eſprit*, & ſur les divers jugemens qu'en ont portés les différens ages, & qu'en porteroient ceux qui ſuccéderont.

Sans remonter (dit-il) au-delà des Grecs, qui en tous genres furent les modèles des latins, & qui ſont les nôtres, voyons quelle part a *l'opinion*, à la réputation d'*Homère*, de *Démoſthène*, de *Platon*, de *Sophocle*, d'*Euripide* &c.

Je lis *l'Iliade*, au bout de deux mille ans (continua-t-il) & toujours avec un nouvel attrait : Quel peut être la raiſon du plaiſir que j'éprouve à cette lecture ?.. Eſt-ce l'effet du préjugé ! L'opinion ſeule répandroit-elle des charmes ſi touchans pour moi, eu égard à la naïveté des mœurs, aſſez brutales, mais pourtant vraies, peintes dans ce poëme ? A tous ces ſentimens naturels

que je démêle parmi les mouvemens les plus féroces de ces héros peu polis, & preſque ſauvages ? Eſt-ce le génie *d'Homère*, ou l'ouvrage de mon imagination que j'admire dans cette continuité d'action, ſi variée & ſi ſoutenue, où je n'apperçois jamais le Poëte ? Action qui n'eſt interrompue que par ces diſcours inſupportables aux *Perrault* ; mais qui ſont pour nous comme autant de digreſſions épiques, où toute l'antiquité fabuleuſe, héroïque, phyſique & morale, paſſe ſous mes yeux ? Seroit-ce enfin *l'opinion* qui jette ſur les vers de ce Poëme, & ſur toute l'expreſſion *d'Homère*, ce coloris qu'aucun Poëte depuis lui n'a pas encore atteint, mais qui n'eſt viſible qu'à ceux qui joignent à l'intelligence de la langue le ſentiment de la vraie poëſie ? Eſt-ce encore un preſtige de *l'opinion* qui, dans la lecture *d'Anacréon* & de *Théocrite*, fait éprouver à mon eſprit un

un ſentiment tout auſſi doux que celui que porte à mon oreille un chant mélodieux, & qu'excite à ma vue l'aſpect d'un agréable payſage ?

Ce que je dis là des Grecs eſt applicable aux Latins. On ſait qu'avant *Perrault*, il y eut des *Zoïles* ; il eſt même aſſez vraiſemblable que dans quelques cercles d'*Athènes* on ait pu préférer *Chérile* à *Sophocle*, le rhéteur *Iſocrate* à *Demoſthène*, & plus d'un ſophiſte à *Platon*. Un demi ſiècle après *Auguſte*, on préféroit *Lucain* à *Virgile*, & ſans doute *Sénèque* à *Cicéron*, ainſi que les *Mimes* de *Labérius* à *Térence*. C'eſt à ces viciſſitudes bizarres qu'on reconnoît le règne de *l'opinion*. Le génie dans tous les âges où la nature le montre, n'a, comme l'éclair qu'un inſtant pour luire ; il nous laiſſe, à peine, un trait de lumière : l'ouvrage de l'opinion ſe reproduit continuellement ſous mille formes diférentes ;

jamais elle n'abandonnera les hommes !

Au commencement du ſeixième ſiècle, avant que notre poëſie, avant même que notre langue fût formée, *Marot*, *Saint-Gelais*, & quelques autres Poëtes, firent briller quelques étincelles du feu poëtique, qui s'allumoient au flambeau des muſes grecques & latines. Arrive *Ronſard*, qui, la tête pleine de toute cette ancienne poëſie, & vuide d'idées originales, veut la faire paſſer dans la nôtre, & parvint à ne plus parler Français en écrivant en cette langue. C'eſt à lui pourtant que *l'opinion* avoit déféré le ſceptre du parnaſſe français !.. Eh ! qui pourra jamais ſe flatter d'acquérir une réputation auſſi étendue, & auſſi bien établie que l'étoit la ſienne dans toute l'Europe lettrée ?

Mais arrive *Malherbe*, & bientôt l'illuſion eſt diſſipée ; & ce fameux *Ronſard*, auſſi mépriſé qu'il avoit reçu d'éloges, reconnu pour de nulle utilité

eu égard à notre langue, eſt condamné à un oubli auſſi univerſel qu'éternel.

Le pauvre *Chapelain*, que nous avons tous vu, a préſque joui de la même célébrité que *Ronſard*; & ſa vieille *Pucelle*, ſi long-tems attendue, n'a paru que pour confondre tous les ridicules éloges que l'on s'étoit hâté d'en faire. Il avoit pourtant ſur *Ronſard*, l'avantage de ne parler que le langage de ſon tems!

Enfin ſous le plus glorieux des règnes de la Monarchie, nous ſommes parvenus, je n'ôſe pas dire à égaler les anciens, dans tous les genres, de poëſie (le poëme épique excepté) dans l'art du Théâtre &c. &c.; mais à les ſuivre aumoins de fort près, & à repréſenter tant de ſiècles après eux, les beaux jours d'*Athènes* & de *Rome*.

Si ce n'eſt même trop préſumer de l'époque où je conſidère, avec l'orgueil national, (qu'on s'eſt permis chez tous

les peuples du monde) que je considère, dis-je, les trois ou quatre hommes à qui notre Théâtre & notre Poësie doivent le plus, il seroit, & me semble, à desirer que nous pussions nous arrêter au point où nous sommes, & tâcher de nous maintenir en cet état.

Mais que ne fait pas craindre après vous, Messieurs, l'extrême mobilité de l'esprit humain ? Peut-être, avant un demi siècle, verra-t-on *l'opinion* (celle dont j'ai parlé jusqu'ici) exerçant, de nouveau, tout son pouvoir sur le domaine des lettres, altérer, ou changer à son gré, les idées simples du *Beau* de la nature & du vrai ?.. Peut-être cependant que le législateur de notre parnasse, lui qui sût orner la raison des charmes innocens de la poësie, & soumettre le bon sens aux sévères loix dont elle tire son principal agrément, sera-t-il le premier en butte aux *Zoiles* futurs, *Corneille*, & son séduisant rival,

ainſi que l'auteur du *Tartuffe*, auront envain fait revivre *Sophocle*, *Euripide*, *Plaute*, & *Térence*; l'antique ſimplicité déplaira : le goût recherché, l'affectation de l'eſprit, ce goût faux, pourſuivis perſévéremment par *Boileau*, renaîtra des cendres mal éteintes des *Voitures*, *des Benſerade*, *des Brebeuf* &c. plus fins, plus affaiſonnés peut-être, plus accommodé aux mœurs du tems... *Le reſte manque dans le Manuſcrit.*

LETTRES

AUSSI SINGULIERES QUE PEU CONNUES, DU CARDINAL DE RICHELIEU.

CE Cardinal, ſi fier, ſi abſolu, ſe relâchoit néanmoins quelquefois de cette hauteur, pour ne pas dire de cette dureté de caractère qu'on remarquoit habituellement en lui; mais uniquement par la raiſon qu'il ſe piquoit preſque autant de paroître bel-eſprit, que grand & tout puiſſant Miniſtre; & qu'il ſentoit que pour parvenir, ne fuſſe qu'à le faire croire, il falloit de tems en tems avoir l'air de s'humaniſer: ce qui au fond n'étoit chez lui autre choſe que faire céder, par fois, l'orgueil à l'amour-propre.

Les trois lettres ſuivantes, tirée (dit-on) d'un Manuſcrit peu ſuſpect, ſemblent faites pour appuyer cette opinion. C'eſt aux lecteurs à en juger.

AU COMTE DE CRAMAIL *,

Après le Combat de Vaillane, *en* 1630.

» Moins de lignes que vous n'avez » reçu de coups, Monſieur le Comte, » vous témoigneront la joie que j'ai » que les ennemis ayent donné plus

---

* *Adrien de Montluc*, l'un des beaux eſprits de la Cour de *Louis XIII*, à qui le Poëte *Regnier* a dédié ſa ſeconde ſatyre. C'eſt à lui que la Comédie des Proverbes eſt attribuée. Il a auſſi compoſé les *jeux de l'Inconnu*, dont le Cardinal, & avec raiſon, s'eſt moqué, car ce n'eſt autre choſe qu'un tiſſu perpétuel de quolibets, de calembours & de turlupinades. Il entra depuis dans une conſpiration contre ce Miniſtre, qui le fit mettre à la Baſtille, dont il n'eſt ſorti qu'après la mort du Cardinal. Il mourut en 1646, âgé de 78 ans.

» de beſogne à votre tailleur que d'em-
» ploi à votre chirurgien. Je prie Dieu
» qu'en pareille rencontre, vous ayez
» toujours plus à *dépendre* (pour dé-
» penſer) en étoffes qu'en onguents ;
» & que pour l'avantage du ſervice du
» Roi, & la gloire de ceux qui en
» ont tant acquis en cette occaſion, il
» s'en trouve ſouvent de pareilles, &
» entre leſquelles il en ſouhaite quel-
» qu'une propre à vous témoigner que
» je ſuis &c.

AU COMTE DE CHAROST.

» Brave *CHAROST*, *l'honneur de ta*
» *race.!* Ces trois mots te feront con-
» noître l'eſtime qu'on fait de deça les
» monts, du courage que dans ces
» dernières occaſions, tu as ſignalé aux
» champs *de Mars ;* & te donneront
» lieu de faire ſavoir de ma part à la

» valeur de *Rambures*, qu'il n'y a
» perſonne qui en faſſe plus de cas
» que moi, ni qui deſire plus de vous
» témoigner à tous deux, que je ſuis
» véritablement eſclave de votre vertu
» martiale.

AU MARQUIS DE SOURDIS.

» L'Hiſtoire fait bien mention de
» divers Capitaines des ſiècles paſſés
» & du préſent, qui ont pris des
» places. Mais qui en ayent pris ſans
» canons, avec deux régimens ſeule-
» ment; place, où il y ait eu une
» forte garniſon, qu'on ait contraint
» de ſe rendre à diſcrétion, laquelle
» s'eſt étendue juſqu'à en faire pendre,
» exemplairement, les deux Tiers, elle
» n'en parle pas juſqu'à préſent.

» Mais certainement elle en parlera
» à l'avenir, ſans oublier le nom du

» généreux Marquis qui commandoit
» en cette occaſion.

» La gazette, ſur ce, fera ſon de-
» voir, ou *Renaudot* ſera privé des
» penſions dont il a joui juſqu'à pré-
» ſent.

» Paſſant outre, il ſera mis une petite
» inſcription aux fontaines qui ſe font
» *à Jouy*, qui portera qu'elle ne ſont
» là, que pour un ſigne que celui qui
» les a fait venir, n'avoit d'autre in-
» tention que de faire ruiſſeler autant
» de ſang des ennemis du Roi ſon
» maître, comme elles piſſent d'eau.

Nous nous épargnerons tout commentaire ſur le ſtyle de ces lettres, eſpèces d'échantillons du bel-eſprit dont faiſoit grand cas le Miniſtre redoutable.

LE DÉJEUNER DES AUTEURS.

AU tems où les Auteurs vivoient entre eux, ſe communiquoient leurs ouvrages, & ne s'offenſoient pas de recevoir des leçons de leurs anciens, c'eſt-à-dire au tems de nos pères, trois de ces Meſſieurs, amis & d'humeur gaie, s'étant un matin rencontrés dans le quartier *du Palais*: » Mes amis! (s'é-» cria l'un des trois) puiſque le hazard » nous a ſi heureuſement raſſemblés, » j'eſpère que nous ne quitterons pas » ſans boire ? — Très-volontiers ! » (répondent les deux autres) ſur » quoi tous les trois entrent dans le » cabaret voiſin, & commandent un » déjeûner copieux.

Tous, à l'envi, s'empreſſent alors d'y faire honneur; on jâſe, on rit, on boit, chacun le *cœur ſur ſon aſſiette*; & le repas avoit duré preſque la matinée entière, lorſque l'un des convives, s'adreſſant à celui qui avoit propoſé la partie : » ſonge donc, (lui dit-il) à » moins que ta bourſe ne ſoit bien » garnie, que la dépenſe, pour peu » que nous continuions ſur ce ton, » pourra devenir un peu forte ? — Que » parle-tu de bourſe bien garnie ? » (répondit *l'Amphitrion* prétendu) » jamais elle ne fut en pire état, & » mon intention ne fut autre que celle » de vous propoſer ce que nous ap- » pellons un *Pic-nic*; je comptois » même ſur l'un de vous, lorſqu'il » s'agiroit de payer le déjeûner, ſauf » à prendre, une autre fois, ma re- » vanche «.

» Parblen ! (s'ecrie celui qui n'avoit » pas encore parlé) c'eſt préciſément

» le maudit cas où je me trouve auſſi.
» Miſéricorde ! (s'écrie, à ſon tour le
» troiſième, en retournant ſes poches)
» Jugez, Meſſieurs, ſi je ſuis plus
» opulent que vous ?

L'embarras de ces trois Meſſieurs n'a pas beſoin d'être décrit, & la digeſtion du déjeûner menaçoit d'être bien pénible ; lorſque l'un des trois, partant, tout-à-coup, d'un éclat de rire:
» Courage, mes Amis ! (leur dit-il)
» remettons nous à table, & continuons
» auſſi gaiement que nous avons com-
» mencé... O là, garçon ! (continue-
» t-il, d'une voix ferme) Apporte
» deux flacons de Champagne, une
» main de papier blanc, une écritoire,
» des plumes, & dépêche-toi ?

Le garçon après avoir rempli les ordres de l'ordonnateur, étant parti, celui-ci, tout en riant, décoiffe un flacon du *Champagne-mouſſeux*, en

verſe raſade à ſes deux confrères, pétrifiés détonnement ; & dit : » C'eſt » dans les grandes occaſions, mes amis, » que ſe ſignalent les grands-hommes !.. » Commençons par vuider ce flacon, » & de là vous applaudirez peut-être » aux reſſources qu'inſpire le génie.

La bouteille vuidée, ſans que les deux autres ne fuſſent ni moins inquiets ni moins triſtes qu'auparavant... » Quoi mes amis ! (s'écria le troiſième, en leur montrant le papier, l'écritoire & les plumes) voilà des armes, & le courage ne renaît point chez vous ? Et vous pouvez encore douter des reſſources que je vous ai promiſes ? » Eh, » morbleu ! Parle donc ? (s'écria vivement l'un des deux autres) Quelles » ſont enfin, ſi tu n'as pas plus d'argent que nous, quelles ſont ces reſſources que tu crois capables de nous » tirer d'ici ſans ſcandale ? Un Roman, » mes amis, (dit le troiſième) — un

» Roman ! (s'écrient, à la fois, les » deux autres) — Oui, Meſſieurs, un » Roman, dont le beſoin urgent où » nous ſommes, vient de m'inſpirer » l'idée, & dont voici le plan, en dix » lignes au plus.

Il leur fait part alors de la marche du Roman qu'il avoit conçu, diſtribue la beſogne en trois parties égales, partage entre eux & lui, les invite à ouvrir chacun le papier, & pour les animer au travail, remplit leurs verres, leur fait vider le ſecond flacon de Champagne, les excita à lâcher libre carrière à leur imagination, & fait apporter deux autres bouteilles.

La joie renaît alors, & plus vive que jamais; on embraſſe avec tranſport l'Auteur de cet heureux expédient, on rit, on écrit, & l'on boit d'autant. Le Roman achevé, on le relit, on le corrige, on ſonne, & l'on envoie au Palais,

chercher le Libraire *Barbin* *, pour affaire, dit-on, preſſante, & dont il aura lieu d'être ſatisfait.

Barbin, qui connoiſſoit ces Meſſieurs, arrive — » Père *Barbin* (lui dit l'in» venteur du Roman) vous voyez ce » Manuſcrit !... C'eſt un morceau fait » pour completter votre fortune !... » Admirez pourtant notre déſintéreſſe» ment ! car c'eſt l'ouvrage de ces deux » Meſſieurs & de votre ſerviteur ; & » nous n'exigeons d'autres honoraires » de notre part, que d'acquitter notre déjeûner ! «

Le Libraire, quoique entre-voyant de quoi il s'agiſſoit : » Ouidà, Meſ» ſieurs, (leur dit-il) « je reçois ce » précieux Manuſcrit, avec reconnoiſ» ſance. Et pour vous le prouver, je

* *Claude Barbin, Libraire au Palais, qui imprimoit preſque tous les Romans, alors fort en vogue, & tant célébré par Boileau, & autres Auteurs de ſon tems.*

» veux encore, par-deſſus le marché,
» payer bouteille. On la but, *Barbin*
» paya l'écot, nos Auteurs bien condi-
» tionnés ſe quittèrent joyeuſement,
» le livre parut bientôt imprimé, &
» l'on ajoute que *Barbin* y trouva ſon
» compte.

ANECDOTES PERSONNELLES.

A L'ÉDITEUR DE CE RECUEIL.

En 174... Les Députés des Etats d'Artois *, logés alors à l'hôtel d'*Anjou*, rue *Dauphine*, employoient ſouvent, ſur-tout lorſqu'il s'agiſſoit de fêtes ou de repas de corps, le nommé *Landel*, fameux Traiteur, au carrefour *de Buſſy*. L'un des garçons de ce Traiteur, jeune, intelligent, actif, étoit ſi preſte dans l'exécution des ordres qui lui étoient donnés, que ces Meſſieurs l'avoient ſurnommé *Piſtolet*. Il étoit même parvenu au point de s'acquérir ſi bien la confiance de ſon maître, que lui ſeul étoit chargé d'apporter & de remporter de chez les Députés toutes l'argenterie,

* Ils ont maintenant un Hôtel, achetté par la Province, rue de *Poitou*, fauxbourg *St. Germain*.

qui ſe trouvoit néceſſaire, relativement aux occaſions plus ou moins importantes dans leſquelles *Landel* avoit à les ſervir; & jamais *Piſtolet* ne s'étoit trouvé dans le cas d'éprouver, de ſa part, l'ombre même d'un reproche. Il s'étoit même acquis la bienveillance de M. le Baron *d'Eſquelbeque*, Député de la Nobleſſe, & celle de l'Éditeur *, au point, qu'un domeſtique de ce dernier étant venu à mourir, en attendant l'arrivée d'un autre qui devoit remplacer le défunt, il ne ſe ſervoit preſque jamais que de *Piſtolet*.

On ne parloit alors dans Paris que d'une troupe de voleurs, dont le chef ſe nommoit *Raffiat*, & qui s'y rendoient ſi redoutables, tant par leur adreſſe, que par des forfaits journaliers, que les

* Pour entrer dans la Chambre de la Nobleſſe des Etats d'Artois, quelque Noble qu'on ſoit, il faut être Seigneur d'une Terre à Clocher, & l'Auteur n'en avoit pas.

Parisiens, & sur-tout les plus âgés, n'osoient presque plus s'exposer dans les rues après le soleil couché.

Mais après avoir long-tems mis en défaut, même souvent bravé tous les suppôts de la police, le chef de la troupe ayant enfin été pris, ainsi que quelques-uns de ses complices; qu'on juge qu'elle dût être la surprise de l'Editeur, en apprenant que ce formidable chef s'étoit d'abord introduit, en qualité de domestique subalterne, chez le traiteur *Landel*, pour y prendre les informations nécessaires à ses projets, ainsi qu'à ceux de sa patibulaire bande; & que ce scélérat enfin, nommé *Raffiat*, n'étoit autre que ce jeune *Pistolet* qu'il avoit eu pendant quelques semaines à son service!

Qu'on se figure encor, lorsqu'il apprit, ainsi que le Baron d'*Esquelbeque*, l'Arrêt qui condamnoit *Raffiat* à la *roue*, quelle dut être leur inquiétude

partant de la crainte, très-vraiſemblable, que ce monſtre ne ſuivit l'exemple de preſque tous ſes ſemblables : c'eſt-à-dire, avant ſon ſupplice, ne montât à l'Hôtel-de-Ville, ne fuſſe que pour gagner du tems, & ne les y fit appeller !

Après mure délibération, & pour prévenir le ſcandale de l'arrivée des Archers à leur Hôtel, ils crurent que le ſeul moyen de parer à ce déſagrément, étoit d'aller prévenir M. le Lieutenant-Criminel, que dans le cas ou *Raſſiat* exigeât leur préſence, on les trouveroit, l'un & l'autre, *Place de Grève*, au Bureau des Cordonniers, où ils envoyoient retenir des places, pour ſe trouver à portée d'*obéir*, plus *promptement*, *à Juſtice*.

Ces précautions priſes, ces deux Meſſieurs, auxquels M. l'Abbe de *France* *,

* Député du Clergé.

Député du Clergé, voulut abſolument ſe joindre, ſe rendirent, un peu plus tranquillement, au bureau *des Cordeliers*, d'où ils virent bien diſtinctement & reconnurent, en effet, leur très-dangereux *Piſtolet* lorſqu'il paſſa ſous leurs yeux dans la fatale charette qui le conduiſoit au terme de ſes travaux

Les Députés ne s'étoient pas trompés dans leur jugement ; le criminel ne tarda pas en effet à monter à l'Hôtel-de-Ville, d'où ils virent, une heure après, partir nombre de cavaliers du *Guet*, qu'ils jugèrent chargés d'aller chercher pluſieurs perſonnes demandées par *Raffiat*.

Ces détachemens ayant été ſucceſſivement réitérés juſqu'à la nuit, ne pouvoient manquer d'ennuyer cruellement ces trois Meſſieurs, qui, à tout inſtant, attendoient qu'on les vint avertir de la réquiſition du coupable, & qui même en avoient prévenu les perſonnes qui

ſe trouvoient, ainſi qu'eux, dans le Bureau des Cordonniers.

Mais un événement, fait pour les diſtraire, & même aſſez agréablement, ſurvint, très-à-propos pour ce ſujet, vers ſix heures du ſoir :

Au bruit ſoudain de quelqu'un qui, du dehors, heurtoit fortement à la porte, la compagnie du dedans, dont les places étoient remplies, avoient enjoint à la maîtreſſe du logis de ne point ouvrir; mais le frappeur externe ayant redoublé d'autant, ſes coups, elle nous pria de permettre qu'elle s'aſſurât du moins de ce qui pouvoit en être la cauſe. Mais à peine la porte étoit-elle entre-ouverte, qu'un gros corps, vêtu de noir, & en perruque *à marteau*, s'étant mis en devoir d'entrer : » Oh ! C'eſt » donc vous, mon cher Monſieur ! » (s'écria la groſſe & robuſte femme, » en le retenant, à mi-corps, entre les » deux battans de la porte, & le ſer-

» rant un peu plus qu'entre deux gui-
» chets) Parbleu ! Je vous tiens donc
» enfin, ma belle chienne de pratique?..
» Pardon, Meſſieurs! (interrompit-elle,
» en ſe retournant de notre côté.)
» Mais ce vieux coquin, qu'on dit être
» Procureur, ne ſortira, s'il vous plaît,
» de preſſe, qu'en me payant aujour-
» d'hui, *jonica*, trois pendus & deux
» roués, qu'il a ſu m'eſcroquer.

La ſituation de cet homme, étouffant de honte & de rage, les propos énergiques de cette femme en fureur & qui le ſerroit d'autant, après avoir produit dans notre aſſemblée un éclat de rire, aſſez bruyant pour ſcandaliſer les croiſées voiſines, ſur-tout en pareille circonſtance ; nous finîmes par prier la Dame, ſauf à retenir ſon débiteur par la baſque de ſon habit, de relâcher ſes fers, & s'il étoit poſſible, de s'en faire payer ſur l'eſcalier : ce qui pourtant (nous dit-elle, en rentrant, avec hu-

meur) ne lui avoit pas réussi, tant le vieux *satrape* étoit mâdré.

Les Archers du Guet ne finissant pourtant point de partir & de ramener des fiacres pleins; lorsque entendant sonner dix heures à l'Hôtel-de-Ville, & sentant d'autant plus le besoin de souper que nous avions légérement diné dans la crainte d'arriver trop tard au Bureau; nous prîmes enfin le parti d'aller, tous les trois, souper chez le bon homme *Landel*; d'où nous dépêchâmes un messager sûr pour le Bureau que nous quittions, & que nous chargeâmes, au cas qu'on vînt nous y chercher, de dire où nous étions alors... Et ce ne fut que vers trois heures du matin, que cet homme, qui venoit de voir exécuter *Raffiat*, nous apprit qu'il nous avoit fait l'honneur de nous oublier.

L'Editeur croit pourtant devoir à la mémoire de ce misérable, d'assurer le lecteur qu'après vérification faite de

l'état tant de ſon linge, que de ſes autres effets, il ne s'y trouva du moins qu'une paire de bas de ſoie, déjà plus d'une fois revenue de chez la blanchiſſeuſe.

AUTRE ANECDOTE,

DU MÊME GENRE.

DEUX ans après, l'Éditeur étant revenu à Paris, en la même qualité de Député d'Artois à la Cour, & ayant laiſſé ſon laquais malade en route, en prit un de la main de *madame Cambert*, Maîtreſſe de l'Hôtel d'*Anjou*, rue Dauphine, où il avoit ci-devant logé. Ce domeſtique, âgé de vingt-cinq ans au plus, étoit grand, bien fait, toujours propre, toujours friſé, & auſſi gauchement fat qu'un laquais de petit maître puiſſe l'être, rempliſſoit pourtant aſſez paſſablement ſes devoirs : moyennant quoi l'Éditeur crut pouvoir, en attendant mieux, s'en accommoder.

Il découvrit pourtant bientôt que *Mons-Beaulieu* (c'étoit ſon nom)

étoit ce qu'on appelle la coqueluche de plus d'une Marchande du quartier, qu'il friſoit régulièrement, ſur-tout le ſamedi : ce que l'Éditeur trouvoit d'autant moins mauvais, qu'en l'accommodant le matin lui-même, il avoit en lui, ce qu'on appelle la gazette auſſi ſcandaleuſe qu'amuſante de la rue *Dauphine* & de ſes environs.

Très peu de tems après, l'Éditeur ayant un jour reçu une lettre du Marquis d'*Ivergny*, l'un des membres de la Nobleſſe des Etats d'Artois, & ſon ami, par laquelle il le prioit inſtamment de vouloir bien aller retirer de chez le Notaire *** la ſomme de deux cens mille livres, & de la garder juſqu'à ce que l'Intendant du Marquis de *Caſtelmore*, dont il avoit acheté la Terre de *Sainte-Croix* en Bourgogne, vint les lui demander, en en donnant quittance ; l'Éditeur, après avoir reçu cette ſomme, la dépoſa dans un

cabinet, attenant à sa chambre à coucher.

Il croit inutile de dire, qu'après avoir pris toutes les précautions qu'exigeoit en pareil cas la prudence, il n'attendoit pas moins impatiemment l'homme d'affaires dont il s'agit, sans ôser que pour quelques instans, s'absenter de l'Hôtel d'*Anjou*. Déjà trois ou quatre jours s'étoient passés sans en entendre de nouvelles; & l'Editeur plus inquiet de ce trésor que s'il lui eût appartenu à lui-même, ne se couchoit qu'à regret, après s'être barricadé dans son appartement, pour ne dormir que d'un œil & veiller de l'autre, en pensant à ce qu'il croyoit avoir à redouter, sur-tout dans un Hôtel garni; lorsqu'une nuit, qu'il croyoit sa lampe de nuit tout naturellement éteinte, entendant, ou croyant entendre, marcher à *pas de loup*, dans sa chambre, il saute de son lit, les deux mains armées, l'une d'une épée, l'autre d'un pistolet, en criant, bravement, *qui va là?*

A quoi ne recevant point de réponſe, il menace, en fourgonnant par-tout avec ſon épée, de percer quiconque ne répondroit pas, ou de lui brûler la cervelle! — Eh, Monſieur, doucement! (dit une voix, qu'il reconnoit pour celle de ſon laquais) Ce ſont vos ſouliers, que j'avois oublié de prendre, & que je venois chercher, de peur que vous n'euſſiez à ſortir demain, de bonne heure; & j'entrois à peine, très-doucement, chez vous, pour ne pas vous réveiller, lorſque..... » Comment maraud! (m'écriai-je, en lui rompant la parole) où diable as-tu trouvé le double de ma clef?... Sors vîte, malheureux? ſans quoi, tu n'as plus qu'un inſtant à vivre!.. Mon homme à l'inſtant même, s'eſquive, en murmurant, & tire la porte ſur lui.

Mon premier mouvement avoit été de le ſuivre. Mais étant ſans lumière, & ſentant ce que j'avois à craindre de

la part d'un déſeſpéré, qui pouvoit m'attendre, & me prendre en traître ſur l'eſcalier; réfléchiſſant d'ailleurs ſur l'eſclandre que j'allois, en pleine nuit, cauſer dans l'Hôtel; je me déterminai, après avoir barricadé ma porte d'une *commode* & autres gros meubles, d'attendre, patiemment, le jour pour mettre cette aventure à fin.

Dès l'aurore naiſſante, je deſcends chez l'Hôteſſe, que je fais réveiller, & lui demande, avec chaleur, ſi l'entrée de mon appartement a plus d'une clef?— Sans doute, Monſieur (me dit-elle) ainſi que dans tous les Hôtels garnis, dans la crainte du feu qui peut y prendre, ſur-tout la nuit. — En ce cas, Madame, où donc eſt celle que vous vous êtes réſervée? — Dans ce trouſſeau de clefs, que vous voyez, dans ma ruelle — Cherchez là donc! Il faut, dans le moment, que je la voie... — Ah! Monſieur, (s'écria-t-elle, en

pâliſſant) quelqu'un, ſans doute, à mon inſçu, l'a ſouſtraite.... Car je vous jure !.. — Calmez-vous Madame, lui dis-je ; & commencez par appeller ici le portier de l'Hôtel ?

Qu'eſt devenu *Beaulieu ?* (dis-je à cet homme, au moment qu'il paruſt) — *Beaulieu*, Monſieur, eſt parti pour Verſailles, il y a plus de trois heures, avec un paquet très preſſé, de votre part, pour M. le Contrôleur-Général.

Plus que ſûr de mon fait alors, je raconte à la bonne *Madame Cambert* ce qui m'étoit arrivé la nuit, en lui recommandant d'être à l'avenir plus attentive ſur ſon trouſſeau de clefs. De-là j'envoie chercher un Commiſſaire, qui recoit ma plainte, & à qui je demande ce qui me reſtoit à faire ?

Je connois le drôle (me dit-il) je vais mettre mon monde à ſes trouſſes, & vous réponds (à moins qu'il n'ait

déjà quitté Paris) de ne pas tarder à vous en rendre compte.

C'eſt à quoi je doutois fort qu'il pût parvenir. Ce ne fut même que plus de ſix mois après, qu'on m'apprit que *Mons Beaulieu*, avoit été pendu, en Allemagne, au ſervice de M. le Comte d'*Aubigny*.

P. S. On aura ſans doute peu de peine à croire que l'Éditeur, juſtement effrayé des riſques qu'il avoit eus à courir dans ces deux tragiques événemens, ait été long-tems ſans pouvoir ſe réſoudre à prendre un nouveau domeſtique. Mais la façon dont il imagina pourvoir aux inconvéniens qui réſultoient de ſes craintes, exige des détails & trop longs, & trop néceſſaires, pour qu'il puiſſe s'y livrer dans ce moment ci.

ANECDOTE FRANÇAISE.

Nature, on a beau le vouloir,
On ne peut nier ton pouvoir !

A M. *le M. de* ***.

OUI, Monsieur le Marquis, malgré ce qu'en disent nombre de savans modernes, je ne tiens pas moins à l'opinion que j'eus toujours qu'il y a une certaine sympathie entre les âmes, & qu'on ne sauroit expliquer en l'attribuant aux préjugés de l'éducation, au sentiment du devoir, ni à aucune autre cause semblable.

Les Mémoires d'un Chevalier français, qui, au moment où je vous écris sont sur ma table, me fournissent un exemple bien touchant de cette *attraction spirituelle*, que la providence a trouvé bon de mettre dans les âmes

humaines. Mais avant d'en entreprendre le récit, je crois qu'il convient de vous tracer, en peu de mots, le caractère du Héros de la Pièce.

C'étoit un homme de qualité, d'un naturel un peu romaneſque, qui aimoit à courir le monde, & qui avec un penchant prodigieux pour la galanterie, s'embarquoit volontiers dans un labyrinthe d'intrigues de ce genre.

Jeune encore, il avoit conduit en *Pologne*, une Princeſſe Françaiſe, qui devoit en devenir la Reine; & le Roi, à qui il avoit ſu plaire, l'ayant retenu à ſa Cour, l'avoit marié à une Dame Polonoiſe du plus haut rang. Après la mort de ſon épouſe, étant revenu dans ſa patrie, où après avoir perdu preſque tous ſes biens par des malheurs, dont la plupart procédoient de ſes intrigues amoureuſes, il ſe détermina enfin à retourner en Pologne, dans l'eſpérance d'y vivre plus à l'aiſe, attendu qu'il

avoit appris, depuis la mort de ſon épouſe, que pluſieurs ſucceſſions conſidérables étoient tombées à ſes enfans.

Après avoir été volé dans ſon voyage, avant que d'arriver à *Varſovie*, il étoit tombé malade dans un village; & c'eſt dans cet état que lui-même va raconter l'aventure qui fait le ſujet de cette lettre :

» Je languiſſois dans ce cruel état » depuis pluſieurs jours, lorſque la » Comteſſe *Vénoski*, qui paſſoit par là, » ayant oui-dire qu'un étranger de quelque diſtinction y étoit tombé malade, » ſa charité l'engagea à venir m'offrir » quelques ſecours. Je la reconnus d'abord, pour l'avoir autrefois vue ſouvent chez mon épouſe, dont elle » étoit aſſez proche parente. Mais dès » que j'apperçus qu'elle ne me reconnoiſſoit pas, je crus devoir, en lui » cachant mon nom, lui dire que j'étois » Allemand; & que ſi elle vouloit bien

» me faire conduire à *Varſovie*, la reine,
» dont j'avois l'honneur d'être allié,
» ne pourroit, probablement, que lui
» en ſavoir gré... La Dame, qui fut aſſez
» bonne pour avoir pitié de ma ſitua-
» tion, me fit mettre dans une litière de
» ſa ſuite, & me conduiſit à *Varſovie*,
» où je logeai dans ſon hôtel, en at-
» tendant que le retour de ma ſanté
» me permît d'aller rendre mes reſpects
» à la Reine.

Ma fièvre ayant alors augmenté ſingulièrement, je me vis forcé de garder le lit, pendant près de quinze jours de ſuite.

A la première viſite que me fit la Comteſſe, elle étoit accompagnée d'une jeune demoiſelle d'environ dix-huit ans, plus grande & mieux faite que ne le ſont ordinairement les Polonoiſes. Elle étoit blonde, ſa peau d'une fineſſe & d'une blancheur extrême, & avoit dans l'air & dans la taille des

grâces inexprimables. Je n'étois pas si malade que je ne jettasse quelques regards sur cette jeune beauté : Aussi ne tarda-t-elle pas à exciter dans mon cœur de si subites émotions, que j'eus tout lieu de craindre que tous mes désastres passés ne m'eussent pas encore suffisamment muni contre les charmes du beau sexe ? Cette aimable personne, de son côté, parut touchée de ma situation ; & la manière dont elle sembloit s'y intéresser, ne fit qu'ajouter à la vivacité du penchant qui m'intéressoit pour elle. Elle venoit régulièrement tous les jours dans mon appartement, pour s'informer de l'état de ma santé ; & lorsque je me hasardai à lui demander qui elle étoit, elle me dit être nièce de la Comtesse de *Vézoski*. Je crois même, très-fermement, que la vue de cette charmante fille, jointe au plaisir que me faisoient ses attentions, contribuèrent bien plus à mon

rétabliſſement, que tous les ſecours que je reçus de la part de la médecine; & la fièvre m'ayant enfin abandonnée, j'eus l'agrément de voir cette aimable perſonne ravie de mon rétabliſſement.

Pendant ma convaleſcence, étant venu me voir plus ſouvent que jamais, je me ſentis pour elle une paſſion plus violente & plus tendre encore; lorſqu'enfin je m'apperçus que les viſites qu'elle me rendoit n'étoient qu'un prétexte dont elle ſe ſervoit pour voir un jeune Polonois, que je ſoupçonnai bientôt être ſon amant, qui ſembloit être à peu près du même âge.

C'étoit un beau brun, grand, très-bien fait, qui, dès qu'elle arrivoit chez moi, ne manquoit guère d'y venir; & tous les deux aſſez ordinairement ſe retiroient dans un coin de l'appartement, où ils me paroiſſoient s'entretenir avec beaucoup de chaleur.

Ce jeune homme pourtant me plai-

ſoit au point, que ſi je ne l'euſſe pas cru mon rival, j'aurois fait le plus grand cas de ſa perſonne & de ſon amitié.

Un jour, qu'ils me demandoient s'il étoit bien vrai que je fuſſe *Allemand*, & que je leur répondis qu'oui, je vis avec ſurpriſe qu'ils en ſembloient fort affligés; que de là ils ſe retirèrent vers une fenêtre, & qu'ils ſe mirent à examiner un tableau avec la plus grande attention; qu'ils ſe retournoient enſuite de mon côté, & fixoient les yeux ſur mon viſage, comme trouvant quelque reſſemblance entre ce portrait & moi.

Ne pouvant alors m'empêcher de leur demander la raiſon de ce ſingulier examen; la Demoiſelle me répondit que ſi j'euſſe été Français, elle m'auroit pris pour l'original du portrait dont il s'agiſſoit.

Voulant alors en juger par mes yeux, qu'on juge de ma ſurpriſe lorſque je vis que ce portrait étoit celui que j'avois

envoyé de Paris à la Reine de Pologne, il y avoit cinq ans au plus, pour être remis à mes enfans !.. Jettant alors les yeux tantôt sur la jeune personne, tantôt sur celui que je croyois son amant, je me sentis saisi d'un battement de cœur tel que je n'en éprouvai jamais : » Juste ciel ! (m'écriai-je, en versant un torrent de larmes) seroient-ce en effet mes enfans que j'embrasse !

Tous les deux alors, agités des mêmes transports, tombent à mes pieds, me comblent des caresses les plus vives, & finissent par m'avouer que dès la première fois qu'ils m'avoient vu, rien n'avoit pu leur faire abandonner l'idée que c'étoit en effet leur père qu'ils avoient enfin le bonheur de revoir en moi !

J'ai l'honneur &c.

PRIERE ET HARANGUE.

Du Roi Henri IV, *avant la Bataille de Coutras, tirées d'un Manuscrit du tems.*

» O Dieu des Armées, dont les yeux
» percent les voiles les plus épais, &
» pénétrent dans les déguisemens les
» plus profonds ! Toi, qui vois le fond
» de mon cœur, & les desseins les plus
» cachés de mes ennemis ! Toi, qui as
» dans tes mains, & devant tes yeux,
» tous les événemens de la vie humaine !
» Si tu sais que mon règne doive con-
» tribuer à l'avancement de ta gloire,
» & au bien de ton peuple ; que je
» n'ai pas d'autre ambition dans l'âme,
» que de travailler à la gloire de ton

» ſaint nom, ainſi qu'à la conſervation » de ce Royaume ; favoriſe, ô grand » Dieu ! la juſtice de mes armes, & » force tous les rébelles à reconnoître » celui que tes ſaints décrets, & les » droits d'une ſucceſſion légitime ont » fait leur Souverain ! Mais ſi ta bonne » providence en a autrement ordonné ; » & ſi tu ſais que je doive être un de » ces Rois, que tu donnes dans ta » colère ; ôte-moi ma couronne & ma » vie ! Rends-moi, dans ce jour, la » victime de ta ſainte volonté ; que » ma mort mette fin aux calamités de » la France ; & que mon ſang ſoit le » ſeul qui doive être répandu dans cette » querelle ! «

Ce grand Prince prononça cette prière d'un ton de voix, & d'un air qui inſpira le plus grand courage à tous ceux qui l'entendirent ; & ſe retournant enſuite vers l'eſcadron, à la tête duquel il alloit charger : » Mes com-

» pagnons ! (dit-il, à haute voix) » ſi » vous courez ma fortune, je cours la » vôtre. Songez que votre ſûreté con- » ſiſte à bien garder vos rangs. Si pour- » tant la chaleur du combat y apportoit » quelque déſordre ; que votre ſoin » capital ſoit de vous rallier. Si vous » perdez de vue vos étendards, cher- » chez ſeulement des yeux la plume » blanche que vous voyez ſur mon caſ- » que. Vous la verrez toujours devant » vous ; & elle vous conduira vers le » chemin de l'honneur & de la vic- » toire.

P. S. Nous trouvons dans le même Manuſcrit qu'un moment avant que de donner cette bataille, c'eſt-à-dire le 1587, le *bon Henri* donna une marque bien ſingulière de ſa juſtice envers la fille d'un Officier de la Rochelle, dont il avoit abuſé, à la honte de ſa famille, & au grand ſcandale des Rochellois, lorſqu'on lui eut repréſenté

que Dieu ne pouvoit probablement favoriſer ſes armes, ſi, auparavant, il ne lui demandoit pardon de cette offenſe; ſon premier mouvement fut de ſe jetter à genoux, & de ſatisfaire à ce devoir; & de là de prier tous les témoins de ſon répentir, d'aſſurer le père de cette fille que ſi Dieu lui faiſoit la grace de ſurvivre à cette bataille, il répareroit de ſon mieux, la perte de l'honneur qu'il lui avoit ôté. Cet acte de ſoumiſſion religieuſe toucha aſſez ſenſiblement les aſſiſtans pour leur tirer les larmes des yeux, & pour ne pouvoir aſſez admirer un jeune Prince qui ne rougiſſoit pas d'avouer & d'expier, ſi publiquement, ſa faute.

Au moment où il venoit de remporter la victoire la plus complette, quelqu'un lui ayant demandé, » quelle » condition de paix il voudroit avoir » après un ſi grand ſuccès? «

— » Les mêmes (répondit-il) que je

» je voudrois avoir, après la bataille » perdue. » Paroles (dit *d'Aubigni*, » dans ſa grande Hiſtoire) qui des » uns furent attribuées à une grande » œquanimité. Les plus fins dirent » pourtant, qu'il avoit alors d'autres » affaires que celles de ſon parti «.

Mais le Héros, à qui ces propos revinrent, ſe juſtifia pleinement de ce ſoupçon.

ANECDOTE POÉTIQUE,

CONCERNANT

PIERRE CORNEILLE.

QUI croiroit que ce grand-homme, à force d'entendre louer les quatre vers de *Brébeuf*, sur l'*Art d'écrire*, inventé par les *Tyriens*, en conçut un sentiment de jalousie, qui lui en fit faire quatre autres sur le même sujet, que nous rapporterons après avoir mis sous les yeux du Lecteur ceux du Traducteur de la *Pharsale*:

C'est de là que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole & de parler aux yeux;
Et par les traits divers des figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Voici ceux de *Corneille*.

C'eſt de là que nous vient *le fameux Art d'écrire ;*
Cet Art ingénieux de parler ſans rien dire ;
Et par les traits divers que notre main conduit ;
D'attacher ſur papier la parole qui fuit !

Ces derniers Vers ſont beaux ſans doute, & dignes de *Corneille*. Mais ſoit que le motif qui les fit naître ait déplu ; ſoit que le droit d'aîneſſe des premiers ait prévalu, les autres ſont tombés dans l'oubli.

ANCIENNE CHANSON,

OU ROMANCE,

Sur l'Air : *Monſieur la Paliſſe eſt mort.*

C'eſt probablement ſur le couplet ſuivant chanté par nos Soldats, après la Bataille de Pavie :

Monſieur la *Paliſſe* eſt mort,
Il eſt mort devant *Pavie ;*
Hélas ! S'il n'étoit pas mort,
Il ſeroit encore en vie.

[*C'eſt, probablement, dis-je, à partir de ce couplet, qu'a été faite la Chanſon, ou Romance ſuivante, que l'on peut regarder comme un modèle de ce qu'on appelle le* ſtyle niais.]

LE FAMEUX LA GALISSE.

MESSIEURS, vous plaît-il d'ouïr
L'air du fameux la *Galiſſe* :
Il pourra vous réjouir,
Pourvû qu'il vous diverтiſſe.

La *Galiſſe* eut peu de bien
Pour ſoutenir ſa naiſſance :
Mais il ne manqua de rien,
Dès qu'il fut dans l'abondance.

Bien inſtruit, dès le berceau,
Jamais (tant il fut honnête !)
Il ne mettoit ſon chapeau,
Qu'il ne ſe couvrît la tête.

Il étoit affable & doux,
De l'humeur de feu ſon père,
Et n'entroit guère en courroux,
Si ce n'eſt dans la colère.

Il buvoit tous les matins,
Un doigt, tiré de la tonne,
Et mangeant chez ſes voiſins,
Il s'y trouvoit en perſonne.

Il vouloit dans ſes repas
Des mêts exquis & fort tendres ;
Et faiſait ſon mardi gras,
Toujours la veille des cendres.

Ses valets étoient ſoigneux
De le ſervir d'andouillettes,
Et n'oublioient pas les œufs,
Sur-tout dans les omelettes.

De l'inventeur du raiſin,
Il révéroit la mémoire ;
Et pour bien goûter le vin,
Jugeoit qu'il en falloit boire.

Il diſoit que le nouveau,
Avoit pour lui plus d'amorce ;
Et moins il y mettoit d'eau,
Plus il y trouvoit de force.

Il consultoit rarement,
Hyppocrate & sa doctrine,
Et se purgeoit seulement,
Lorsqu'il prenoit médecine.

Au *Piquet*, par vous payé,
Il jouoit suivant la pente,
Et comptoit quatre-vingt-dix;
Lorsqu'il faisoit un nonante.

Il savoit les autres jeux
Qu'on joue à l'Académie;
Et n'étoit pas malheureux,
Tant qu'il gagnoit la partie.

On s'étonne, sans raison,
D'une chose très-commune;
C'est qu'il vendit sa maison:
Il falloit qu'il en eût une.

Il aimoit à prendre l'air,
Quand la saison étoit bonne;
Et n'attendoit pas l'hyver,
Pour vendanger en automne.

Il épousa, ce dit-on,
Une vertueuse Dame.
S'il avoit vécu garçon,
Il n'auroit pas eu de femme.

Il en fut toujours chéri,
Elle n'étoit point jalouse:
Sitôt qu'il fut son mari,
Elle devint son épouse.

Il passa près de huit ans,
Avec elle, fort à l'aise;
Il eut jusqu'à huit enfans:
C'étoit la moitié de seize.

On dit que dans ſes amours,
Il fut careſſé des Belles,
Qui le ſuivirent toujours,
Tant qu'il marcha devant elles.

D'un air galant & badin,
Il courtiſoit ſa *Califte*,
Sans jamais être chagrin,
Qu'au moment qu'il étoit triſte.

Il brilloit comme un ſoleil
Sa chevelure étoit blonde;
Il n'eût pas eu ſon pareil,
S'il eût été ſeul au monde.

Il eut des talens divers;
Même on aſſure une choſe;
Quand il écrivoit en vers,
Qu'il n'écrivoit pas en proſe.

En matière de Rébus,
Il n'avoit pas ſon ſemblable :
S'il eût fait des *Impromptus*,
Il en eût été capable.

Il ſavoit un triolet,
Bien mieux que ſa patenôtre ;
Quand il chantoit un couplet,
Il n'en chantoit pas un autre.

Il expliqua doctement
La phyſique & la morale :
Il ſoutint qu'une jument,
Eſt toujours une cavale.

Par un diſcours ſérieux,
Il prouva que la berlue,
Et les autres maux des yeux,
Sont contraires à la vue.

Chacun alors applaudit
A ſa ſcience inouie :
Tout homme qui l'entendit,
N'avoit pas perdue l'ouie.

Il prétendit, en un mois,
Lire toute l'écriture ;
Et l'auroit lue une fois,
S'il en eût fait la lecture.

Par ſon eſprit & ſon air,
Il s'acquit le don de plaire ;
Le Roi l'eût fait Duc & Pair,
S'il avoit voulu le faire.

Mieux que tout autre il ſavoit
A la Cour jouer ſon rôle ;
Et jamais lorſqu'il buvoit,
Ne diſoit une parole.

Il choiſiſſoit prudemment
De deux choſes la meilleure ;
Et répétoit fréquemment,
Ce qu'il diſoit à toute heure.

Il fut, à la vérité,
Un danſeur aſſez vulgaire :
Mais il n'eût pas mal chanté,
S'il avoit voulu ſe taire.

Il eut la goute à Paris,
Longtems cloué ſur ſa couche :
En y jettant les hauts-cris,
Il ouvroit bien fort la bouche.

Lorſqu'en ſa maiſon des champs,
Il vivoit libre & tranquille,
On auroit perdu ſon tems,
De le chercher à la ville.

On raconte, que jamais
Il ne pouvoit se résoudre
A charger ses pistolets,
Quand il n'avoit pas de poudre.

Un jour il fut assigné
Devant son Juge ordinaire.
S'il eût été condamné,
Il eût perdu son affaire.

On ne le vit jamais las,
Ni sujet à la paresse :
Tandis qu'il ne dormoit pas,
On tient qu'il veilloit sans cesse.

Il voyageoit volontiers,
Courant partout le Royaume :
Quand il étoit à *Poitiers*,
Il n'étoit pas à Vendôme.

Il ſe plaiſoit en bateau ;
Et ſoit en paix, ſoit en guerre ;
Il alloit toujours par eau,
A moins qu'il n'allât par terre.

Un beau jour, s'étant fourré
Dans un profond marécage,
Il y ſeroit demeuré,
S'il n'eût pas trouvé paſſage.

Il fuyoit aſſez l'excès :
Mais dans les cas d'importance
Quand il ſe mettoit en frais,
Il ſe mettoit en dépenſe.

Dans un ſuperbe Tournois,
Prêt à fournir ſa carrière,
Il parut devant le Roi :
Il n'étoit donc pas derrière.

Monté ſur un cheval noir,
Les Dames le reconnurent ;
Et c'eſt là qu'il ſe fit voir,
A tous ceux qui l'apperçurent.

Mais bien qu'il fût vigoureux,
Bien qu'il fît le diable à quatre,
Il ne renverſa que ceux,
Qu'il eut l'adreſſe d'abattre.

C'étoit un homme de cœur,
Inſatiable de gloire ;
Lorſqu'il étoit le vainqueur,
Il remportoit la victoire.

Les places qu'il attaquoit,
A peine ôſoient ſe défendre ;
Et jamais il ne manquoit
Celles qu'on lui voyoit prendre.

Un devin, pour deux teſtons,
Lui dit, d'une voix hardie,
Qu'il mourroit de là les monts,
S'il mouroit en Lombardie.

Il y mourut ce Héros,
Perſonne aujourd'hui n'en doute :
Sitôt qu'il eut les yeux clos,
Auſſitôt il ne vit goute.

Il fut, par un triſte ſort,
Bleſſé d'une main cruelle ;
On croit, puiſqu'il en eſt mort,
Que la playe étoit mortelle.

Regretté de ſes Soldats,
Il mourut digne d'envie ;
Et le jour de ſon trépas,
Fut le dernier de ſa vie !

Il mourut le vendredi,
Le dernier jour de ſon âge :
S'il fût mort le ſamedi,
Il eût vécu davantage.

J'ai lu dans les vieux Ecrits,
Qui contiennent ſon Hiſtoire ;
Qu'il iroit en paradis,
S'il étoit en purgatoire.

N. B. Gabriel Naudé, qui dans ſon Dialogue de *Maſcurot* & de *Saint Ange* a diſcouru fort au long de la Poëſie Burleſque, & de ſes différens ſtyles, ne paroît pas en avoir connu un de l'eſpèce de celui-ci ; & c'eſt à ce titre de ſingularité que nous avons cru lui devoir une place dans notre recueil *de Pièces peu connues.*

ANECDOTES HISTORIQUES,

Concenant la ville de Calais.

UN Normand, nommé *Jean de Fontenay*, s'étant retiré à *Calais*, en 1545, pour un meurtre commis à *Caën*, en la perſonne de l'Avocat du Roi, donna quelques avertiſſemens à *François Ier.* de ce qu'il y avoit à faire pour reprendre cette Ville importante ſur les Anglais. Ce qui s'exécuta heureuſement par le Duc *de Guiſe*, ſous *Henri II*; qui, pour récompenſe, lui fit expédier une abolition, & donner 3000 écus, pour payer l'intérêt civil aux enfans de l'Avocat aſſaſſiné *.

Cette Ville ayant été repriſe au commencement de l'année 1558, *Phi-*

* Aux antiquités de *Caën*.

Philippe II qui en avoit été la cause par le conseil qu'il avoit donné à *Marie*, Reine d'Angleterre, son épouse, de déclarer la guerre à la France, crut qu'il y alloit de son honneur de faire rendre cette place aux Anglais, par le traité *de Cateau-Cambresis*. C'est la raison pour laquelle il insista long-tems sur cet article, par l'obtention duquel il espéroit parvenir à la conclusion de son nouveau mariage projetté avec *Elizabeth*, sa belle-sœur.

Mais le *Duc d'Albe*, son premier plénipotentiaire, le fit enfin consentir à laisser *Calais* & ses dépendances à *Henri II*, & ce pour quatre

La première, que les Anglais, demeurant maîtres de *Calais*, tenoient en bride tout le détroit ; & qu'ainsi les Espagnols venant à passer ce détroit où les tempêtes sont fréquentes, ne sauroient où se réfugier, quand ils auroient la guerre avec l'Angleterre. La seconde,

qu'allant d'Eſpagne en *Flandre*, il faudroit prendre de grands détours ; & que d'ailleurs les Flamands ne pourroient trafiquer avec la France que par terre ; ce qui ruineroit leur commerce : inconvéniens qui ceſſoient en laiſſant *Calais* à la France. Troiſièmement, que l'ancienne antipathie qui eſt entre les Français & les Anglais, feroit que l'Angleterre ne refuſeroit point ſes ports aux Eſpagnols en cas de guerre contre les Français ; ni la France les ſiens lorſqu'il s'agiroit de nuire à l'Angleterre. La quatrième enfin, que l'Eſpagne avoit plus d'intérêt que tout autre état, que l'Empire de la mer fût partagée entre deux Nations ſi naturellement ennemies, afin qu'elle eût toujours la commodité de pouvoir ſe ſervir des ports de l'une, ou de l'autre. Enfin, diſoit-il à *Philippe*, Votre Majeſté ne doit point ſouffrir que l'Angleterre, déjà trop puiſſante par mer, le devienne encore da-

vantage par le recouvrement de *Calais*.

Les Anglais, poſſeſſeurs de *Calais* depuis plus de deux ſiècles, craignoient ſi peu qu'il pût jamais leur être repris par les Français, qu'on liſoit ſur la porte du château, ou citadelle, cette Inſcription, en vers :

Les Français à CALAIS *viendront planter le Siége,*
Quand le fer & le plomb nageront comme liége.

Mais avant le Siége même quelqu'un qui avoit mieux combiné les conjonctures, & les diſpoſitions des deux Gouvernemens Français & Anglais, y avoit répondu par cette autre Inſcription :

Le vent eſt nord ;
Talbot eſt mort ;
Calais eſt aux Anglois ;
Avant qu'il ſoit LES ROIS ;
Il ſera aux François.

La capitulation des Anglais avec le Duc de *Guise*, qui en avoit fait le Siège, fut signée le 8 Janvier 1558.

Donc le Profète ne s'étoit trompé que de deux jours; & on le lui a sans doute, gracieusement pardonné.

P. S. Cette Inscription, quoique perpétuée à *Calais* par la tradition la plus constante, & même consacrée (si l'on peut s'exprimer ainsi) par un Historien de cette Ville, antérieur à l'ouvrage du *P. le Febore* *, fait pourtant naître une réflexion, d'où résulte un doute auquel il paroît assez difficile de répondre : car si c'est à un Anglais qu'on veut l'attribuer? On sent toutes les raisons qui s'opposent à ce que ce sentiment puisse être adopté. Si c'est à un Français? Ce ne pouvoit donc être qu'un traître à sa patrie.

* *Celle* DE BERNARD, *ancien Mayeur ou Maire de Calais.*

Et dans ce cas, n'eût-il pas bien mieux trouvé son compte à vendre cet important secret à l'Angleterre, que de l'afficher, pour ainsi dire, gratuitement, au coin des rues?

Ainsi de quelque côté qu'on puisse envisager cette Anecdote, on conviendra que tout porte à croire qu'elle n'a pû être imaginée qu'après coup.

L'HABIT VERD ET L'HABIT BRUN, NOUVELLE ANGLAISE.

» CONDUIS-les à la porte de *Piccadilly*, disoit à son laquais un jeune homme habillé de verd, qui sortoit d'une maison de *Grosvenor-Square*. Le valet tenoit deux chevaux, & le maître étoit dans l'uniforme *d'Hyde-Parc*. Le valet monta sur son bidet, & prenant en main la bride de l'autre, chevaucha le long de *Bond-street* «.

Le maître suivit la même rue. Il entra dans la boutique de *Gray*, admira des assiettes de filigrane, dit qu'il réfléchiroit à une montre pour *Henriette* ***, & donna douze *guinées* d'une paire de boucles.

Dans *St. James-Street*, il entra chez dans

une fruitière, mangea une demi-douzaine de pêches, bâilla, se plaignit de trouver la Ville déserte, & la rue pleine de poussière. Puis il s'assit d'un air rêveur, pinça un petit chat, dit qu'il miauloit comme le *Signor* ***, s'étonna de ce que le Prince de *Galles* visitoit si souvent le petit peintre de *Pall-Mall*, mangea encore une pêche, dit au moins quinze fois « comment vous portez-vous ? » A autant de personnes différentes, décida que le *Lord G* *** avoit meilleur air en blanc qu'en violet, régla sa montre au cadran de *St. James*; & après un instant de réflexion, résolut d'aller voir ce qui se passoit chez *Brocke*. Ne trouvant qu'un seul membre du *Clubb dans* le sallon d'Assemblée, il proposa une partie de trictrac, perdit cinquante *guinées*, proposa le quitte ou double, perdit encore, donna un mandat de cent *guinées* sur M. *Hamwersfley*, & se hâta de sortir.

A la porte, il saisit le bras d'un gentilhomme, en habit brun... — Voulez-vous, lui dit-il, faire une partie de cheval ce matin? — Nenni: j'ai un engagement, répondit l'habit brun — Un rendez-vous, sans doute? — Vous l'avez dit; & même avec une charmante personne... Voulez-vous m'y suivre? — Chez cette charmante personne? — Chez elle, dis je... Cela vous rit-il un peu! — Allons.

L'habit brun passa négligemment son bras sous celui de l'habit verd... Et les voilà en route.

Vers *Charing-croſſ*, l'habit brun monta dans un carosse de place & dit où il falloit le conduire, & l'habit verd s'assied à côté de lui: » vous venez, » lui dit il, de lui indiquer une diable » de rue?.. D'où je suppose que vous » savez engager vos Sultanes à vivre » économiquement? — Vous avez, » parbleu! d'autant mieux deviné,

» que la perſonne que vous allez voir » ne m'a coûté que deux *guinées* par » ſemaine, depuis l'inſtant de notre » connoiſſance. — J'admire votre bonheur de ſavoir trouver de charmantes » donzelles ſi peu intéreſſées ! — Oh ! » l'on en trouve ici dans chaque Paroiſſe : il ne s'agit que d'ouvrir les » yeux «.

Les deux amis arrivent à la porte d'une maiſon de la plus triſte apparence, dans une rue fangeuſe, & montent quatre étages.

L'habit verd, de honte, demeura à la porte d'une petite chambre ; & une petite fille, d'environ cinq ans, vient ouvrir. Sa longue chevelure eſt blonde, elle a les yeux du plus beau bleu, un ſourire de joie ſe répand ſur ſes aimables & petites lévres, à la vue de l'habit brun » Ah ! Que maman, s'é- » cria-t-elle, ſera contente de ce que » vous êtes venu, comme vous l'aviez

» promis ! « L'habit brun, ſans lui répondre, lui prend la main, & entre avec l'habit verd, dans l'appartement.

Un ſpectre, aſſis en face de la porte, eſſaye de ſe lever à leur approche ; l'habit brun l'en empêche, & prend place à ſon côté, d'un air reſpectueux, tandis que l'habit verd offrant aux yeux l'étonnement pétrifié, ſe voit contraint de prendre un ſiége à côté de lui.

— » Eh bien, ma chère Dame, » dit l'habit brun, comment vous trou- » vez-vous aujourd'hui ? — Ah, Mon- » ſieur ! Mieux... Beaucoup mieux !.. » Ce qui m'eſt arrivé depuis hier, » prolongera ma vie, au moins d'une » ſemaine — De beaucoup d'autres, à » ce que j'eſpère, & même de plu- » ſieurs années, repliqua, tendrement, » l'habit brun... Mais de quoi s'agit-il » donc, ma chère Dame ? — Les pa- » rens de mon mari ſont enfin ap- » paiſés, Monſieur ! Ils penſent que

» mes souffrances ont assez expié ma
» faute ; ils m'invitent même à venir
» mourir auprès d'eux à la campagne,
» & promettent d'avoir soin de mon
» enfant !... O ma *Fanny* ! ajouta-t-
» elle, en pressant la petite-fille contre
» son sein, je te vois donc enfin à
» l'abri de la misère !... Je rendrois
» maintenant mon dernier soupir avec
» joie !.. Mais souviens-toi toujours
» que ce fut Monsieur qui te préserva
» du tombeau, quand ta pauvre mère
» affamée ?...

L'habit brun l'interrompant alors, lui demanda quand elle comptoit pouvoir risquer de se mettre en route ; & ce qu'elle desiroit pour la faire commodément ? — Ah, Monsieur, s'écria-t-elle, vos soins sont à leur terme... Voyez, ajouta-t-elle, en lui montrant un billet de banque de dix livres sterling, ce qu'ils m'ont fait remettre ? De plus, le recteur de la paroisse est à

Londres, il nous protégera pendant le voyage, & viendra me chercher demain dans une chaise de poste. — Mais, Monsieur, mon cher & généreux Protecteur, tant qu'il me restera la force de former au ciel une prière, vous en serez le digne objet. Ma reconnoissance, mon!...— Madame, permettez que je vous interrompe ? Votre sensibilité apprécie au delà de leur valeur des devoirs que je me sens trop heureux d'avoir trouvé l'occasion de remplir.., Vous avez, dans ce moment-ci, des préparatifs à faire : ainsi j'abrége ma visite.... Je reviendrai demain vous voir avant votre départ ; & vous remettrai, en prenant congé de vous, ainsi que de l'aimable *Fanny*, sous la protection de l'Ecclésiastique chargé de vous escorter.

A ces mots, il quitte l'appartement, suivi de l'habit verd, de plus en plus pétrifié, & d'autant plus que l'espèce

de folie, dont il venoit d'être témoin, étoit on ne plus étrangère à ſon genre!

» A peine la voiture marchoit-elle: » Que diable ſignifie tout ceci, mon » cher Henry! s'écria l'habit verd — » Ce que le diable a voulu, répondit » l'autre: l'aimable créature que vous » venez de voir, a fait ce qu'on ap- » pelle un mariage d'inclination. Tentée » par le brillant de l'aventure, elle » quitta, la nuit, la maiſon de ſon » tuteur, & partit en poſte pour *Gretna-* » *gréen*, avec un jeune homme à co- » carde, ſur ce qu'il lui avoit juré » qu'elle étoit la plus jolie perſonne » qu'il eût encore vue depuis qu'il ſer- » voit en Amérique, où il avoit été » éperdument amoureux d'une jeune » lady, qui lui reſſembloit à s'y mé- » prendre. Ils revinrent enyvrés l'un » de l'autre, & l'Officier reçut la for- » tune de ſon épouſe, auſſi-tôt qu'elle » lui fut adjugée par la loi. Elle n'étoit

» que de deux mille livres *ſterling*,
» & notre jeune couple aimoit la
» dépenſe. Cependant la famille de
» l'Officier lui ayant trouvé ce qu'on
» appelle un bon parti, c'eſt-à-dire
» une vieille femme riche de deux fois
» davantage; il penſa bientôt comme
» eux, il quitta l'Angleterre après
» l'avoir également épouſée & ruinée
» ainſi que l'autre. La pauvre délaiſſée,
» dans le cas de ne ſavoir de quoi vivre,
» & de plus chargée d'un enfant,
» ne reçut que le conſeil d'envoyer
» ſa fille à la paroiſſe, & de tâcher,
» à l'aîde de ſes bras, de ſe tirer, s'il
» ſe pouvoit, d'affaire. La pauvre
» créature obéit quant au ſecond ar-
» ticle, & à l'aîde d'un travail infa-
» tigable & d'une frugalité ſans exem-
» ple, ſe ſoutint avec ſa fille l'eſpace
» de quatre ans. Mais ce genre de vie,
» joint au ſouvenir des malheurs que
» lui avoient attirés ſon trop de bonne

» foi, minèrent ſa conſtitution, au
» point qu'elle dépériſſoit à vue d'œil.
» Sur quoi ſon hôteſſe ayant obſervé
» qu'elle ne travailloit plus, & par
» conſéquent la payoit mal, envoya
» chercher un bailli, qui trouvant la
» pauvre Dame au lit, pouſſoit l'inhu-
» manité au point de vouloir l'enlever,
» ſans même lui permettre de s'habil-
» ler; lorſqu'en ce moment, le haſard
» m'ayant fait paſſer vis-à-vis de cette
» maiſon, les cris que pouſſoient &
» la mère & l'enfant me touchèrent
» aſſez.... Mais ce qui s'en ſuivit n'a
» pas beſoin d'être raconté. Qu'il vous
» ſuffiſe de ſavoir qu'après avoir ſatiſ-
» fait l'hôteſſe, & ſu l'hiſtoire de cette
» infortunée, ainſi que le nom des
» parens de ſon mari; j'écrivis à lady
» *Derford* ma ſœur, dont la terre ſe
» trouve heureuſement ſituée dans leur
» voiſinage. Que ma ſœur leur a peint
» ſi pathétiquement la ſituation de

» cette intéreſſante créature, ainſi que » celle de ſon enfant, qu'elle a ſu les » attendrir au point de les recevoir en » grace, ainſi que vous l'avez vu par la » lettre qui lui a été écrite... Cela » mon cher *Needy*, me ſemble je crois » ſuffiſant pour répondre à votre *que* » *diable* ſignifie tout ceci ? «

L'habit verd garda le ſilence ; & commençoit à ſentir qu'il y avoit d'autres méthodes de ſe débarraſſer le matin d'un argent ſuperflu, que celle de jouer au tric-trac, & d'acheter chere-ment mille brillans colifichets.

PARTICULARITÉS SINGULIERES

CONCERNANT

LE FAMEUX BANQUIER JUIF,

ABRAHAM HIRSCHEL.

POUR l'intelligence de l'Epître à lui adreſſée par *M. de M****., Lieutenant-Général des Armeés du Roi, il faut ſavoir que ce Juif n'avoit de Juif, que la circonciſion & l'uſure. Son extérieur n'annonçoit rien *d'Iſraëlite*. Poudré, friſé, râſé comme tout le monde, il avoit même, quoique marié, ſouſtrait ſon menton à l'auréole indicatrice de ſa nation. On l'appelloit, dans *Berlin*, l'hébreu petit-maître. Il étoit effective-

ment assez fat, pour avoir des prétentions, & assez sot pour n'être pas fâché qu'on le crût homme à bonnes-fortunes. Il est vrai qu'une femme de qualité, qui avoit, disoit-on, quelques doutes sur *la vulgate*, avoit choisi *M Hirschel*, pour s'en éclaircir avec lui sur le texte original. Ce goût singulier avoit même donné lieu à des plaisanteries, auxquelles, *M. Hirschel* ne répondoit qu'avec cette modestie affectée que les gens du bon air employent ordinairement pour donner plus de crédit aux soupçons dont ils se défendent. On avoit même observé que la Dame, depuis qu'elle donnoit *dans l'hébreu*, payoit régulièrement sa marchande de modes; & que la malignité avoit tiré de cette exactitude des indications flateuses pour la vanité de *M. Hirschel*. Quoiqu'il en soit, il est très-sûr que ses plaisirs ne prenoient rien sur ses devoirs *nationaux*; & que son commerce galant ne

l'empêchoit pas de le ſuivre, avec une merveilleuſe activité, ainſi que le commerce plus lucratif qu'il faiſoit aux principales foires d'Allemagne, & ſur-tout à celle de *Leïpſick*.

Ce fut pendant celle de *Saint Michel* 1753, que M. *Hirſchel* troqua avec l'Auteur, contre un billet de cinq cens écus, payable en foire de pâques, c'eſt-à-dire ſix mois après, une bague qu'il en rachetta, le ſur-lendemain, pour quatre cens.

Le débiteur ne pouvant payer à l'échéance, que quatre cens cinquante écus, ſe flatta qu'en faveur de l'honnêteté de l'à-compte, & en mémoire de l'origine de la dette, *M. Hirſchel* ne lui refuſeroit pas, pour le ſurplus, une petite prolongation. Sur quoi *M. Hirſchel* remit au retour de la foire *de Leïpſick* à donner ſa réponſe; & que le confiant débiteur ne douta pas que ſa propoſition ne fût acceptée.

La visite que lui fit quelques jours après *M. Hirschel*, en passant par *Dresde*, altéra un peu sa quiétude sur cette affaire. » La foire avoit été si mauvaise, que » dans le besoin qu'avoit *l'Israélite* de » ses fonds, il ne pouvoit agréer que » la moitié de la demande «.

Il ne se trouvoit alors sous la main du débiteur, qu'un basson, sur lequel il essayoit quelques airs nouveaux, au moment que *M. Hirschel* étoit entré.

Dans l'embarras de répondre convenablement à la question, il lui parut plaisant de parodier avec *le croyant du samedi*, la scène du *joueur de Regnard*, avec M. *Dimanche*. » Ecoutez, avant » tout cet air là, *M. Hirschel*, lui dit-» il, en se remettant au pupitre ? «

M. Hirschel eut la complaisance d'écouter. Le premier air fut suivi d'un second, & le second d'un troisième, quoique *M Hirschel* cherchât, assez adroitement, à saisir l'intervalle des

pauſes & des ſoupirs, pour renouer la converſation. Mais le perfide ſouffleur lui coupoit toujours impitoyablement la parole par ſes bruyantes pétarades.

Il obſervoit en même tems, avec un plaiſir malin, tous les ſignes d'impatience qui échappoient à ſon malévole auditeur, qui alla même une fois, juſqu'à frapper du pied... » Eh! Fi donc » M. *Hirſchel!* (lui cria le ſouffleur) » vous battez la meſure à faux «.

» En vérité M. *le Major*, (lui dit » M. *Hirſchel*) vous vous perdrez la » poitrine avec cet inſtrument là! — » Point du tout, M. *Hirſchel*: j'en joue » quelquefois trois heures de ſuite, » ſans m'en appercevoir... Il ne tient » même qu'à vous de vous en donner » le plaiſir «.

Le pauvre Juif, qui n'en avoit déja que trop, prit enfin le parti de retourner à ſon auberge d'où il écrivit un petit billet *comminatoire* au *Fagotiſte*, qui

n'en amusa pas moins, le soir même, de belles Dames, avec lesquelles il soupoit, du récit de la scène avec son correspondant Juif.

Après en avoir beaucoup ri : » Mais » au fait, Major (dirent-elles) que » lui répondrez-vous ? — Des vers, » Mesdames — Des vers !... Mais, » oui-dà ! Une Epître en vers à » M. *Hirschel* : Cela seroit assez » plaisant ! — Oui, Mesdmes, une » Epitre, en vers, à M. *Abraham* » *Hirschel*... Et je vous la promets «.

L'Epitre fut effectivement envoyée le lendemain, & il en courut en même tems nombre de copies.

Auguste III, auquel on en remit une, voulut s'egayer aux dépens de l'Hébreu, sur sa correspondance en vers, avec un officier de ses gardes... Il le fit appeller ; & tout en le badinant, lui acheta pour mille ducats de dia-

mans, qui pouvoient en valoir cinq cens.

Quoique l'Epitre du Major fût la cauſe occaſionnelle de ce petit bénéfice, l'*Hébreu-Germain*, dont la vanité ſe trouvoit mortifiée, d'avoir été expoſée à ce qu'il appelloit une *paſquille*, prit le parti déſeſpéré de finir la correſpondance en ſoutraîtant, à moitié perte de ſa créance, avec un petit Juif *Saxon*, qui commençoit le commerce.

Le ceſſionnaire ſe préſenta quelques jours après, comme porteur du billet ſouſcrit par M. *le Major*, au profit du confrère *Hirſchel*; & ſe borna, honnêtement, à demander l'époque à laquelle il plairoit à M. *le Major* d'en fixer les payemens — » Comment vous ap-
» pellez-vous, Monſieur? — *Iſaac*
» *Leſiman*, pour vous ſervir, M. *le*
» *Major* — *Iſaac Leſiman*?... Ah!
» Ah! *Abraham genuit-Iſaac*?.. Eh

» bien, Meſſieurs... à la fin de la gé-
» néalogie «.

Le pauvre *Iſaac* en eut un moment la ſueur froide... Mais ſa peur ne fut pas longue; & *le Major* finit par payer, férieuſement, une dette dont il avoit aſſez plaiſanté.

La célébrité de M. *Abraham Hirſchel* en donna une éphémère à la facétie épiſtolaire. Elle alla même juſqu'à *Berlin*, où le grand *Frédéric II* s'en amuſa quelques inſtans.

EPITRE

Au fameux Juif HIRSCHEL.

Tous mes torts ſont devant mes yeux;
J'ai lu votre tendre ſemonce,
O le plus preſſant des Hébreux!
Vous devoir argent & réponſe,
Ce ſeroit, ma foi, trop de deux.
En payant moitié l'on s'arrange,

C'eſt votre loi... Soit; marché fait:
Oubliez la leure de change,
Et je vais répondre au billet.

Je me flattois que la muſique,
Dont les accords harmonieux,
Du cerveau le plus furieux,
Suſpendroit l'accès frénétique,
Calmeroient un cœur généreux?
Attente, hélas! Bien chimérique,
Votre oreille mélancolique,
Repouſſe mes ſons & mes vœux!

Quand *David* jouoit de la harpe,
Saul, ce Roi, méchant garçon,
Saul n'en perdoit pas un ſon;
Et vous baillez comme une carpe,
Sitôt que je prens mon baſſon!

Je le quitte donc pour la lyre:
Eſſayons encor ſi mes vers,
Flatteront plus votre délire,
Que ne l'ont pu faire mes airs.

Avec l'esprit & la figure
Que vous avez *Monsieur Hirschel*,
Auriez-vous bien l'âme plus dure
Que ne l'eut l'oint de *Samuel* ?

Par *Apollon*, par *Israel*,
Remise, je vous en conjure,
Au moins jusqu'à la *Saint-Michel* !..
Pour le coup, c'est parole sûre ;
Croyez-m'en, & plus de soupçon :
Ce bon Patriarche exemplaire,
Qui jamais ne sut dire *non*,
Cet *Abraham*, votre patron,
Des vrais *Croyans* étoit le père :
Le terme est court, soyez contens ;
Et plus d'humeur, je vous supplie,
Vivons toujours en attendant :
L'espoir est l'âme de la vie,
Des cieux c'est le plus beau présent...
Voyez depuis combien de tems,
Vous attendez votre *Messie* !

ANECDOTE
HISTORIQUE ET COMIQUE.

LE bon Pape *Benoît XIV*, qui ſavoit allier les grâces du monde avec la Majeſté de la Thiare, étoit d'un caractère naturellement gai : ſon Médecin étoit même ſouvent l'objet de ſes plaiſanteries.

Le docteur *Luſini*, c'étoit ſon nom, y donnoit lieu par une paſſion pouſſée à l'excès pour la géographie ; il conſommoit & ſon tems & ſa fortune, à la recherche & à l'acquiſition des cartes rares & précieuſes.

Le Saint Père aimoit aſſez le Cardinal *Gaëtano*, qui étoit ainſi que le ſerviteur des ſerviteurs de Dieu, affligé d'une maladie fort incommode, & dont

le nom auroit sali la bouche destinée à être l'organe de *l'Esprit-Saint*. Le bon Pape avoit trouvé une expression qui lui sauvoit, lorsque le Cardinal venoit lui faire sa cour avec les autres Princes de l'Eglise, le désagrément de lui demander comment alloient ses *hémoroïdes :* c'est-à-dire, qu'il lui parloit de sa *mappe-monde*, & personne n'avoit encore deviné le véritable objet de sa question.

Il dit un jour, en s'adressant à *Lusini*: » Docteur vous croyez, connoître » toutes les cartes singulières, possi» bles !.. Votre collection vous tourne » la tête ; & vous imaginez avoir tout » ce qu'il y de plus curieux en ce » genre !... Eh bien, vous n'avez » sûrement rien de comparable à la » *mappe-monde* que possède le Cardinal » *Gaëtano*. — Est-il possible ? s'écria » le Docteur géographe : en vérité, » je ne savois pas que *S. E.* eût un

» goût, & un tréſor ſemblable ! —
» Oh ! repliqua le St. Père, le Cardinal
» n'a que cette *mappe-monde* : mais ce
» n'eſt pas moins une belle choſe à
» voir ! & je vous en répons... Volez
» dans le moment, chez lui ; & de-
» mandez-lui, de ma part, le plaiſir
» de la bien examiner ?.. Prenez-garde ;
» ſur-tout, aux vrais points Cardi-
» naux ?.. «

Le Docteur court, à l'inſtant, chez l'Eminence, & s'annonce au nom du Pape, en expliquant le motif de ſa viſite.

Le Cardinal étoit au lit, & dans un moment de ſouffrances.... » Que Sa
» Sainteté eſt bonne ! s'écria-t-il ? &
» comment me ſera-t-il poſſible de
» jamais reconnoître tant d'attention ? «

Alors l'Eminence s'arrange derrière ſes rideaux, enſuite les ſoulève, en étalant aux yeux de l'amateur de géographie, la *mappe-monde* la mieux

fournie, la plus arrondie, la plus singulière qui existât dans Rome.... A cette vision inattendue, le Docteur est pétrifié d'étonnement !.. » Eh bien, » Docteur lui dit le Cardinal, faites » donc, librement, votre examen, » & allez rendre compte à Sa Sainteté » de l'état déplorable où je me trouve ?.. » Ne manquez sur-tout pas, de lui » présenter, en même tems, toute » ma vive & respectueuse reconnoissance ?.. «

Le Docteur qui sent le tour qu'on lui a joué, n'en veut pas entendre davantage, retourne furieux au Palais du Pape, & l'accable de reproches, dont le digne chef des Croyans rit longtems jusqu'aux larmes.

MAGNIFICENCE

MAGNIFICENCE

DE L'EMPEREUR CHARLEMAGNE.

Ce Monarque, dont la puiſſance s'étoit accrue de jour en jour, alloit y mettre le comble par ſon mariage avec *Irène*, Impératrice de Conſtantinople, lorſque cette Princeſſe fut, tout-à coup, renverſée du Trône, & réléguée dans l'Iſle *Métélin*, par les intrigues de *Nicéphore*; & cet uſurpateur ne fut pas plutôt aſſuré du fruit de ſon crime, qu'il envoya des Ambaſſadeurs en France, pour ménager la paix entre les deux Empires : l'Empereur étoit alors en *Alſace*, dans ſon palais *de Settz*.

On a prétendu que ce Prince, pour leur donner une idée de la magnificence françaiſe, & pour rabattre l'inſolence

des Grecs, voulut qu'on les introduisît à ſon audience d'une manière qui pût leur cauſer autant de ſurpriſe que d'embarras.

On diſtribua d'abord, dans quatre grandes ſalles, ſuperbement ornées, les Officiers de la maiſon du Monarque tous richement vêtus, tous dans une contenance reſpectueuſe devant celui des Seigneurs qui les commandoit.

Dès que les Ambaſſadeurs arriverent dans la premiere ſalle, où étoit le Connétable, aſſis ſur une eſpèce de Trône, ils ſe mirent en devoir de ſe proſterner, croyant voir en lui l'Empereur. Mais on leur dit (ce qui les ſurprit fort!) que ce n'étoit qu'un Officier de la couronne.

Cette erreur fut bientôt ſuivie d'une autre: ils prirent auſſi pour le Roi, le Comte du Palais, qui étoit aſſis au milieu d'une cour plus brillante encore que celle du connétable.

La troisième salle, où étoit le maître de la table du Monarque, leur causa encore une semblable mépriſe.

Arrivés dans la quatrième, & la magnificence croiſſant de salle en salle, ils crurent enfin que c'étoit l'Empereur qu'ils appercevoient au milieu de sa cour. Mais quel surcroît d'étonnement, lorſqu'on leur apprit que ce n'étoit encore qu'un de ses premiers sujets, c'eſt-à-dire le Chancelier de l'Empire!

Auſſi ravis qu'étourdis d'une ſplendeur dont l'éclat les éblouiſſoit, ils ne ſavoient plus que penſer; lorſque enfin deux Seigneurs vinrent les tirer d'embarras, en les conduiſant dans l'appartement de *Charlemagne*.

Ce Monarque, tout brillant d'or & de pierreries, étoit debout, au milieu des Rois ſes enfans, des Princeſſes ſes filles, & d'un grand nombre de Ducs & de Prélats, avec leſquels il s'entretenoit familièrement. Il avoit la main

appuyée sur l'épaule de l'Evêque *Hetton*, voulant, par cette marque de considération, le venger de l'espèce de mépris qu'il avoit essuyé dans ses ambassades à la cour de *Constantinople*.

A ce coup-d'œil, plus imposant encore que les autres, les Ambassadeurs, dans l'impossibilité de pouvoir articuler un mot de leur *mission*, tombèrent à ses pieds. Mais lui, quoiqu'il jouît de leur embarras, se hâta de les relever avec bonté, en leur disant : » que » l'Evêque *Hetton* leur pardonnoit ; & » que lui-même, à la prière de ce » Prélat, vouloit bien également ou» blier ce qui s'étoit ci-devant passé » à *Constantinople*.

Ce Monarque, le plus grand que le ciel ait peut-être jamais accordé aux hommes, fut regretté de l'Europe entière ; & sur-tout de la part de ses sujets, qu'il traita toujours avec la tendresse d'un père.

On ne peut rien ajouter aux éloges que font de lui tous les Hiſtoriens. Il ſuffit de dire que la nature, en le formant, en avoit fait un Prince accompli: il joignoit en effet aux qualités de l'eſprit tous les avantages du corps, qui donnoient un nouveau relief à toutes ſes vertus.

Charlemagne étoit, en effet, de la plus haute taille, de l'extérieur le plus majeſtueux, le plus fort & le plus leſte de ſon tems; il avoit la démarche noble, aſſurée, le viſage on ne peut plus agréable, le nez un peu aquilin, les yeux grands, pleins de feu, la chevelure belle, l'air riant, mille grâces naturelles, & qui prévenoient toujours en ſa faveur; il fut le conſtant protecteur des lettres, & animoit les ſavans par ſon exemple. Il compoſa pluſieurs ouvrages, entre autres une grammaire, & des *Capitulaires*, qui renferment toutes les loix que nous avons ſous ce

titre. Il faiſoit ſes délices des ſaintes écritures ; & vouloit, dit-on, avoir toujours ſous ſon chevet, le livre *de la cité de Dieu, de St. Auguſtin.*

Il mourut à *Aix-la-Chapelle*, en 814, à l'âge de 72 ans.

SUR JEAN SOBIESKI,*

ROI DE POLOGNE.

LORSQU'IL fut élu Roi de Pologne, il réuniſſoit en ſa perſonne les deux plus grandes charges de la République : il étoit, en même tems, grand Maréchal, & grand Général. Le premier eſt le juge & le chef de la Nobleſſe, le ſecond commande l'armée.

Sobieski ne ceſſoit de dire à ſa femme, qui avoit une grande paſſion pour la couronne, qu'elle ne ſavoit ce qu'elle ſouhaitoit, qu'il n'auroit plus qu'un

* Il étoit preſque toujours dans ſes propres terres, parce qu'alors elles lui rapportoient davantage ; & il protégeoit particulièrement les Juifs, parce qu'ils faiſoient valoir ſes biens.

vain nom, qu'il perdroit tout ſon crédit, dès l'inſtant qu'il ſeroit ſur le Trône ; & que ſes meilleurs amis ſe ligueroient contre lui, dès qu'ils lui verroient le ſceptre à la main.

Mais la deſtinée, ou plutôt l'ambition de cette femme l'emporta, & *Sobieski* ſe trouva, malgré lui, Monarque.

Il avoit ſans doute de quoi faire un des plus dignes Souverains du monde : mais un ſeul défaut, c'eſt-à-dire l'avarice, gâtoit tout chez lui, & même l'empêchoit de mettre en œuvre ſes plus grandes qualités. Il avoit l'eſprit très-orné, même très-agréable ; de la ſcience, de la tête, de la prudence, de la douceur, & par fois de la diſſimulation : On ne parle point de ſa valeur, elle a trop éclaté, ſur-tout dans l'Europe. Mais, malheureuſement, l'avarice étoit le ſeul & ſecret mobile de toutes ſes actions ! S'il a fait la guerre avec moins

de vigueur, ſur-tout dans les dernières années de ſa vie, c'eſt qu'une guerre plus vive lui auroit occaſionné plus de dépenſe.

C'eſt ſur-tout l'avarice, jointe à l'indolence, qui l'ont empêché de fixer la couronne dans ſa maiſon. Il négligea l'éducation de ſes enfans, au point de la confier au premier venu; & au lieu de ſe faire des créatures qui euſſent pu les ſervir, il vendoit généralement toutes les charges, même contre la diſpoſition des loix du Royaume, qui ordonnent qu'elles ſeront la récompenſe du mérite. Attendu qu'il n'avoit obligé perſonne, la plûpart de ſes anciens amis furent les premiers, après ſa mort, à ſe déchaîner contre lui-même & ſes enfans. Il haïſſoit ſouverainement le travail; & l'application à quelque choſe qui en exigeoit, étoit un ſupplice pour lui. Il n'aimoit, dans la converſation, que les nouvelles, les propos familiers

& enjoués ; les entretiens concernant les affaires lui donnoient, presque subitement, la migraine.

Cette indolence si peu digne d'un héros tel que lui, rendoit la Reine, sa femme, maîtresse absolue en toutes choses. Il avoit, sans contredit, les plus grands talens pour la guerre ; & s'il eût eu à commander des peuples un peu savans dans l'art militaire, il auroit égalé nos plus fameux Capitaines : car, bien qu'il n'ait jamais combattu que contre les Turcs, les Tartares & les Moscovites, il raisonnoit très-bien sur nos sièges, sur notre façon de faire la guerre, & même de façon à faire penser que rien n'échappoit au coup-d'œil de son génie.

Il avoit naturellement de l'inclination pour la France : notre esprit & nos manières lui plaisoient fort : cependant la réputation *de Louis XIV* lui inf-

piroit, par fois, des mouvemens de jalousie. *

Lorsqu'on reçut en Pologne la nouvelle de la prise de *Luxembourg*, un Chirurgien Français qui le servoit, nommé *Desmoulins*, qui alors étoit dans la chambre de ce Monarque, s'étant imprudemment écrié : » Ah ! c'est un » Roi, que celui-là ! — » Et moi, que » suis-je donc ? s'écria, avec un gros » juron, *Sobieski*.

Tout le monde crut alors que *Desmoulins* alloit être chassé. Mais la colère de ce Prince, quoique terrible dans sa première explosion, étoit éteinte aussitôt qu'allumée, soit par paresse de se venger, soit par bonté ou par grandeur d'âme.

Il entendoit parfaitement raillerie. Il gronda pourtant un jour assez vivement le père *Nota*, Jésuite *Piémontois*,

* *Ceci a été écrit par un Officier Français, qui a été entre-belle posture à la Cour de* SOBIESKI.

de ce que pendant qu'il dormoit, ſe père avoit démarqué un petit livre, nouvellement arrivé de Hollande, qu'il avoit commencé à lire ; attendu que ce Religieux avoit jugé à propos de mettre le ſignet plus bas que l'endroit où le monarque étoit reſté, pour qu'il ne vit pas certaine hiſtoire où l'on parloit injurieuſement de la naiſſance de la Reine ſa femme.

Lorſque les eſprits s'échauffoient dans les dietes, & qu'il prévoyoit qu'on pourroit lui tenir quelques propos offenſans, il feignoit de dormir, & laiſſoit les Républicains & les Frondeurs déclamer tout à leur aiſe : il eſt vrai qu'il n'en faiſoit pas moins tout ce qu'il vouloit.

Les Polonois diſoient qu'il s'entendoit avec les Tartares, attendu qu'on remarquoit que ces derniers ne ravageoient jamais ſes terres. Mais peut-être ne les épargnoient-ils que pour le rendre

ſuſpect à la République, ainſi que fit anciennement *Annibal* à l'égard de celles de *Fabius*. Et ce qui pourroit rendre cette conjecture vraiſemblable, c'eſt que ces mêmes Tartares ne lui épargnoient pas les chagrins qu'ils pouvoient lui faire.

Ils enlevèrent même, un jour, un courier Polonois, chargé de lettres de conſéquence, qui devoient cauſer au Roi des peines bien ſenſibles ; & ils les lui renvoyèrent après s'en être bien divertis, comme s'ils n'avoient pas ſu ce qu'elles contenoient ; ajoutant à cette démarche un air de politeſſe, pur effet de leur malignité, & de la joie qu'ils ſe faiſoient de lui faire ſentir plus vivement ſes chagrins domeſtiques, ou même de leur politique, dans l'eſpérance que ces mêmes lettres ne pourroient que leur être avantageuſes, en mettant le trouble dans la Maiſon Royale.

Ils ne réuſſirent pourtant pas dans leur deſſein. Le Roi étoit à table, quand elles lui furent rendues : il les remit, ſur le champ, au comte *de Béthune*, ſon beau frère, pour lequel il n'avoit rien de caché, & qui bruſquement les jetta au feu, & inventa une autre affaire, à peu près vraiſemblable, dont le Roi, peu ſoupçonneux, ſe paya.

Sobieski * parloit fort bien français, encore mieux latin. Il aimoit extrêmement nos vaudevilles & nos chanſons ; & s'étonnoit que notre vin *de Champagne*, qu'il appelloit *du verjus*, pût inſpirer de ſi jolies choſes.

* Ce Prince mourut en 1696, regretté des Héros, dont il étoit, à bien des égards, le modèle, ainſi que des gens de lettres, dont il étoit le protecteur.

M. l'Abbé *Coyer* a écrit ſa vie, en 3 volumes *in*-12.

LE VRAI COURAGE,

ANECDOTE ANGLAISE. *

Par-tout, dans tous les tems Lecteur, ainſi qu'au nôtre,
Un ſot fut toujours ſûr, d'en trouver plus d'un autre.

D. L. P...

SIR *Arthur Thrusty*, Chevalier Baronet, & fameux négociant de Londres **, après avoir long-tems réſiſté aux inſtances de ſes parens, qui déſiroient, ainſi qu'il le pouvoit, choiſir partout une épouſe; épris enfin des charmes, & ſur-tout du caractère de *Miſſ-*

* Tirée d'un ancien papier Anglais.

** On ſait qu'en Angleterre la Nobleſſe, même titrée, peut ſe livrer au commerce, ſur-tout *en gros*, ſans qu'il puiſſe en réſulter aucune eſpèce de dérogeance... Que n'en eſt-il, chez nous, de même!

Blandford, bien moins riche que lui, mais de naiſſance égale à la ſienne, céda tout-à-coup à leurs vœux, au moment qu'ils s'y attendoient le moins.

Les deux époux, également ſatisfaits l'un de l'autre, jouiſſoient en paix depuis un an de leur félicité mutuelle, lorſque *Sir Arthur*, inopinément accablé par des revers de toute eſpèce, mais toujours noble au ſein du malheur même, fit aſſembler ſes créanciers, remit en leurs mains de quoi s'acquitter envers eux, refuſa même de leur part toute eſpèce de remiſe, trop heureux, leur dit-il, d'avoir ſauvé la dot de ſon épouſe, ainſi que l'honneur de ſon propre nom!

On ne peindra point ici l'excès de la douleur de ſon aimable épouſe: il ſuffit de dire qu'il n'y pouvoit encore ajouter que la lettre ſuivante, qui lui fut remiſe le lendemain de l'arrangement qu'avoit fait *Sir Arthur* avec ſes créanciers.

» Le cœur me ſeigne, en vous quit-
» tant, & peut-être pour jamais,
» chère *Nelly* !.. Sans vous, & ſur-
» tout n'ayant rien à me reprocher du
» côté de la conduite, j'aurois pu faire
» face au malheur.

» Mais me réſoudre à vous voir
» déchoir de l'état auſſi brillant que
» reſpectable dont ma fortune m'avoit
» procuré la ſatisfaction de vous voir
» jouir ! Mais de me voir réduit à
» riſquer de devenir à charge à ce que
» j'aime, avec le peu de fortune dont
» mon déſaſtre la laiſſe la maîtreſſe,
» (Extrémité, plus effrayante pour
» moi que la mort même !) C'eſt ce
» que mon courage, d'accord avec les
» ſentimens que j'aimerai toujours à
» vous devoir, ne m'ont jamais permis
» d'enviſager qu'avec les yeux du dé-
» ſeſpoir.

» Pardonnez donc à ces mêmes ſen-
» timens, ma chère & toujours égale-

» ment adorée femme, la ſéparation,
» auſſi néceſſaire que déchirante, où
» me contraignent également l'amour
» & le devoir ! Pardonnez, dis-je, ſi
» votre déplorable époux ſe voit forcé
» d'aller chercher ſous une autre hé-
» miſphère, ſoit ou la mort, ſoit une
» nouvelle fortune qui puiſſe le rendre
» digne du plaiſir de vous revoir un
» jour au même état d'où il gémira
» long-tems de vous avoir vue ſi cruel-
» lement privée !.. Pardonnez-moi,
» qui plus eſt, de vous ſupplier de ne
» tenter aucune eſpèce de recherches,
» eu égard à ma perſonne, ou à mon
» ſort ? Vos lettres (daignez m'en
» croire !) ne feroient qu'ajouter en-
» core à mes peines : car rien au monde
» n'eſt, ni ne ſera capable d'ébranler
» la réſolution que j'ai formée de ne
» vous revoir jamais qu'au même état
» dont je vous ai cru ſi digne, dès le
» moment où j'ai cru vous avoir connue.

» Croyez pourtant, & croyez fermement, chère *Nelly*, que la seule & chère grace que j'implore maintenant des cieux, c'est qu'ils vous donnent le courage de trouver dans un procédé tel que le mien, des motifs de consolation assez puissans, j'ajouterai même assez légitimes pour n'accorder à votre douleur, que les regrets que peut avoir droit d'obtenir un beau songe.

» Tels sont les vœux que forme, & ne cessera jamais de former, pour la plus tendre, la plus digne, & la plus aimée des épouses, l'infortuné, qui renonce même à son nom, jusqu'à ce qu'il puisse le reprendre sans en rougir, avec celui de ton ci-devant trop heureux époux,

Sir Arthur Thrusty.

Mortellement saisie, ou plutôt terrassée, par ce nouveau malheur, auquel

ſa tendreſſe n'étoit pas préparée, la ſenſible Lady, par les ſoins de ſa mère & de ſes tantes, dont elle étoit également chérie, ne revint à la vie que pour ſentir encore plus vivement l'excès de ſa douleur, & pour être enlevée par elles de la demeure d'un mari, dont elle ſe croyoit abſolument, & pour jamais ſéparée.

Une longue & dangéreuſe maladie qui ſuivit cette funeſte cataſtrophe, & & qui plus d'une fois fit trembler ſes parens pour ſes jours, leur fit chercher tous les moyens d'en adoucir par degrés l'amertume, ainſi que ſaiſir tous les objets qu'ils crurent propres à ſeconder leur but.

Nelly, quoique au fond du cœur toujours également inconſolable, mais très-reconnoiſſante des attentions qu'elles ne ceſſoient d'avoir pour elle, paroiſſoit, du moins au dehors, s'y prêter avec

toute la complaisance qu'elle sentoit leur devoir.

Les deux tantes, peu jeunes, mais encore aimables, après avoir vécu longtems dans les sociétés les plus honnêtes & les plus distinguées, qui se plaisoient encore, & sur-tout l'hyver, à recevoir chez elles les personnes des deux sexes qui aimoient à faire partie de la leur: l'on sent, dès-là, que l'infortune, les chagrins & la conduite de la jeune Lady, ne pouvant qu'ajouter à l'intérêt qu'elle devoit naturellement inspirer, il ne tarda pas à se présenter insensiblement (& sur-tout lorsqu'après plusieurs années sans qu'elle eût pu rien découvrir, ni de l'existence ni du sort de son époux) nombre de prétendans faits pour lui inspirer l'idée de risquer un nouveau choix, & qui s'y employèrent de leur mieux. .....

Aussi est-ce de là que partirent la mère & les bonnes tantes de Lady

Thruſty, qui aimoient le monde ; & qui après s'être plus d'une fois apperçu que les jeux de commerce, loin de faire diverſion à ſes peines ſecrettes, ſembloient les entretenir d'autant plus qu'elle ſe trouvoit incapable d'en ſaiſir l'eſprit néceſſaire pour y balancer du moins la fortune ; c'eſt de là, dis-je, qu'elles travaillèrent, avec ſuccès, à lui inſpirer le goût des jeux de hazards, mais d'abord modérés & preſque ſans conſéquence.

Sa complaiſance naturelle l'avoit engagée depuis quelque tems à condeſcendre à leurs deſirs ; lorſqu'arrivant le carnaval, & le jeu groſſiſſant d'autant que la compagnie devenoit plus nombreuſe ; un ſoir, quatre maſques, dont un d'entre eux s'étoit fait connoître, ayant en conſéquence été admis dans l'aſſemblée, s'étant mêlés avec les autres joueurs, le jeu s'accrut & s'anima par degrés d'autant plus.

L'un d'eux, dont le déguiſement avoit d'abord preſque effrayé les Dames, après avoir joué long-tems & très-malheureuſement le plus gros jeu, s'adreſſant tout-à-coup à *Lady Thruſty* : » Et » vous, Madame (lui dit-il) me re» fuſerez-vous la grace de tenter avec » vous la fortune, en ne vous propoſant » que dix *guinées* ſur telle chance ? «

Elle avoit d'abord quelque peine à y conſentir : mais après avoir cédé aux encouragemens de ſes parentes, & gagné la ſomme propoſée ; le maſque, piqué au jeu, propoſe le double, perd encore ; & toujours en doublant, finit par perdre, en moins de rien, cent cinquante *guinées* : ſur quoi la Dame, ſous prétexte de ne vouloir pas le ruiner, ſe lève & paſſe dans la chambre voiſine.

Tous les autres joueurs alors, dans l'eſpérance de *l'achever*, lui offrent avec eux ſa revanche ; & le maſque y con-

ſent. Mais la fortune changea bientôt au point, qu'il regagna non ſeulement tout ce qu'il avoit perdu, mais encore tout ce qu'ils avoient ſur eux d'argent comptant.

De là, s'adreſſant, de nouveau, à Lady *Thruſty*, qui venoit de rentrer dans le ſallon. » Maintenant, Madame, » (lui dit-il) que vous me revoyez » en fonds, daignerez-vous, ainſi que » ces Meſſieurs me l'ont offert, m'ac- » corder auſſi ma revanche? «

La Dame, qui décemment ne croyoit plus pouvoir la lui refuſer, continua pourtant de jouir d'un bonheur ſi conſtamment ſoutenu, qu'elle finit, en ſe levant, par lui dire, que honteuſe de ſa fortune, elle croiroit avoir à rougir en ſe prêtant plus long-tems à l'entêtement d'un joueur, dont elle auroit à s'imputer la ruine.

» A cet égard belle Lady, (repliqua-t-il, avec une gaieté dont l'aſſemblée attentive

attentive à cette ſingulière partie ne ſavoit que penſer) voici de quoi raſſurer votre louable délicateſſe « ... A ces mots, il tire de ſes poches, & jette ſur la table des bourſes pleines d'or & de bijoux, ainſi qu'un gros porte-feuille rempli de billets de la banque... » Et » duſſiez-vous même (ajouta-t-il) me » gagner encore tout ceci, apprenez » que mes richeſſes ſont inépuiſables, » & que mes pertes avec vous ne pour- » ront jamais me cauſer l'ombre même » du regret «.

A ces mots, fortement prononcés, certain jeune lord, auſſi ſot que fat, s'écrie, en frémiſſant: » c'eſt le diable, » en perſonne, Meſſieurs & Dames!.. » Je m'en doutois déjà: ce que je viens » & d'entendre & de voir, acheve » de m'en convaincre; & je me ſauve!«

La crainte eſt, dit-on, contagieuſe: auſſi la voyoit-on peinte ſur tous les viſages de l'aſſemblée; lorſque le maſ-

que, à qui il passa par la tête de s'en amuser nu moment, & qui se trouvoit à côté de *Lady Thrusty*, lui ayant dit, tout bas, & en lui serrant la main, de ne pas s'effrayer ? » Le Lord a raison, » (s'écria-t-il, d'une voix tonnante) » la personne qui m'amène ici m'ap- » partient; elle s'est donnée volontaire- » ment à moi depuis près de dix ans : ce » sont mes droits que je reclame, sans » craindre, fussiez-vous cent mille, » aucun obstacle de votre part. ! «

Pour le coup, toute la compagnie, glacée d'effroi, prenoit, tumultueuse- ment, la fuite; lorsque le joueur, jettant sur le parquet son masque, ainsi que son formidable bonnet, & se pré- cipitant aux pieds de *Lady Thrusty*: » Rassurez-vous, (s'écria-t-il) « ma » digne & respectable épouse, en re- » connoissant un époux que vous dûtes » croire mort, & qui ne revient à vos » pieds que pour y déposer une fortune,

» plus grande encore que celle que
» nous avons perdue !.. Le détail de
» mes malheurs & des raiſons qui ne
» m'ont pas permis de vous donner
» plutôt de mes nouvelles, ſeroit trop
» long dans ces heureux inſtans. Sachez
» ſeulement, que c'eſt aux bienfaits d'un
» oncle mort depuis peu dans les *Indes*,
» que nous allons devoir enfin notre féli-
» cité. Que de retour depuis deux jours à
» Londres, & brûlant du déſir de vous
» y retrouver vivante, j'ai ſu non-ſeu-
» lement que mes vœux à cet égard
» étoient remplis, mais tout ce que je
» dois d'amour & de reconnoiſſance
» tant aux tendres ſentimens que vous
» avez daigné me conſerver, ainſi qu'à
» tous les ſacrifices que ces rares &
» reſpectables ſentimens ont ſans peine
» & conſtamment obtenus de vous ! «

Les tranſports de joie de l'épouſe joints à ceux du mari, ſecondés de ceux de l'aſſemblée témoin de ce ſpec-

tacle auſſi ſingulier que touchant, ſont de nature à être aiſément préſumés par les âmes vraîment ſenſibles ; & nous croyons ne pouvoir mieux terminer cet article que par les deux vers qu'il nous inſpire :

Pleurons ſur qui ſuccombe au poids de la douleur ;
Le courage & le tems épuiſent le malheur.

LETTRE A LA LUNE,

Attribuée à FONTENELLE, *& envoyée (dit-on) à l'Abbé* TRUBLET. *

DANS le moment où nous ſommes occupés des apprêts d'une fête, pour l'heureuſe naiſſance du *Dauphin* **, *Maître Almanach*, notre ſurveillant, vient nous avertir que *votre Alteſſe Lunatique* veut être de la partie. C'eſt trop d'honneur en vérité! Nous ne lui

* Ce qui pourroit ſembler d'autant plus probable, qu'on ſait que cet Abbé n'a rien laiſſé échapper des moindres productions de *ſon héros* & qui d'ailleurs, & à beaucoup d'égards, n'en eſt pas moins très-eſtimable.

** Le 4 Septembre 1729.

cacherons pourtant pas que ſa préſence, du moins en ce moment-ci, nous ſeroit plus importune qu'agréable.

Ce n'eſt pas que nous croyions manquer de reſpect, pour une Dame de ſi haut rang, & qui fait une ſi belle figure dans le monde : Nous ſavons que la plus belle moitié du genre humain vous rend un légitime hommage ; que pluſieurs d'entre nous vous ſont dévoués, juſqu'à mériter de porter votre nom ; & que les Aſtronômes paſſent les nuits à vous faire la cour, comme les Eſpagnols, ſous le balcon de leurs maîtreſſes.

Si pourtant malgré tout cela, Madame, nous oſons refuſer l'honneur de vous voir, c'eſt par un motif qui ne ſauroit, en vérité, vous ſembler déſobligeant.

L'on a de tout tems remarqué que vous fuyez & le tumulte & le grand

jour, pour ne marcher, le plus que vous pouvez, que dans l'ombre & le ſilence de la nuit. Or, ce goût ſeroit mal ſatisfait dans une fête où, à force d'illuminations, la nuit ſera changée en jour, & où notre Artillerie doit faire un fracas épouvantable. Que d'ailleurs, une beauté auſſi éclatante que la vôtre, étant dans le cas d'exciter autant d'envie que d'émulation, il doit vous ſembler pardonnable qu'on craigne d'en être trop offuſqué. Ajoutons à ceci que notre petite vanité voudroit, ſurtout dans cet inſtant, briller un peu; & qu'elle ſent combien il y auroit de déſavantage pour elle à riſquer de paroître auprès de vous!

Ne nous enviez donc pas, du moins pour cette fois, cette petite gloire? Votre Alteſſe ne pourra manquer de trouver ailleurs plus d'un paſſe-tems à choiſir. Pour peu qu'elle ſoit encore de l'humeur que lui ont attribué les

anciens Philoſophes, elle pourra s'amuſer agréablement à groſſir les écreviſſes, à remplir les os de moële, & à ronger furtivement les pierres. Ou, pour peu qu'elle veuille complaire aux modernes, elle trouvera une occupation bien plus digne d'elle, dans le flux & reflux de la mer.

Nous ne vous propoſons pas d'aller encore préſider à quelques nouveaux accouchemens : après celui par lequel vous venez de combler nos vœux, il eſt bien juſte que vous preniez quelque relâche.

On vous vit, dit-on, autrefois courir le monde, au gré d'un magicien qui vous invoquoit ? Vous pourriez encore prendre ce divertiſſement. Ou ſi vous avez entièrement renoncé à la ſorcellerie, vous n'avez ſans doute pas oublié votre ancien métier de la chaſſe, & bien moins encore les doux momens

que vous avez passés avec le bel *Endimion* ? Et sans doute il ne tiendra qu'à vous de lui donner un nouveau rendez-vous ce soir.

La complaisance que vous nous témoignerez en cette grande occasion, ne sera pas mal payée de notre part : nous aurons la discrétion de ne pas vous troubler dans ce tête à tête, & même de n'en pas médire. Nous ne découvrirons même point tous les larcins nocturnes dont votre pruderie ne dédaigne pas d'être la confidente. Nous défendrons aux physiciens de publier que votre visage a plus d'une tache ; & malgré votre affectation de ne jamais nous en montrer que le même côté, nous croirons bonnement que l'autre, que vous nous cachez, ne lui cède en rien. Moyennant quoi, votre Altesse doit sentir qu'elle n'obligera pas des ingrats.

Il eſt bon enfin de lui faire obſerver qu'elle eſt vraîment intéreſſée à ne pas trop indiſpoſer les gens contre elle, & ſur-tout dans un tems où ſon Empire eſt un peu plus que chancelant : car on pourroit fort bien ne la plus conſulter pour planter, pour ſemer, & pour ſe faire les ongles... Et qui ſait même ſi tant de gens, qui ont perdu l'eſprit, ne vous forceroient point à reſtitution dès qu'ils ſeront mieux informés que l'*Arioſte* a établi, comme une des plus grandes vérités qu'il ait dites, que tout ce qui ſe perd ici bas de Raiſon eſt ſoigneuſement récélé chez vous dans des phioles ?

Ce que l'on vous demande n'eſt, au fond, pour vous que peu de choſe, & tournera, qui plus eſt, à votre gloire: car c'eſt ſans doute de notre part une entrepriſe téméraire que de vouloir ſe paſſer de vous ; mais dont vous ſerez aſſez vengée par le deſir que chacun

aura de vous revoir le lendemain.

Si pourtant, Madame, vous étiez bien réſolue de vous montrer à la fête : on vous ſupplie que ce ne ſoit du moins que ſous le maſque & *incognito* : l'équipage ordinaire des divinités étant de ne paroître qu'enveloppées d'un nuage ; & dans ce cas on vous recevra volontiers.

Dans l'embarras où nous étions pour vous faire parvenir cette lettre, & lorſque quelqu'un propoſoit déja de vous l'envoyer au bout d'une fuſée, l'ombre de *Cyrano de Bergerac* eſt venue s'offrir fort à propos. Il eſt de vos amis, Madame, & a déja fait plus d'une fois chez vous ce voyage ; ce qui nous fait eſpérer que le meſſage pourra réuſſir entre ſes mains.

Daignez agréer tous nos vœux pour la ſérénité perpétuelle de votre auguſte face, & permettre que nous nous re-

commandions à ſes bénignes influences, ainſi que d'avoir l'honneur d'être, avec le plus profond reſpect,

Madame,

De votre Alteſſe Lunatique,
le très-humble &c.
FONTENELLE.

ANECDOTE HISTORIQUE

Concernant RICHARD PLANTAGÉNET *, *fils (probablement naturel) de* RICHARD III, *Roi d'Angleterre.*

ON prétend qu'on peut lire encore dans les regiſtres mortuaires de la paroiſſe *d'Eaſtville*, les mots ſuivans : *RICHARD PLANTAGÉNET a été enterré le 22 décembre 1550.*

Un curieux, à qui on fit remarquer cet article, pria le *Lord Héneage*,

* Nom de la famille Royale d'Angleterre, qui commence avec *Geoffroi*, dit *Plantagenet*, Comte d'Anjou, père de *Henri II*, Roi d'Angleterre, & dont la branche maſculine finit à *Edouart Plantagenet*, Comte de *Warwik*, ſous *Henri VII*.

Comte de Wencheſlea, Seigneur du lieu, de lui donner quelques éclairciſſemens ſur ce ſujet ; & voici ce qui lui fut répondu.

» *Sir Thomas Moyle*, un de mes ancêtres maternels, qui faiſoit conſtruire ce château, ayant obſervé que ſon premier maçon ſe retiroit aux heures ordinaires du déjeûner, du dîner & du goûter ; & que toujours à cent pas, plus ou moins, du château, il tiroit un livre de ſa poche, & ſe mettoit à lire. Cette obſervation pluſieurs fois répétée, rendit *ſir Thomas* curieux de ſavoir quelle ſorte de livre, ce maçon aimoit tant Il tâcha pendant quelques jours de le ſurprendre, mais ſans pouvoir y parvenir ; car auſſi-tôt que cet homme entendoit quelqu'un s'approcher, il s'empreſſoit de remettre ſon livre dans ſa poche. *Sir Thomas* n'en devint que d'autant plus curieux ; & fit ſi bien, qu'un jour, il ſurprit le maçon, lui

arracha ſubtilement ſon livre, & fut fort étonné de voir que c'étoit *l'Enéide de Virgile*. Il interrogea amicalement ſon homme eu égard à un fait qui lui ſembloit ſi ſurprenant, & qui, cédant à ſes inſtances, lui dit :

» Le ſort qui fait tout dans le monde, » a voulu que je fuſſe Maçon. Cependant mes ancêtres ont fait bâtir des » villes, & je bâtis votre château : ils » avoient des palais ; ils occupoient » un Trône, & je n'ai qu'une ſimple » chaumière ? Je n'ai pas toujours ſû » qui je ſuis : mais alors je n'en étois » que plus content & plus heureux. » Juſqu'à l'âge de ſeize ans, j'ai ignoré » mon ſort ; j'étois élevé chez un maître de penſion, où tout les trois » mois arrivoit un homme, richement » vêtu, qui payoit ma penſion, me » ſaluoit reſpectueuſement, & avoi » grand ſoin de me dire qu'il n'étoi » pas mon parent.

» Cet homme vint un jour, un mois
» avant l'échéance du quartier, me
» pria de ſouffrir qu'il m'accompagnât,
» me fit monter dans un très beau ca-
» roſſe, qui nous conduiſit à la porte
» d'un beau palais, où après m'avoir
» deſcendu, & traverſé pluſieurs ap-
» partemens, mon conducteur finit
» par me prier de vouloir bien per-
» mettre que je l'attendiſſe quelques
« inſtans. Je n'eus en effet pas le tems
» de m'impatienter: un Seigneur d'en-
» viron quarante-cinq ou ſix ans, ſu-
» perbement vêtu, décoré d'un cordon
» enrichi de diamants, entra, vint à
» moi, m'embraſſa très tendrement,
» me fit avec douceur pluſieurs queſ-
» tions, auxquelles je répondis de mon
» mieux, me donna une bourſe rem-
» plie d'or, m'embraſſa de nouveau,
» & partit.... Mon Guide, alors, vint
» me reprendre, & ſans vouloir m'é-
» claircir le myſtère de cette étrange

» visite, me descendit à la porte de
» ma pension. Jugez, Monsieur, com-
» bien ma tête eut à travailler sur un
» pareil texte ! »

» Quelque mois après, ce meme
» homme revint, qu'à peine étoit-il
» jour. Il m'apportoit de riches vête-
» mens, dont il exigea que je me ser-
» visse pour sortir avec lui, sous pré-
» texte de me faire mieux connoître
» les environs de ma pension.

« Deux chevaux nous attendoient à
« la porte ; nous partimes à l'instant ;
« & cet homme m'ayant conduit au
« camp de *Bowoorts*, nous allâmes
« droit à la tente du Roi *Richard III*,
» qui vint à ma rencontre, & que je
« reconnus pour la même personne qui
« m'avoit accueilli avec tant de bonté
« dans ce palais, où l'on m'avoit ci-de-
« vant conduit. Ce Prince, après m'a-
« voir serré dans ses bras, me montra
« à quelques Seigneurs qui l'entou-

» roient, & leur dit *que j'étois ſon* » *fils.* Puis, ſe tournant de mon côté : » Mon enfant (me dit-il) je com- » battrai demain pour ma couronne » & la vôtre. Soyez bien aſſuré que » je ne la perdrai qu'avec la vie. » Beaucoup trop jeune encore mon » ami, ne vous hazardez point dans » ce combat. Allez gagner cette hau- » teur, (continua-t-il en me montrant » une colline, à très peu de diſtance) » votre guide vous y ſuivra : de là » vous pourrez voir l'évènement de » la bataille. Si je la gâgne, revenez » au plutôt auprès de moi : nous irons » enſemble à l'ordre, où je vous fe- » rai reconnoître pour mon fils. Mais » ſi je ſuis vaincu, fuyez tout le » plutôt & le plus loin que vous pour- » rez ?... Mais gardez-vous ſurtout, » de dire à qui que ce puiſſe être, » que vous êtes mon fils ! Car ſoyez » sûr qu'aucuns de miens ne doit eſ-

» perer de quartier ?.. Allez ? (dit-il, » l'œil humide de pleurs) exécutez » mes ordres, & prenez cette bourse. » L'excès de mon attendrissement » ne m'ayant pas permis de lui ré- « pondre, je pris sa main, que je » baisai, avec transport, & m'ache- » minai vers la colline, avec mon » Guide.

» Je vis, de là, cette affreuse bataille, » où mon Royal & malheureux pere » perdit la victoire & la vie ; & n'eus » rien de plus pressé que de me sauver » à Londres, où je vendis mon che- » val, ainsi que mes habits, & crus, » pour me mieux déguiser, devoir » me faire apprentif Maçon. J'eus » sans doute beaucoup à souffrir ; & « surtout dans les premiers tems qui » suivirent une chûte d'idées & d'es- » péranses aussi flatteuses que celles » que j'avois eu quelque droit de con- » cevoir. Mais l'habitude & la raison

» l'ont enfin emporté. D'ailleurs le » goût que j'avois pour l'étude & pour » la lecture ne m'a jamais quitté ; ſans » compter que c'étoit un prétexte pour » ne me mêler que très rarement avec » les gens de ma ſorte ».

Sir Thomas, extrêmement ſurpris de ce récit, & ſaiſi d'un ſentiment de reſpect pour le Philoſophe Maçon : « Prince (lui dit-il) il ne m'appartient » pas d'examiner ſi votre Alteſſe eût « pû mieux faire que de prendre la « truelle. Mais enfin l'âge la gagne, « & les forces ne ſont pas toujours « les mêmes... Et dans ce cas, me » refuſeroit-elle le plaiſir de lui offrir » un logement dans mon chateau, avec « la certitude d'y reſter inconnu, en » y vivant en maître ?

» *Sir Moyle* ! (s'écria le Maçon) laiſ- » ſez là votre Prince, laiſſez là mon « Alteſſe, & ne voyez en moi qu'un » homme bien moins malheureux que

» vous ne penſez, puiſque j'ai pû
» triompher des caprices de la fortu-
» ne, & me faire à mon ſort. Je ſuis
» même époux depuis plus de trente
» ans. Ma femme eſt fille d'un de mes
» confrères indigens. Elle eſt honnête,
» pas plus ambitieuſe que moi : ma
» famille eſt nombreuſe ; mais accoû-
» tumée au travail.., Daignez donc
» borner vos bontés, conformément
» à la ſimplicité de mes vœux ? —
» Parlez ? (S'écria *Sir Tomas*) &
» ſoyez sûr qu'ils ſeront remplis —
» Un petit coin de votre parc, où
» je puiſſe bâtir une chaumière, pour
» y paſſer tranquillement avec les
» miens, le reſte de mes jours !...
» Rien de plus, je vous en ſupplie ;
» Ou je retracte ma demande. »

Sir Thomas, en admirant cet homme vraiment auſſi ſingulier qu'eſtimable, ſe vit forcé, quoiqu'à regret, d'en paſſer par là. Le Maçon *Richard*,

bâtit ſa chaumière, où il vêcut encore environ deux ou trois ans. Ses enfans ne lui ſurvécurent pas longtemps, & l'on ignore abſolument ce que ſont devenues ſes filles.

Richard Plantagenet (dit, en finiſſant, le *Lord Hénéage*) a vécu 81 ans, & je ſuis bien fâché que le tems ait détruit ſa Chaumière: car il eſt toujours très agréable pour moi de ſavoir, que l'un de mes ancêtres a donné l'aumône au fils d'un de nos Rois.

Fin du ſeptième Volume.

AUG 14 1920